U d'/of OTTAWA
39003002534245

SATYRE MENIPPEE

LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN

SATYRE MENIPPEE

DE LA

VERTU DU CATHOLICON D'ESPAGNE

ET DE LA TENVE DES ESTATZ DE PARIS

NOUVELLE ÉDITION

Revue ſur le texte complet de 1594 & publiée avec un grand nombre de pièces ſupplémentaires rares ou inédites, des notes hiſtoriques & un index

PAR ÉDOUARD TRICOTEL

TOME DEUXIÈME

LE SUPPLÉMENT DU CATHOLICON

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, paſſage Choiſeul, 27-31

M. D. CCC. LXXXI

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1704
.A1
1877
v.2

AVERTISSEMENT

Mr Tricotel *a été enlevé par une soudaine affection du cœur, au moment où les premières feuilles de ce volume se trouvaient à l'impression. Il donnait tous ses soins à la correction du texte & rassemblait les éléments du tome suivant lorsque la mort est venue l'arracher à ses travaux.*

*Cette perte sera vivement ressentie. M. Tricotel était un érudit sévère & consciencieux qui, pour la rédaction d'une note ou la rectification d'une erreur, savait s'imposer de longues & minutieuses recherches. Familier avec les poëtes français du XVI*e *siècle, il avait, dans la lecture de leurs œuvres, contracté le goût des questions littéraires & historiques. La curiosité l'avait conduit à l'érudition. Dans de nombreux articles écrits pour le* Bulletin du Bibliophile, *le* Bulletin du Bouquiniste *& l'*Amateur d'Autographes, *M. Tricotel*

a fait preuve de ſagacité & mis en lumière ou replacé à leur véritable jour des faits intéreſſants. Par ces études ſpéciales, par d'inceſſantes inveſtigations, il s'était préparé à de plus difficiles travaux & il avait entrepris une réédition de la Satyre Menippée.

Le plan de cette réimpreſſion a été eſquiſſé par M. Tricotel dans la Notice placée en tête du premier volume. Appelé à continuer cet ouvrage, nous avons cru de notre devoir de reſter fidèle au cadre tracé de la main de notre prédéceſſeur.

Les bibliophiles trouveront donc ici une pièce qui par ſa date aurait pu être écartée ſans inconvénient, bien qu'elle éclairciſſe un paſſage de la harangue de d'Aubray (1). Nous avons en vue la Chanſon de Fifi, *qui remonte au jour de l'entrée du cardinal de Lorraine à Paris, le 8 janvier 1565 (2). Séduit par le double caractère de ce document ſatirique & inédit, M. Tricotel n'a pas héſité à l'accueillir dans ſa réédition. Il a agi de même avec la lettre de Villeroy à du Vair; mais*

(1) *Voir tome I, p. 129 de cette édition.*

(2) *Voir à ce ſujet, dans le tome VI des* Mémoires de la Société de l'Hiſtoire de Paris, *un article de M. de Ruble ſur François de Montmorency. La déroute du cardinal de Lorraine y eſt décrite avec ſoin & en grand détail.*

ici il y a mieux qu'une chanſon. Un des grands perſonnages politiques maltraités par les auteurs de la Menippée *ſe défend des attaques dont il a été l'objet ; il introduit dans ſa juſtification des énonciations dont l'hiſtoire peut tirer profit. Une place était due à cette apologie.*

Afin de nous conformer auſſi complètement qu'il eſt en nous au plan de M. Tricotel, nous ferons entrer dans le volume qui va ſuivre une étude ſur la Satyre Menippée, *quelques pièces complémentaires & un index établi de manière à pouvoir être utilement conſulté pour toutes les éditions de cet ouvrage. Sur ce point particulier, nous croyons avoir à réitérer à notre éditeur, M. Alphonſe Lemerre, les remercîments que M. Tricotel lui exprimait en tête de ſon premier volume. Il n'aura rien négligé pour mener à bonne fin l'œuvre d'un érudit enlevé prématurément à ſa famille & à ſes amis.*

E. C.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/satyremenipped02tric

LE

SVPPLEMENT DV CATHOLICON

OV

NOVVELLES DES Regions de la Lune.

Où se voyent depeints les beaux & genereux faicts d'armes de feu Iean de Lagny, sur aucunes bourgades de la France.

Dedié à la Majesté Espagnole, par vn Iesuite, n'agueres sorty de Paris.

M. D. XCV.

A LA MAIESTÉ ESPAGNOLE

S.

SIRE,

EN memoire de tant de biens-faicts que tout noſtre ordre en general a receu de vous, & reçoit iournellement, & en ſouuenance du bon Pere Ignace, noſtre fondateur, qui eſtoit voſtre ſubiet naturel, il y a enuiron 50 ans, ou moins, vous ſçauez les bons ſervices que nous vous auons faits tant dedans que dehors voſtre Royaume, quand vous nous auez fait ceſt honneur de nous employer à ce qu'auez conneu qu'eſtions propres pour vos affaires, & ſelon le temps. Il n'y a celuy de voſtre Royaume qui ne ſçache, que la plus-part de ce qu'il vous a pleu nous commander, a eſté par nous ſi dex-

trement manié, qu'en auez receu proffit & honneur. Si y auez fait defpence, la proye & le butin le vaut. C'eft par nos trauaux & par nos fubtilitez qu'eftes maintenant Seigneur des Indes, defquels tirez des doublons, qui vous ont feruis, auec nos fermons & artifices, à vous rendre paifible poffeffeur de tant d'autres Royaumes, dont les Couronnes vous chargent tellement qu'en eftes tout courbé, & contrefaift. Ces doublons vous feruent de charme fi fouuerain, qu'auec iceluy pouuez enforceler, & faire rendre à vous les plus farouches & fauuages peuples. Quand aux meurtres qui ont efté perpetrez en vous acquerant cefte drogue, comme ie fçais qu'auons fait maffacrer vn petit monde de pauures innocens par les plus execrables tourments qu'il eft poffible excogiter, cela vous eft pardonné, puis qu'en auez l'abfolution de voftre Pere confeffeur, auec la noftre, qui ne vous manquera point. C'eft de noftre inuention toutes ces fortes de tourments & gehennes qui fe pratiquent auiourdhuy par tous les pays de voftre obeiffance, & principalement és nouueaux conquis. Iamais Perillus n'y fit œuure, & le tout pour le plaifir & feruice de voftre Maiefté, comme d'vn fecond Phalaris. L'inquifition qui a tant de vogue par toute l'eftendue de voftre domination, eft-elle pas de noftre cru? Elle vous fert de mords & d'efpron, pour retenir, & faire troter qui il vous plaift. Si quelqu'vn de vos fubiets vous deplaift, ou les moyens d'un autre vous plaifent, il ne faut que le fignal à monfieur l'Inquifiteur, auffi toft auez la defpeche de l'vn, & la bource

de l'autre. Bref, ſans icelle, tous les pays que tenez vnis, ſe deſvniroient: Et m'aſſeure que vos fecondes Indes, le Portugal, l'Eſcoſſe, & tous vos autres pays bridez par l'Inquiſition, vous ioueroient de beaux tours ſans icelle. Tel des voſtres vous honore, qui vous morgueroit. Nous donnerons ordre à ce qu'elle ſoit touſiours exactement obſervee, & l'eſtablirons encore aillieurs, afin de nous faire, comme en vos pays, carreſſer, embraſſer, & honorer comme petits Dieux. Tout ceci ne dis-ie pour reproche, mais ſeulement pour monſtrer que nous nous ſommes acquitez des charges auſquelles il a pleu à V. M. nous commettre. Helas, Sire, s'il euſt pleu à Dieu donner heureux ſuccez aux entrepriſes & deſſeins qu'auions proiettez ſur la France, vous eſtiez trop fort. Il n'euſt reſté que l'eſtabliſſement de noſtre ſaincte Inquiſition, car autrement n'euſſiez iouy de l'aqueſt, pour vous rendre le plus grand Roy de voſtre race. Les Seize, n'agueres pillers de Paris, & maintenant de Mont-faucon, eſtoient par noſtre moyen pour vous. Ils vous auoient paſſé contract de vendition de la ville capitale de ce beau Royaume, ſtipulant par nous, vos tresfidels & loyaux agents, & experts facteurs en ce traffic. Ils auoient ia touché vne partie du prix, & eſtoient preſts de faire la deliurance de la marchandiſe. Mais, ô grand deſaſtre, ils s'y ſont trouvez courts, ie dis courts attachez. Ie ne ſçais s'ils ont auec eux emporté la bource, mais ie ſuis aſſeuré qu'ils y ont du moins laiſſé les pendants. Ie ne puis parler de ceſte renuerſe de Fortune ſans ſouſpirer,

car nous ne ſerions maintenant à chercher Fortune ailleurs. Vous ſçauez, nonobſtant le deſaſtre aduenu à ces ſaincts perſonnages, les bons deuoirs qu'auons faits depuis. Nous auons ſuſcité des aſſaſſins, pour vous deſtraper de voſtre capital ennemy. Nous fiſmes en ſorte, & ſoubs main, qu'vn nommé Pierre Barriere, ſoldat, qui auoit ſuiui le parti de l'Vnion, homme groſſier, & debile d'entendement, car ce n'eſt aux plus fins que nous nous adreſſons, vint ſe confeſſer à l'vn de nous. Il s'accuſa de quelque enorme peché, duquel il ne pouuoit auoir remiſſion, ſinon qu'il fiſt quelque grand coup pour trouuer grace deuant Dieu, & eterniſer ſa memoire. Que s'il pouuoit tuer le Roy de France à preſent regnant, qu'il ne pouuoit faire œuure plus meritoire, & plus redondante à l'honneur de Dieu, que ce coup. Que la crainte qu'il pourroit auoir d'y perdre la vie ne le deuoit empeſcher de paſſer oultre. Qu'il y ſeroit aſſiſté de la meſme faueur ſpeciale de Dieu que fut Iudith qui tua Oloferne, & retourna ſaine & ſauue vers les ſiens, & Aod qui tua Eglon Roy des Moabites, d'vn couſteau, & qui n'en receut aucun mal. Qu'à ces exemples il deuoit faire ce coup, afin qu'il peuſt comme eux aller tout droit au Ciel. Car comme il eſt eſcrit, *Cœlum vim patitur, & violenti rapiunt illud*, Qu'à tout le moins il ſeroit canoniſé comme auoit eſté de fraiſche memoire frere Iaques Clement. Voila comme nous prenons les paſſages de la ſaincte Eſcriture, laquelle eſt faicte pour nous, & non nous pour elle, afin d'embobeliner les pauures gens. Ce

ſoldat bien inſtruit, comme dit eſt, ſe mettant en deuoir de s'aquerir Paradis, fut ſurpris à Melun, à noſtre tres-grand regret, & en porta la ſole enchere. Sur la fin de l'annee derniere, nous pratiquaſmes vn ſemblable coup en la perſonne d'vn ieune eſcolier, natif de Paris, lequel auoit eſté inſtruit des ſon ieune aage en noſtre college, & induit par les meſmes voyes que deſſus, ſe hazarda, pour auoir place en Paradis auſſi bien que les autres. Et de faict fit bien dauantage, car il aborda iuſques à la perſonne du Roy, & luy donna un coup de couſteau en la face, penſant bien le puiſer aillieurs. Ce fut un grand malencontre pour vous & pour nous, que ce coup ne deſcendit plus bas. Vous ne ſeriez maintenant en la peine que vous eſtes, & n'auriez peur de perdre vos pays bas, qui s'esbranlent fort, & de tout ce que par droit de bien-ſeance vſurpez. Ne vous eſtonnez point, Sire, nos ruſes & ſubtilitez ne ſont point diminuees en nous, & ſemble que ce Roy, d'autant qu'il porte de nos marques, nous craigne. Toutesfois ſa Cour de Parlement veille pour luy, & a ia fait pendre quelques vns de nos compagnons, & le reſte de nous autres exilez de la France, ſans y pouuoir auoir aucune retraicte, a confiſqué toutes nos poſſeſſions & biens, dont ceux de l'Vniverſité de Paris eſperent en auoir des plumes. En vertu de l'arreſt de ceſte Cour ſouueraine il nous a fallu deſloger ſans trompette, & aller chercher noſtre bonne auanture, & la cherchons encores à preſent. Or eſt-il, que peu de jours y a, ainſi que paſſions pays, arivé que fuſmes en vne

hoſtellerie, nous nous trouuaſmes à table auec quatre compagnons, diſeurs de bonne auanture, leſquels nous entretindrent de diſcours tout le long du ſouper, & entre autres nous contoient merueilles des pays où ils avoient eſté, ſignamment des Regions de la Lune, où ils affermoient avoir par l'eſpace de ſept mois ſeiourné. Ils diſcouroient de la maniere de viure, & de l'eſtrange façon des habitans de là, des ſingularitez, des lieux, & belles remarques qu'ils y auoient faites, & particulierement de la deſcription au vray des proueſſes d'vn valeureux chef de guerre, nommé Iean de Lagni, qui auoit autresfois eſté en France, & eſtimé le factotum du Roy d'Eſpagne, ainſi parloient-ils. A ce diſcours nous priſmes tous grand plaiſir, & moy ſingulierement, oyant parler de voſtre nom, & de l'vn de vos halbardiers. Or apres beaucoup d'autres diſcours, l'vn d'iceux compagnons tira de ſa malette un demy cayer de papier, & s'adreſſant à moy, me dit: Monſieur, de tout ce que nous auez ouy diſcourir, en voici vn petit recueil, que i'ay dreſſé, voyez le plus particulierement. Ie le ſuppliai de m'en donner vne coppie, ce qu'il fit, & eſtoit en la forme que ie la preſente à V. M. La nuict ſuyvante, comme i'eſtois couché, ie ſuis certain que ie fus ravi, & tranſporté par quelque Genius, dans une hotte, en ces Regions, où i'ay trouué eſtre veritable tout ce qui eſt contenu au preſent diſcours, auquel partant ie n'ay adiouſté ni diminué d'vn iota. L'occaſion principale pourquoy ie le vous preſente, eſt pour ſupplier V. M. de vouloir dreſſer une armee,

ſoubs la conduite du Capitaine Cocodrille, ou tel autre qu'auiferez, pour la conqueſte de ces Regions de la Lune, nouuellement deſcouuertes. La priſe ne vous en ſera ſi penible que celle des Indes, & vous aſſeure qu'y gaignerez dauantage qu'en France. En ce pays là on ne trouue comme és Indes, l'or ſoubs terre, mais és chauſſes d'un chacun. Quand vous aurez conqueſté quelque coin de ce pays, qui ſera Dieu aydant, en peu de temps, nous vous ſupplions affectueuſement de nous mettre en la premiere bourgade, y fonder un college, & nous laiſſés faire du reſte. Nous preſcherons ſi bien, nous manierons ſi dextrement le baſton, qu'en peu de temps en ferés Roy. S'il ne tient qu'à ſeduire le peuple, le faire rebeller contre ſon Prince, luy appoſter, & enuoyer des aſſaſſins, nous en viendrons bien à bout. Les gens de ce pays là feront à vous auant qu'ils puiſſent deſcouurir aucunes de nos ruſes. De ce vous ſupplions tant qu'il nous eſt poſſible. Sire, au nom de Dieu, que faiſons touſiours eſtre de voſtre coſté, ayés pitié de nous. Conſiderés, que ſi ne nous placés en quelques vns de vos pays, nous ſommes en danger de demourer vagabonds comme les loups. En France la peſte y eſt pour nous, en Allemagne la corde, en Angleterre le feu: En Italie, & aux terres de voſtre obeiſſance, nous ne pouuons y avancer de beaucoup vos affaires, attendu que noſtre principal meſtier eſt, & ne ſçauons preſques autre choſe, qu'à faire reuolter les ſubiets contre leurs Seigneurs, & brouiller leurs Eſtats en voſtre faveur. Ie m'aſſeure, que ſi employés quelque

heure à la lecture de ce prefent difcours, vous ferés d'autant plus incité à l'auancement de cefte belle conquefte, afin de nous y enuoyer en façon de Colonnie, pour vous y rendre le fervice que nous vous deuons. Cependant, Sire, nous prierons Dieu qu'il vous en face la grace, & donne heureux fuccés à cefte faincte entreprife.

Voftre tres-humble, & tres-obeiffant feruiteur,

D. P. P. IESUITES.

L'IMPRIMEVR AV LECTEVR

AMY Lecteur, ce difcours des Regions de la Lune, dedié au Roy d'Efpagne, m'eft fortuitement tombé en main, l'ayant trouvé parmi des vieux liures que i'ay achepté, que l'on vendoit publiquement. I'ay eftimé m'aquiter de mon deuoir de t'en faire part, d'autant qu'il traite de la defcouverte d'vn païs où peut eftre tu n'as iamais efté. Ioint auffi qu'il proffitera à ceux, qui depuis feptante deux Lunes ou environ y ont traffiqué, dont plufieurs ont efté de la fefte, qui n'en vouloient eftre, & s'en fuffent bien paffé. Ie ne te le communique, afin d'imiter les damnables façons de ces Lunatiques, mais d'y faire ton proffit de ce que tu pourras, & laiffer courir le refte. Ie fçais bien que chacun n'eft pas né foubs vne mefme planette, & qu'il

s'en trouuera qui contrediront, & maintiendront qu'on ne ſçauroit aller aux Regions de la Lune ſans boire, comme l'autheur, & ſes compagnons y ont eſté. Oultre cela, s'il y a choſe au preſent diſcours qui leur ſoit deſagreable, ie ne m'en ſoucie pas beaucoup: Auſſi n'eſt-il fait pour ces vmbrageux, à qui Dieu meſmes ne ſçauroit complaire, les vns demandant de la pluye, pour planter des choux, les autres le beau temps, pour aller à la chaſſe, la plus part vne paix tranquille, & d'autres la guerre, car autrement ils ne ſçauroient faire leurs beſongnes. Les exploits de guerre faits par feu Jean de Lagni ſur aucunes bourgades de la France, y ſont depeints, tant pour ſoulager celuy qui en ſa faveur dreſſera ſon hiſtoire, que pour conſoler & effacer le dueil qu'aucuns portent de la perte de ce valeureux champion. Or en attendant, qu'auec la grace de Dieu, ie te deſpreſſeray quelque choſe de plus ſerieux, ie te ſupplie prendre en gré ce mien petit deuoir. A Dieu.

PREFACE

NE vous ſouuient-il plus, gens de bien, d'auoir leu au chapitre dernier du ſecond liure des chroniques Pantagruelines, comme feu de beuueuſe memoire, maiſtre François Rabelais, vous faiſoit ample promeſſe de vous deſcrire la deſcente de ſon Roy Pantagruel aux Enfers, comment il combatit contre les Diables, fit bruſler cinq chambres d'Enfer, mit à ſac la grande chambre noire, ietta Proſerpine au feu, rompit quatre dents à Lucifer, & vne corne au cul. Et deuant, comme il trouua la Pierre Philoſophale, comment il paſſa les monts Caſpies, comment il nauigea par la mer Atlantique, deſfit les Canibales, & conqueſta les iſles de Parlas. Apres comment il viſita les Regions de la Lune, pour ſçauoir ſi à la verité la Lune n'eſtoit entiere,

mais que les femmes en auoient trois quartiers à la teſte, & autres mille petites ioyeuſetez, que le bon homme vous promettoit, n'ayant pourtant tenu promeſſe. S'il vous en ſouuient, vous n'eſtes forclos de memoire, ou moymeſme ſuis deceu en mes opiſtoriographes: Si ay-je à tout hazard, moy, voſtre tres-humble, entrepris ceſte charge en partie, pour vous reſiouir, certain qu'auez bonne enuie de rire, puis que le monde eſt plus fol qu'il ne fut onques. Vray eſt, que pour le preſent ne vous ſera faict diſcours aucun que des Regions de la Lune, qu'auons courues, & viſitees l'eſpace de ſept ans, n'en eſtans reuenus que depuis hier, & pource pouuez vous aſſeurer d'avoir ici maree freſche, i'entends nouuelles tres-nouuelles, quoy qu'vne infinité de Profagogides, & courtiers y contrediſent par vne malice deliberee, au moins ne furent oncques ouies celles que preſentement vous raconterai. Ie me doute bien, que quelques vns des plus halbrenez, non d'entre vous, mais d'entre ces Maranes, & meſcreans, s'eſtonneront de premier abord, liſants ce tiltre, *Nouvelles des Regions de la Lune*, ſe guementans auec leurs bouches baueuſes, & nez releuez comme l'anſe d'vn pot, ſi faire ſe peut, qu'ayons monté ſi haut ſans tomber. Mais leurs fieures male-mules, ne lit-on aſſez d'exemples d'hommes qui ont eſté ainſi ioyeuſement tranſportez ſans peine & difficulté iuſques là, & plus oultre? Que conte-on de Triptolemus gentil fallot, allant à cheuauchon ſur des ſerpents ailez parmi le monde? Comment y fut Empedocles? Socrate ne viſt il

pas la troiſieſme region de l'air dans vne corbeille? Minos, qui n'eſtoit Decretaliſte, bien qu'il fuſt grand Iuge, & Roy de Crete, ne ſe trouuoit-il chaque mois au conſeil de Iupiter? Ciceron ne met-il ſon genereux Scipion à trois grandes lieues par delà le Soleil? Pegaſe qui ne fut qu'vn cheual, franchit-il pas bien auant par l'air, auec ſon Cavallier Perſee, pour la deliurance d'Andromede au beau deuant? Tiendrons-noûs pour fables ce qui eſt dit d'Enoch, & d'Elie, au liure ſacro-ſainct? Que deuint Romulus? Où s'enfuit le noble Vertugalin à la bataille de Ceriſoles? Feuſſe au trou de la Sybile? Ou comme aucuns ont voulu iaſer depuis, ſoubs la cotte de ſa grand'Mere? Non, non, ce ſont bayes, ce fut au gaillard pays de la Lune. Ainſi n'auoient garde les maſtins de le mordre. Mais qu'eſt-il beſoin de tant fuer apres ces veaux de diſme, pour leur faire croire verité? puis que pour eux n'eſt faict le preſent Diſcours. Ains ſeulement, gens de bien, afin de vous ſatisfaire ſelon mon petit pouuoir, & acquiter aucunement le ſuſdit M. François Rabelais enuers vos Seigneuries, comme fort obligé au contract d'icelles? Vſant expres de ce petit preambule, pour deſcharger vos nobles ceruelles des brouillarts ia des long temps amaſſez par la malitieuſe diſpoſition de l'air, & ſouffle-ment peſtilentieux des Cuculles: En ſorte que renduz ſerains & nets comme pots eſcurez, aucun nuage de deſdain & maluueillance ne vous empeſche de veoir, lire, & entendre ce qui vous ſera par moy ici dit & declaré.

NOVVELLES
DES REGIONS DE LA LVNE

Comment l'Autheur trouua trois compagnons en ſon chemin, & de ce qu'ils rencontrerent.

CHAPITRE I.

VOUS deuez donc premierement ſçauoir, qu'vn temps fut que tous les enfans perdus ſe rencontrerent en vn meſme chemin, & fut ledit temps auſſi proprement appellé le temps perdu, car on ne l'a peu retrouuer depuis, quelque diligence qu'ayent fait les Chroniqueurs : Eſtans cauſe de ceſte perte les Lunetiers de

Calabre, auec la bonne intelligence qu'ils eurent auec le Pape Gregoire leur confederé. En ce temps là, dis-je, ne faiſoit gueres beau gaigner les pardons, car ils couſtoient cher. Les ſages, contre l'ordonnance expreſſe, en furent fruſtrez : Les fols ſe donnoyent des couſtes, car la preſſe eſtoit grande : Les riches deuenoient pauures, & les pauures riches par tranſmutation de ſubſtance, que les Alkemiſtes apellent. Les champs eſtoient dans la ville, & la ville aux champs, qui eſt cas bien eſtrange. Pluſieurs mouroient de ceſte grande maladie epidemiale qu'on apelle faute d'argent, & ſi pour en auoir n'y auoit qu'à prendre. Pour bien courir on eſchapoit : Pour bien courir on atrapoit. Chacun iouoit à i'en fuis. Puis incontinant fut ioué à rendez-moy ma vache. Les montagnes eſtoient en guerre contre les valees : Les campagnes euſſent bien voulu eſtre bois, & les bois campagnes en pluſieurs lieux. Bref, tout eſtoit en deſordre, & ſe tenoient les hommes au large, de peur de ſe bleſſer. Or comme l'heur voulut, ie, qui vous fais ce preſent conte, rencontrai ſur le grand chemin qui tire à Mirebeau, trois Pelerins, bons amis, & gentils compagnons, auſquels m'eſtant enquis de la retraite, trouve qu'ils alloient chercher Fortune, cheminants tout leur petit pas : Car de courir Fortune, ſe diſoient-ils, il y a du danger, & veut Fortune eſtre cherchee, courue point : Pource me prierent la chercher auec eux tout doucement, ſans m'echauſer. Où la trouverons-nous ? leur demandoi-je. De cela, me reſpondirent-ils, nous ne vous ſçauriens que dire : Car

Fortune ſe trouue par rencontre, & tel en eſt bien pres qui en recule : Pource, faut avoir bon pied, bon œil, pour la prendre, encore eſchape-elle, ſi on ne la tient bien ferme. Hâ! dis-je lors, ie vous quitte donc, mes bons amis, car i'ay les mains foibles, difficilement pourroi-je retenir ceſte farouche dont me parlez. Quoy oyants les compagnons, preſt que i'eſtois de me deſtourner du chemin, m'arreſterent, & promirent ſur leur grand ferment, que ie n'auroi peine quelconque à ceſte châſſe, mais que eux porteroient toute la fatigue : Et quand ils auroient faicte Fortune affeuree entre leurs mains, que i'auroi part à leur Fortune : A quoy ie condeſcendi volontiers, & principalement à cauſe que je les voyoi ſi bons couillauds, & trupelus. Le premier & plus apparent d'entre eux ſe nommoit en ſon village Aliboron, ioli Monſieur, ou maiſtre pour le moins, homme à tout faire, & grand raillard. Le ſecond eſtoit Enguerrand franc archer de Bagniolet, rond comme une pomme : Ne penſez que ceſtui ſoit ſorti de la race d'Enguerrand de Marigni, qui faiſoit du Roy Charles VII ſa Fortune, dont mal luy en priſt : Car ledit compagnon n'eſtoit tel, & haiſſoit à mort les Financiers qui faiſoient de la bource de leurs maiſtres, mitaine. Le tiers s'apelloit Roger bon Temps, cognu en maints lieux, mais qui pour les cauſes ſuſdites auoit abandonné ſon pays, non ſans danger de ſe perdre. Ainſi tous trois bien deliberez ſuiuirent leur route, & moy auec eux. Mais onques ne trouuaſmes Fortune, par l'eſpace de dixſept mois que feuſmes à la chercher : Seulement rencontrions au che-

min plufieurs fortes de gens qui la cherchoient comme nous. Entre autres, vifmes vn grand pendart, comme pourroit eftre quelqu'vn d'entre vous, qui difoit l'auoir tenue longtemps dans vn fac clofe, mais qu'elle luy eftoit efchapee, à fon grand regret, d'autant qu'elle l'auoit menaffé en efchapant: Auffi le vifmes-nous quelque peu de temps apres branché dans un bois, comme fi s'euft efté un pourceau de Vvefphalie. Ce qui nous fit croire qu'il luy auoit fait tort, d'ainfi la tenir enfermee dans vn fac. Vne autre fois fe prefenta à nous un petit hommet, foldat à mon aduis de la Ligue, Efpagnol de nation, qui nous monftra un grand coup de taillade qu'il auoit fur l'efchignon du col, remontant vers l'oreille gauche à demi auallee, nous difant, qu'ainfi auoit Fortune voulu qu'il euft fur l'oreille, la prenant en patience, & efperant eftre quelque iour gueri. Ie pris plaifir d'arraifonner, quant à moy, vn certain mignon, fringant, fraizé, mifte, coint, d'affez bonne pafte, qui venoit à la trauerfe, fifflant, chantant, riant, rigolant, donnant de la houffine à chacun, pour la bonne Fortune, difoit-il, qu'il auoit trouuee à la Cour, mais fa ioye ne dura gueres: Car ie luy fis paroiftre comme il s'eftoit trompé, prenant botte de foing pour fillé, regnard pour marte, & hapelourde pour rubis. Noftre Enguerrand d'vn autre cofté en rencontra vn à qui il auoit efté amy, mais ne l'eftoit plus, l'affeurant d'auoir trouué Fortune par charmes, vfant de chifres, & faifant d'vn 6 un 9 par reuolution, & de cent, mille, par vn carracthere qu'il apelloit honneftement interreft. Toutes-

fois n'auoit uſé de ce dernier, diſoit le here, que vingt ou trente fois, lors qu'il eſtoit Roy des deniers au Tarot : Dont le ſçeut tres-bien reprendre Enguerrand, diſant qu'ainſi ne luy falloit abuſer de Fortune, crainte qu'elle ne le priſt quelque iour au colet, quand elle ne ſeroit en ſes bonnes. Ne vous attendez donc, reſpondit le ruſtre, puis que craignez tant Fortune, de l'avoir iamais à voſtre commandement : Qui a peur des feuilles n'aille au bois :

Ia n'aurez en ce temps rien
D'elle, ſi eſtes gens de bien.

Et diſoit vray : car, comme ie vous ai ia dit, nous perdiſmes noſtre temps en ceſte chaſſe, dont ſe plaignoit fort Roger. Ce qui nous fit prendre en fin reſolution de ne la chercher plus, puiſque meſme tel la trouue, qui ne la cherche pas.

Comment nous nous retirasmes dans vn bois où courusmes Fortune, & trouvames vne profonde caverne.

CHAP. II.

MAISTRE Aliboron estant le plus aagé d'entre nous, auança aussi premier le propos de desister de nostre entreprise, puisque Fortune ne se presentoit, demandant aduis à chacun de nous, pour ce qui estoit à faire. Car nous ne sçauions où loger, & estions deuenus vagabonds comme lieures debuissonnez, pauures comme guenaux, malotrus, tous crostez, depenaillez, dchingandez, maigres, rechigneurs, & halez de chaut: Au reste d'apetit ouuert, & prests de faire vne bonne affaire, si cas aduenoit que quelqu'vn nous invitat de nopces. Roger estoit d'auis de s'y trouuer sans estre prié, car sa bedondaine se ravalloit bien fort, & les ioues luy pendoient au long de la maschoire comme à un viel Singe. Quand à moy, il me sembloit expedient de

nous retirer dans quelque bois épais, pour là eſtre aucunement à couuert de la grande pluie qui tomboit pour lors, & ſi par fortune auſſi quelque beſte rouſſe ſe venoit rendre à nous, pour paſſer ceſte faim ſtridente qui nous preſſoit: Mais Enguerrand ne penſoit qu'à ſa fortune, tant il eſtoit infortuné, & vouloit aller malgré vents, malgré pluie & malgré ſes iambes. Baſte, dit lors M. Aliboron, parlant à moy, ie trouue ton conſeil tres-bon, allons-nous rafraichir dans ceſte foreſt prochaine, peut eſtre y trouuerons-nous ce que nous cherchons tant. Ce diſant gaignoit le deuant, & nous apres, car nous luy voulions obeir en tout & par tout. C'eſtoit à qui pluſtoſt y feroit: Mais à l'entree feurent aperceuz de nous ſix guetteurs de Fortune. Lors demourans court, bien eſtonnez, penſions à regaigner la plaine, dont ſoudain coururent à nous leſdits ſix guetteurs, chacun la piſtole en main, & le chien abatu. Hâ, dit Roger, Meſſieurs, nous ſommes à vous, & de bon cœur. Voiez ci le genoil bas, les mains leuees, ne ſoyez ſanguinaires. Qui viue? dirent les guetteurs. Viuons tous, reſpondit Roger la larme à l'œil, & bons amis comme deuant. Où eſt la bource? demanderent les guetteurs. Frelus, reſpondit Roger, monſtrant ſa pochette vuide. Hâ, hâ, canailles, vous nous treuſlez, repliquerent les guetteurs. Tue, tue. Ils vouloient tuer Roger: mais ſoudain ſe mit au deuant noſtre maiſtre Aliboron, & demandant congé de parler, leur dit en fin: Seigneurs, qui que ſoyez, ayez compaſſion de ceux qui ſe ſoubſmettent à voſtre volonté: Nous ſommes pauures gens, qui depuis

dixſept mois en ça cherchons Fortune, & y auons conſumé tous nos moyens, en ſorte que rien pour ceſte heure ne nous reſte que les dents, qui ſont à voſtre ſeruice. Ce qu'oyants les guetteurs, apres nous auoir fouillez haut & bas, ſans rien trouuer qu'vne vieille cruſte de pain, & ſeiche, qu'auoit Roger dans le buſque de ſon pourpoinct, nous dirent tous, en nous laiſſants, Qu'au Diable ſoyez vous donnez, beliſtres de Fortune: Grand merci, reſpondit Roger. Ainſi courumes-nous Fortune pour ceſte fois, & tiraſmes tout doux à coſté du bois pour y paſſer la nuict, recueillants ſur le chemin le gland, & quelques noix ſeiches pour nous nourrir, n'ayants rien autre choſe à manger: L'eau auions à commandement pour boire, & cabaliniſions comme Thibault Gargouille. La nuict venue diſcourumes encore de noſtre Fortune. Roger fit vne queſtion à Enguerrand, & le prit ſans verd à la Lune. La queſtion eſtoit, Que ſi par le conſentement de toutes les Planettes choix luy eſtoit donné, au lieu qu'il cerchoit Fortune, de la faire, de quelle matiere il la feroit, d'or, ou de bois. De bois, reſpondit Enguerrand, à la charge qu'il euſt racine, afin qu'elle creuſt touſiours, ainſi iroit ma Fortune en accroiſſant. Voire mais, repliquoit Roger, quand elle ſeroit venue iuſqu'au bout (car force eſt que toutes choſes viennent à vn bout, ſans paſſer plus auant) danger ſeroit qu'on n'y miſt la coignee, pour en faire du feu, dont ſe chauferoit chacun le cul au deſpends de ta Fortune. Elle ſe renouuelleroit, dit Enguerrand, par ſa graine. Quelle graine, demanda Roger, comment l'a-

pellerois-tu? Gland perpetuel, reſpondit Enguerrand. Oui mais, repliqua Roger, les pourceaux ayment le gland, & ſe nourriroient de ta graine : Les pourceaux. Ie mettrois, dit Enguerrand, des hayes à l'entour contre telles beſtes, & ainſi feroit ma graine feurement garentie. Tes hayes, reſpondit Roger, ſerviroient d'apaſt aux oiſeaux pour s'y venir nicher, & y viendroient grands & petits becquer ta graine, la rendant inutile pour germer. De cela me garentirois auſſi, dit Enguerrand, mettant de la glus, & tendant des rets. Ton gland, repliqua Roger, feroit en danger plus que deuant : Car les Regnards qui aiment fort les oiſeaux, pour les manger viendroient de nuict quand ils feroient pris, & romproient tes hayes. Contre Regnards tu ne pourrois trouuer moien aucun : Car ils ſont fourrez de fineſſe, & maiſtre Mouche n'en cheuiroit pas. Ils vouloient continuer leurs demandes & repliques, quand i'ouis le bruit d'vn Marcaſſin qui trauerſoit les buiſſons pres de nous. Lors miſmes chacun la main au braquemart, & ſans dilayer, coùruſmes apres, le ſuiuant à la trauerſe, à qui mieux mieux. Notez qu'il faiſoit grand clair de Lune alors, ce qui empeſcha que ne le perdiſmes de veue, iuſques à ce que retiré dans vne cauerne, nous fuſmes contraints de reprendre haleine, n'oſants pas ſi inconſiderement entrer en ces lieux ſoubs-terrains, crainte que quelque meſchante beſte ne fiſt vne gorge chaude de nous. Mais en fin tous d'un complot, & bien deliberez pour auoir ledit Marcaſſin y entraſmes, pour veoir auſſi ſi y trouuerions Fortune qui nous peuſt contenter : Car

on tient qu'en tels lieux fouuent elle fe cache, principalement en temps de guerre, qu'vn chacun fait paquet de ce qu'il a.

Comment nous entrasmes en la cauerne, où esgarez vismes les Enfers.

CHAP. III.

A l'entree de ceste cauerne, Roger eut quelque frayeur: Car elle estoit telle que se depeint l'Antre de la Sybile, moussue, vague, froide, espaissement obscure. Vray est que nous n'auions intention de passer trop auant: Mais nous fusmes surpris de tenebres comme rats à la ratière, & ne peusmes, six pas avancez, oncques retrouver la bouche de ce noir manoir. En fin, tant tracassames à tastons, qu'en l'espace de 24 heures, ce nous sembloit, paruinsmes au vrai domicile des Diables: Ce que cogneumes, tant à leurs hurlements, qu'aux feux alumez de tous costez, & grandes chaudieres qui estoient dessuz les feux, à la maniere & semblable façon que les voyez à la Gibree, au quartier des Saulcices & Boudins. Or combien que mon intention ne soit de vous raconter presentement des nouuelles

des Enfers, toutesfois à caufe de la paffade que nous y fifmes à la veue de tous les Diables, cela merite bien qu'en oyez vn motelet auant que venir à mon principal difcours.

Premierement, eftans paruenus iufques à la grande porte de fer, où l'on vous conte par deça que fait la guette Cerberus, chien à trois teftes (ce qui eft faux, n'ayants les Diables chiens ne chats, d'autant qu'ils ne font gens de mefnage, mais pluftoft meinent vie de Conuent), nous ne trouuafmes aucun empefchement, ains pluftoft fembloient ces Diables nous alecher à la vifitation de leurs cuifines, n'eftans au refte du tout fi noirs qu'on les peint. Roger y contredifoit. Que deuiendrons-nous, fe difoit-il, voulons-nous que prefentement cent Diables nous fautent au col, nous preignent, nous empallent, nous boccanent : Au moins fi auions quelque Sybile qui nous conduife, paffe, nous pafferions & verrions la porte de corne, par où on va aux champs Elifiens. Ne te fafche point, luy dit noftre maiftre Aliboron, i'efpere bonne yffue, n'aùons-nous chacun noftre bracquemard ? Les Diables ne font fi furieux qu'on les dit, nous les facmenterons treftous, s'ils font les mauuais, les pauvres Diables mettrons en pieces, les riches Diables prendrons à rançon : Ie fuis d'auis feulement qu'en atrapions quelqu'vn pour nous conduire, de peur de nous égarer. C'eft bien aduifé, dit Enguerrand : Et foudain en print vn au poil, lequel ayant entendu noftre deffein, & craignant malencontre, s'offrit bon gré malgré, à nous conduire, non fans vouloir faire vn peu le

Diable du commencement. Roger luy promit ſix barils de mouſtarde pour ayder à ſa grimace, s'il vouloit eſtre fidelle. Ie le feray foy de ſoldat, reſpondit le paillard, & vous conduiray ſeurement iuſques où voudrez, ſi bien que ne ferez deſcouuers d'aucuns de nos galiers, & confreres. Allons donc, dict Roger, ie n'ay plus de peur, voici vn bon Diable, ſi oncques en fut qui feurent bons. Mais que dira-on, quand nous raporterons au retour d'ici, qu'vn Diable aura eſté noſtre guide? Se laiſſer guider par les Diables eſt choſe trop hazardeuſe. O la layde beſte: Fi, i'en dis fi, tels ne me feront iamais rien: Adieu vous di, ie m'en retourne. Aye, aye, reſpondit maiſtre Aliboron, chacun eſt maiſtre en ſa maiſon, ne vous emburlucoquez de ce, les loups feruent à prendre les loups, pour eſchaper d'ici faut vn peu courtiſer ce Diable Monſieur. Nous eſtions ia aſſez auant, qu'vn grand bruit de fuiarts s'eſleua, & ſceumes que c'eſtoit vne defaite des Diables de faction: Car comme ici on s'y bourre en Diable, dont ceux-ci eurent du pis, à cauſe d'vne Ligue deſeſperee faicte entre eux, & de quelque Franctopin creé à leur deuotion. Cela paſſé, nous viſmes pluſieurs morfondus qui tenoient chapitre Prouincial, & des demoniaques qui preſchoient nouuelle ſedition. La tourbe Diabolique ſe barricadoit de toutes parts. Chacun ſe mesfioit de ſon voiſin: Et vn nombre infini de putains courroient le pays, comme entre vous. Pluſieurs Diableſſes crioient ſur les places, & ſubornoient les petits Diablotins, pour faire la guerre à leurs peres, voire les tuer ſi poſſible eſtoit. Le plus meſchant, à ce

que nous ouiſmes, ſe diſoit extrait de la genealogie d'Arragon : Et ſont ces Diables de telle nature, qu'ils ſçauent pinſer ſans rire. Au reſte, tous d'vne meſme taille, ayans les yeux au ventre, & ne voyans que bien peu. Leurs dents ſont aigues & trenchantes comme raſoirs, leurs griphes acerees & crochues merueilleuſement : de ſorte que s'ils vous tenoient, à grand peine en eſchaperiez vous ſans y laiſſer la piece. Ils me firent ſouuenir des advocats & procureurs chicanous en chicanourois, leſquels, comme ſçauez, emportent touſiours la piece. Ils ont belle gueule, auſſi engoulent-ils tout, iuſques aux charrettes ferrees. Leurs cornes ſont enormement grandes, & droites : en quoy ie trouue que nos peintres errent grandement, les faiſants courbes comme ſi ſe ſeuſſent beliers. Les ialous ſur tous entre eux en ont des plus belles : car il y a ialoux entre les Diables, & ſont apellez Diables ialoux, comme ialouſes Diableſſes. Ils portent en main d'ordinaire des crampons fourchuz, dont ils attiſent le feu, & ouurent les ferrures tant ſoient-elles meſlees, pource ſe garde qui pourra. Qui en peut auoir entre les Diables, ſoit à tort, ſoit à trauers, cela luy eſt reputé de bonne priſe. I'oubliois à vous dire, qu'ils ont preſque tous des queues de regnard attachees à leurs ceintures, auec des miroirs, deſquels ils voient tout ce qui ſe faict au monde, & esblouiſſent les yeux de ceux qui les regardent. Il me falloit commencer par la teſte, à vous les deſcrire, mais d'autant qu'ils ne l'ont entre les deux eſpaules, ainſi que l'imagineriez, ie vous la garde ſur la fin. Premierement donc

deuez entendre qu'elle leur fort de la poictrine auec vn long col, & iugeriez à les veoir ainſi que ſe font grues courbees, ou Capuſſins en deuotion, me pardonnent les benoiſts peres, & en ceſte forte leur paſſent les eſpaules la teſte. Pour le regard de leur repreſentation, d'autant qu'ils n'ont les yeux qu'au ventre, ainſi que vous ay ia dit, elle ſe raporte à la façon d'vn gendarme qui a le caſque en teſte, la viſiere abaiſſee: (S'il vous prend enuie de veoir de ces Diables, il ne faut qu'aller à Soiſſons). Vray eſt, qu'aucuns, à la mode que les voyez peints, ont le nez andouillique, & reſſemblent en ceſte forte aux pourceaux roſtis, à qui le boucher a ia mis la teſte entre les iambes pour fendre le lard. Leurs pieds ſont ergotez, & diriez à veoir leurs ergots, que ce ſont eſperons. Au lieu de queue qu'on leur peint au cul, ils ont vne corne, & ſignifie cela qu'on leur corne au cul, & ne ſont point ſans choſe, ainſi que parlent les dames, ains au contraire, peu s'en voient qui n'en ayent pour le moins ſix pieds de Roy, & tels les repreſentoient les Egyptiens à la feſte des Damyltiens, ainſi que le raporte le noble hiſtorien Plutarche en ſon traité d'Iſis & d'Oſiris. Les bources auſſi leur pendent entre les iambes tres-bien garnies, oultre l'vſage commun, car ils ſont triorchites, & en ont trois comme Buſards. Ce ſont en ſomme de laydes beſtes, & hideuſes à veoir, ne vous y fiez ſi m'en croiez: Car ils mordent, & ont des dents tout d'vne piece, telles que nous liſons qu'auoit Pyrrus le Roy des Epirotes. Auſſi ne vous en parlerai-je plus, laiſſant là toute ceſte diablerie pour continuer le

propos de noſtre voyage. Par les chemins nous ne rencontraſmes rien de nouueau : Seulement viſmes pluſieurs damnez fouetez en chiens courtaults, des auaricieux tirer la langue comme leuriers qui ont couru ſix heures, Des paillards baiſans le cul de Proſerpine par deuotion, Les coqus tenir hoſtellerie pour gens de pied & de cheual. Quand à la forme de gouvernement entre les Diables elle eſtoit Anarchique, & ſe faiſoit maiſtre qui pouuoit. Les places y eſtoient bien fournies, & fortes, principalement lors que nous y paſſames, car ils auoient entendu que Pantagruel y deuoit venir auec main forte, dont ſe tenoient fort ſur leurs gardes, & ſe pelaudoient à qui auroit la place à commandement, afin de piller le plat pays, & faire chere à couuert, aux deſpens des pauures Diables. Quelquefois rencontrions des Diables legers qui batoient l'eſtrade, & ſoudain par le conſeil de noſtre guide gaignons le couuert, pour n'eſtre aperceus, nous tenans cachés ioliement au coing des cheminees comme marmouſets. Ainſi auec grandes difficultez traverſames l'Enfer, tant que paruenus au deſſoubs [de] la montagne Cagrou, que les bons Catholiques nomment le trou de S. Patrice en Irlande, Bon Temps ennuié d'eſtre ſi long temps à la fumee parmi ces Diables, s'enquit de noſtre eſtafier, s'il y auoit moyen de paſſer par ceſte cheminee en terre. Oui dea, reſpondit le ruſtre, & plus auant, car par là pouuez aiſement & ſans difficulté aucune monter iuſques à la Lune. Seroit-il vray, repliqua Enguerrand : Et comment, mon petit mignon, de grace, di-le-nous, peut eſtre pourrons-nous de là deſcouurir

Fortune que tant auons cherchee. Tencz-vous, dit le compagnon, certains de ce, dites ſeulement ſi auez enuie de viſiter ces Regions là, & ie vous y enuoyeray droit comme vne ligne, par le moyen d'un petit cercle que ie feray ici. Non, dit Roger, n'vſez point de charmes; mon bel amy, & s'il eſtoit laid comme vn chat de goutiere, ie n'ay enuie de voler ſi haut. Ventre S. Quenet, parlons de deſcendre en cuiſine, non pas de monter à la Lune, où nous n'auons que faire. N'eſſe aſſez voyagé? Allons-nous marier treſtous. Maiſtre Aliboron au contraire auec moy, eſtoit de l'aduis d'Enguerrand, quoy qu'il en deuſt aduenir: Auſſi bien n'auions-nous trouvé en terre ni en Enfer choſe qui nous contentaſt: Pource y fiſmes condeſcendre Roger, & trouſſames nos triquehouſes en forme de cueilleurs de pommes pour voler. Nous volerons, diſoit Roger, à l'aiſe, auſſi ſommes-nous bien legers: Ie me recommande cependant à noſtre Dame de Laurette, & au reuerend Sainct Diago en Galice. Allons, qu'on me trouſſe.

Comment fusmes transportez sur le Cercle Lunaire, & de ce que nous vismes à l'entree.

CHAP. IIII.

PREPAREZ que nous feusmes, nostre petit Diable baissant la teste, fit de ses cornes vn rond parfaict sur la place, les contournant à la façon d'vn compas, le cul en haut, nous faisant mettre tous quatre dedans, puis crachant en terre par trois fois noir comme ancre, lacha autant de pets, qui puoient comme cent Diables, nous toucha d'vne verge qu'il tenoit, par trois fois, & soudain fit le sault de cheure, commandant d'aller. Il n'eut acheué la derniere sylabe de son commandement, que fusmes transportez au hault de ceste cheminee, & de là tout d'vne tire en l'air, où nous sentions ie ne sçai quoy qui nous chatouilloit aux enuirons, beuuans de la rosee tout nostre saoul, & chantans à la mode des alouettes, tant que perdismes veue de la terre & de la mer. Nous estions ia bien pres de la Lune,

quand au deuant de nous vint vne Dame bien coiffee, ayant une Lune en teſte, laquelle nous exhorta de prendre courage, & que bien toſt verrions la Lune. Ladite Dame s'apelloit, comme nous ſceumes depuis, Langue Belle, auſſi auoit-elle du caquet tant & plus: Dont diſoit Roger, qu'il falloit croire qu'elle fuſt bien fendue, à cauſe du proverbe qui dit,

Femme qui a bel ouſtil
N'a pas faute de babil.

Or ayants mis le pied ſur le Cercle Lunaire, nos yeux feurent esblouis, & ne peumes plus rien veoir fors que ladite Dame, laquelle priames tous d'vne voix de faire en ſorte, que viſſions en quels pays nous eſtions, ce qu'elle nous octroya, & viſmes merveilles, auec pluſieurs choſes diuerſes comme au monde: Car ſuiuant l'opinion de Xenophanes, tout y eſtoit habité. Vray eſt, que nous n'aperceuions pas ce que nous voyons, car nous ne ſçauions que c'eſtoit que nous voyons, d'autant auſſi qu'au lieu d'aller droit, nous allions en reculon. Au lieu d'arbres & de verdure, nous n'auions la veue que de falots par tout, & de phares. Au lieu d'animaux nous ne voyons que phantoſmes paſſants & trauerſants. Ce qui nous donna quelque frayeur du commencement, principalement à Roger, qui à cauſe de ſon nez de grue en voyoit des plus effroyables: Car à dire vray, ils n'aparoiſſoient à tous de meſme façon. L'vn cuidoit veoir vn bouc, que l'autre voioit la forme d'vn

graue Docteur. L'vn disoit, voila vn pourceau, & l'autre, voila un caphard. L'vn, i'aperçoi vn asne, & moy, disoit l'autre, vn personnage de longue robe. Enguerrand s'escria à haute voix, qu'il voyoit vne trainee de serpents volants en l'air. C'est, repliqua maistre Aliboron, vne procession de pœnitens tels que i'ay veu en France au temps que i'en parti. O la belle assemblee, dit Roger, de gens d'honneur, Euesques, Cardinaux, Iesuites, & Mendiants. C'est, luy dis-je, bien veu pour vn aueugle. Ce sont, par la vertu de ma Gibeciere, les Espagnols qui sortent de Paris, conduits par le Duc de Feria, leur chef. Voyez vn François Espagnolisé qui presente ces nouuelles au Roy d'Espagne. Voyez-vous, dit maistre Aliboron, vne compagnee de gend'armes auec l'escharpe noire, ce sont Ligueurs, sur mon honneur. Nous regardions attentiuement, & ne les voyons point: Mais bien vne trainee de cerfs suiants, entremeslez de tygres, de lions, & de loups. Ainsi estions tous rauis en admiration de contradictions, tant que la Dame qui nous menoit nous dit: Mes bons amis, ce sont icy les premieres Regions de la Lune, d'où ie suis maistresse & souueraine, vous n'y connoissez rien, & n'auez la veue capable pour discerner ce qui y est: mais regardez en terre, & contemplez auec moy toutes ses advenues d'ici. Quelle terre? respondismes nous. Rien autour de nous, & soubs nous ne voyons que feu. Dame, de grace, que remarquions à nostre aise ce qui est digne de memoire en ces pays cy, pour en conter en asseurance à nos amis. C'est bien aduisé, dit-elle, allons

vous verrez premierement mon Palais, puis vous meneray promener fur mes poffeffions. En allant, Roger aperceut de belles & gentilles Damoifelles, preftes à marier, à ce qu'il difoit, mais comme il les vouloit embraffer, il trouua que c'eftoient chimeres. Vne autrefois penfions ouir des Philofophes difputans, c'eftoient coquefigrues de mer. Il nous fembloit veoir le triomphe de quelque grand, & trouvames des fanfares de Rome. Tel penfoit fentir des rofes, que c'eftoit bran à voftre nez. Nous eftimions tafter du miel, que c'eftoit fiel, voire du vrai poifon. Nous apperceumes plufieurs qu'on fouetoit à grands coups d'efcourgees, & prenoient plaifir à eftre ainfi fouetez, d'autant qu'ils difoient que cela leur faifoit reuenir la peau, & feruoit à la digeftion. De faict, approchants de bien pres, pour les veoir, ils nous dirent, qu'on ne les fouetoit mie, mais qu'on leur graiffoit le ventre. Il y eut bien pis, car les voulants manier, ne trouvafmes que des veffies. L'vn des foueteurs hauffa le bras à mon aduis, pour nous toucher, & nous toucha. Enguerrand s'en plaignoit. Roger en rioit. Ie, difoit Enguerrand, penfoi eftre chatouillé, que ce vilain m'a donné vn grand coup de fon fouet au trauers les iambes. Ie, difoit Roger, penfoi que ce bon homme me vouluft donner de fon fouet fur les greues, mais il m'a feulement chatouillé le cofté. En forte que tous nos fens eftoient deualifez en ces contrees: & tel d'entre nous cuidoit auoir l'efprit à la tefte, qu'il l'auoit au talon, comme vous diriez ceux qui ont bonne enuie de courir. En fin, tant chemi-

names par ci, par là, en retrogradant, que les talons de nos fouliers en eſtoient tous vſez. Paruenuz que fuſmes au Palais, la premiere Dame nous laiſſa, & en vint vne autre, à qui elle commanda nous faire veoir ledit Palais, qui me ſembla au frontiſpice grand & ſumptueux. Ia ne ferons, dis-je, deceus ceſte fois, car realement nous apperceuons tous la beauté de ceſt ædifice. Voyez ci vn auant-portail d'ouurage Tuſcan, & Dorique, où la Lune en ſon globe ſpherique eſt richement entailliee. Obſeruez ces deux Stilobates, ou Piedeſtats, de proportion diagonnee, ſur leſquels ſont poſees deux vielles Mangonnes, tenantes en main leurs lanternes, & portantes au nez doubles lunettes, pour mieux conſiderer ceux qui entrent & ſortent. L'vne ce ſemble, regarde vers nous, l'autre au dedans dudit portail, ouurage certes exquis, & naif, autant qu'en ſçeut iamais faire le noble Pillon à Paris. Contemplez en apres par deſſoubs les panneaux, terminans la circonference de l'arc, paſſer l'architraue, la frize, & la cornice, dont les extremitez ſe voient deſſus les chapiteaux. Remarquez dedans le plat-fonds du frontiſpice, le bon vieillard Saturne, tenant en main ſa faux : Ne voyez-vous derriere-luy force villes ruinees & medalles vſees, & au deuant danſer Ieuneſſe, cointe & iolie, qui ne faict ſemblant de le regarder? Prenez garde ſurtout, à ces oiſeaux de diuers plumaiges, faicts d'admirables chef-d'œuure, car les regardans ils ſemblent meſmes en la pierre changer de couleurs, voire de forme. I'auoi l'œil tantoſt ſur vn corbeau en ceſt endroit, & mainte-

nant i'y apperçoi vn cygne. Deſſus le fer de ſa faux i'y lits ces vers,

Le temps ſuruient, & rien n'eſchape
La main du temps qui tout atrape.

Pluſieurs ſortes de gens ſont repreſentez autour, criants apres. Les vns ſouhaitent qu'il vienne, les autres qu'il retourne, mais le pauure las d'aller ne ſe haſte pour ceux-ci d'vn pas, & ſemble pour ceux-là faire la ſourde oreille. Voyons, de grace, le berceau de ceſt auant-portail, continuant mon propos : O beau ſpectacle. Que de pointes de diamants de tous coſtez. Quel eſt ce tableau qui paroiſt au fonds du berceau, droitement ſur l'entree du Palais? C'eſt Mercure, ie le reconnoi à ſes talonnieres, à ſon pennache, & à ſon caducee. Deux vierges de relief aux deux coſtez paroiſſent, qui ſont l'enchaſſeure dudit tableau, & repreſentent leſdites deux vierges la bonne Occaſion & la mauvaiſe : denotants qu'il faut parler & ſe taire, quand le temps le requiert. Cela dit, mes compagnons, qui m'auoient ouis ſans perdre vn mot, ſe prindrent tous trois à rire ſi fort, que l'haleine preſques leur faillit, & eſtoient les paroles que i'auoi dites cauſes de leur ris, d'autant qu'ils ne voyoient rien de ſemblable à ce que i'auois dit, dont fort eſtonné & confus, fus long temps apres ſans parler: Et priſt maiſtre Aliboron la parole, diſant, & affermant, que tout ce qu'il voyoit n'eſtoit pour tout qu'vne vielle caſe de peſcheur, dont les

aboutiſſants eſtoient de deux maſures creuees par le milieu. Et lors de rire plus que deuant. Puis dit Roger, vous auez tous la brelue, ne voiez pas que c'eſt vn ioli cabaret, allons nous y rafraichir, auſſi bien y a-il long temps que ſommes à ieun. Allons, de grace, nous beurons, & du meilleur. Voyez ci l'enſeigne, liſez.

Qui voudra boire qu'il s'arreſte,
Ceans on donne du meilleur
A tous venans, car c'eſt la feſte
D'un vaillant & noble beuueur.

Ils ſont par la vertu-bleu de nopces leans, à la bonne heure, entrons mes amis. Il vouloit entrer, quand Enguerrand le tira par la cape, tout courroucé. Hê où cours-tu, pauure homme de bien, diſoit-il, prens-tu priſon pour cabaret? Ne voi-tu les gros treillis de fer? n'oi-tu le cri des priſonniers? La Dame nous auoit regardé en ſilence iuſques ici, mais nous ayant oui tant parler ſur les diuerſes perſpectives de ſon Palais, vſa enfin de tels propos. Compagnons, il eſt temps qu'oſtiez ces maſques & faux viſages qu'auez ſi longuement portez, leſquels vous empeſchent de veoir apertement les choſes qui ſont ici. Ce diſant, nous porta la main aux yeux, comme ſi elle nous les euſt voulus arracher, & nous tira à chacun vn maſque du viſage, dont euſmes tel horreur, que nous pouuions aſſeurement ietter la veue deſſus. C'eſt, diſoit Roger, ce meſchant Diable aux Enfers qui nous auoit ainſi chaſourez. Qu'au Diable

foit donné le vilain. Lors dit la Dame, regardez maintenent ce Palais: Ie ne vous dits point voyez, mais contemplez ce Portique à la mode Ionique, garni d'ailes, ou double reng de colonnes, tant en fa principale rencontre, qu'en fon fonds, dont l'eftendue eft de fix vingts toifes & demie en largeur, foubs cent autres & demie de haut. Obferuez lefdites colonnes, glacees de toutes les pierres de meflange que la nature peut produire, les bafes & chapiteaux compofez de fines efcarboucles, auec l'architraue, la frize & la cornice de pareille eftoffe, & proportion bien gardee. Deffus le plan de ce Portique eft la Verité depeinte, rayonnant de toutes parts. Meditez ces vers efcrits en ce marbre, orné en fa circonference de gros bouillons de fleurs & de fruicts, qu'elle tient de fa main dextre. Nous les leumes tous auidement à fon commandement, ainfi comme il s'enfuit.

Tout ce que voit, tout ce qu'admire,
Tout ce que le monde defire
N'eft qu'vn faux luftre, où les malheurs
Se deguifent par des couleurs.

L'homme fe fraude de la ioye
Tant plus à la ioye il s'employe.
La ioye fe tourne en tourment
Si elle n'a du changement.

Toute chofe au change eft fuiette,
Par labeur le repos s'achepte,
Et qui n'a point d'amer au cœur
Ne fçait que c'eft que de douceur.

La plus grand'part de voſtre vie,
Pauvres humains, vous eſt rauie
Par la loy de neceſſité
Qui vous nourrit d'aduerſité.

Et bien ſouvent celuy qui penſe
Fuir vne iuſte vengeance
s'enſerre, & luy meſme ſe prend
Au fil, où ſon malheur l'atend.

Il n'eſt rien tel que l'homme ſage
Pour emporter vn advantage
Sur le deſtin, car il ſe rit
Des craintes qui farcent l'eſprit.

Aduienne que le Ciel ſe rompe,
Son aſſeurance ne le trompe,
Car elle a vn fondement
Qui n'eſt ſujet au branlement.

L'homme ignorant ſe paſſionne,
Et luy-meſmes le mal ſe donne :
En ſomme la ioye & l'ennui
Ne vient à l'homme que par luy.

Comment nous entrasmes au Palais Lunatique, & de ce que nous y vismes, & ouymes.

CHAP. V.

La lecture parachevee, feusmes introduits par ladite Dame dedans le Palais par vne petite porte, à l'entree de laquelle estoit vne fontaine, où il nous conuint lauer bouches & mains, à la forme des anciens Iuifs. L'eau paroissoit comme de feu, & n'osions du commencement y mettre les doigs, mais asseurez de nostre conduite, en lauasmes non seulement ces parties là, mais tout le visage, retroussans nos bras iusques aux coustes. La vertu de ceste eau estoit telle, que beue, elle faisoit entrer chacun en amour de son compagnon, & regardee, au contraire, nuisoit à l'amitié : Car nous mirants seulement dedans, nous nous apparoissions plus beaux que n'estions pas, & nostre voisin nous sembloit tousiours plus laid que nous-mesmes, pource en beusmes chacun à plain gaudet, claignants les yeux,

afin de nous aimer tant plus l'vn l'autre. Mais vne chose aduint aussi contre nostre esperance, que chacun de nous depuis en deuint grand songe-creux. L'vn parloit de manger melons en hyuer, l'autre de multiplication sur vn à deux, l'vn de l'esprit vniuersel, l'autre de la premiere matiere. Vrayement, dit lors Roger bon Temps, ceste fontaine est bien lunatique, elle nous a bien operé au cerueau, Ie croy que les Alkemistes en ont tiré leur borax & leur Mercure. De l'autre costé de la porte estoit vn Lyon, vray & naturel, tirant la langue de grande soif, mais qui pour estre lié, ne pouuoit boire, non plus que mordre: dont nous fut dit par la Dame, qu'il estoit là pour vn certain temps, & qu'vn iour viendroit, qu'il seroit laché pour boire, afin qu'il deuinst Lyon fort & puissant pour la garde du Palais. A ce que ie voi, dit maistre Aliboron, l'histoire ne fut fauce du Lyon qui tomba du Cercle Lunaire dans la ville d'Athenes, puis que cestui-ci est si bien lié, afin qu'il ne tombe. Vous voyrez, dit la Dame, tantost choses bien plus estranges, entrons dedans, & me suiuez. Nous la suiuimes bien deliberez, & fusmes par elle introduits en vne grande & spatieuse sale, où nos yeux eurent tous les contentements qu'ils sçauroient souhaiter par la contemplation de tout ce que l'esprit peut excogiter. C'estoit des idees, lesquelles Platon apelle immuables, immortelles, infatigables. Nous y vismes en idee les machines du Roy d'Espagne, & de son Lieutenant l'Archiduc Ernesta au gros ventre, qui faisoient fuir les petits enfans. Et à vne tapisserie

de foire, les triomphes de feu Iean de Lagny, Roy de Brye, Duc pretendu de Corbeil, & Vicomte de Neufchaftel, leur predeceffeur, lequel, comme vn Metellus, fe faifoit dreffer des autels, mettre des chapeaux de fleurs fur la tefte, & rouler des imaiges de victoire, quand il eftoit à table, auec engins, & mouuements fecrets. Sur fes pieds eftoit efcrit ce mot, *Poliorcetes*, comme qui diroit, forceur, & preneur de villes, voulant fignifier par là qu'il en auoit bien abatu en fon temps. De là fufmes menez en vn lieu d'où s'entendoient tous les vœux & prieres qui fe faifoient fur terre. Nous en oyons qui prioient à grands cris, que la Couronne tombaft en leur maifon : Autres qui defiroient la mort de leurs peres, pour faire grand chere, & boire du meilleur. Pleuft à Dieu, difoit l'autre, que ma femme fuft bien morte, & que la Cour me donnaft caufe gaignee contre ces bonnes gens que i'ay pillez. Ceftuici fouhaitoit prendre vne ville d'affaut, ceftui-là forcer fa voifine. Ceft autre demandoit d'eftre admiré du peuple, & eftre montré au doigt comme vn grand Docteur. Sur mer l'vn apelloit le Sud, l'autre le Nord. Le laboureur defiroit la pluie, & le tainturier le foleil, chacun diuerfement. Certainement, dit lors maiftre Aliboron, voila des importuns demandeurs, que ne fuis-je Roy de ces pays pour quinze iours, ie les gallerois bien. Nous en auons, refpondit la Dame, ici les oreilles rompues. Quand vous retournerez là-bas, aduertiffez-les de la maleboffe qui leur viendra bien toft, & fur tout ces hypocrites qui cheminent auec vne fi grande

oſtentation de vertu. On les veoit touſiours auec leurs habits deguiſez, leurs grandes barbes, leurs ſourcils repliſſez, cuidans ainſi tromper Dieu comme ils trompent le monde. Mais quand à vous, n'en faites cas non plus que de ioueurs de farces & tragedies, auſquels ſi vous oſtez la robe & le chapeau Royal, vous ne trouuerez que des beliſtres louez à gaiges, pour faire rire, & eſtonner le ſot peuple qui les regarde.

D'une trape qui nous fut ouverte, par laquelle voyons ce qui se faisoit en terre.

CHAP. VI.

De ces escoutes susmes menez au beau milieu de la sale, où ladite Dame, du petit doigt sans peine quelconque ouurit vne grande porte qui estoit à plate-forme, telle que voyez en plusieurs endroits estre és bons cabarets, afin que par là vissions tout ce qui se faisoit en terre, ainsi qu'auions ouy les vœus qui s'y prononçoient. Lors pensay à part moy, que vrayement ceste porte estoit l'vn des yeux que cuidions veoir à la Lune, d'ici, ce qui est neantmoins faux. Car comme dit est, autre ne sont ces yeux supposez que portes, dont nous fut ceste ci ouuerte, en sorte que voyons la terre soubs nos pieds, estendue sur la mer, non plus ne moins que vne petite basle ou esteuf qui flotteroit au milieu d'vn grand estang. Le noble Philosophe Senecque n'en mentit iamais, ayant faict ce voyage comme nous, sans doute, & regardé par la trape de la Lune, quand il s'escria en

ſi grande perplexité. *Hoc eſt punctum quod inter tot gentes, ferro, & igni diuiditur.* Et apres regardant les hommes, luy ſemblants, comme certainement ils nous ſembloient, de petits rats de montaigne, & fourmis fourmillants, vſant de ces termes. *Cum te in illa vere magna ſuſtuleris, quoties videbis exercitus ſub rectis ire vexillis, libebit dicere, it nigrum campis agmen, formicarum iſte diſcurſus eſt in anguſto laborantium.* De faict, à ceſte heure là meſme de bonne encontre, periſſoit ceſte grande armade d'Eſpagne ſur mer, dont auez tant oui parler, laquelle, diſoient les bons Catholiques, principalement les plus zeellez, & amateurs de doublons, deuoit bien toſt faire vn pont ſur mer, pour la commodité des marchands allans & venans de France en Angleterre. Mais par notre Dame de Cleri, qui fut la bonne Dame du Roy Louys vnziefme, iamais ne fut tant ri que nous riames à ceſte fois. Car voyants ainſi toutes ces galeaces & gallions, carraques & carraquillons, flambarts & flambillons eſparts deçà & là ſur l'Occean, croyons fermement que ce feuſſe, non armee de l'inuincible Philippus, Roy de tous les Diables, mais vne rangee de ces petits papillons, que les Latins appellent *Bombices*, leſquels font leurs œufs ſur le papier, prenans les voiles pour les aiſles, & le corps du vaiſſeau pour le corps du vermiſſeau, les mats pour les cornes, & les Eſpagnols, ſe jettans en mer, pour les œufs ou crotes qui leur ſortent du cul. Lors, dit Roger,

Nul tant soit fort & puiſſant Empereur
N'euitera du grand Dieu la fureur.

Nous demandames à veoir la France, ne la pouvants gueres bien reconnoiſtre depuis le temps qu'en eſtions parti, (comme certes elle eſtoit bien changee) nous n'y voyons que chatemites, hypocrites, cagots, briſaux, & ſarfadets troter : Si auoit-il preſſe à qui y ſeroit Roy, Et iouoient les Rodomonds de Caſtille, gros couillards de Lorraine, Clabaudiers de Sauoye, au trois dez pour ceſt effaict, à qui ſeroit plus belle raſle. Chacun y pretendoit. Chacun beelloit apres. Cependant le plaiſir eſtoit de veoir dans Rome le Conclaue qui ſe tenoit à la creation d'vn nouueau Pape, car c'eſtoit du S. Pere de qui dependoit l'heur du dez : dont fut pour lors la difference des eſcarlates grandes. Les ambitieux eſtoient aux eſcoutes, prenoient les voix à la pipee, donnoient bons-iours à qui en vouloit, ſoufloient au cul d'vn chacun, trotoient de iour, conſultoient de nuict, piſſoient quelquesfois d'aiſe en leurs brayes, comme petits chiens à qui on chatouille le ventre, s'entretenoient de perſuaſions, ſe ſuſtentoient de billeuezees. Mais apres qu'ils eurent bien fué, le plus morfondu fut eſleu, & n'en peumes aperceuoir la cauſe, ſinon qu'il ſçauoit tres-bien braquer le canon, & fulminer. Lors dit Roger bon Temps, ia ne m'eſtois aduiſé là-bas de lire mon breuiaire comme ceſtuici, pour eſtre Pape, & trouuer Fortune ſi magnifique : Si i'y retourne vne fois i'en acheterai vn beau gras à ceſte fin, & feray Roger premier du nom. Puis Dieu ſçait combien ie feray de Cardinaux, combien de nouueaux ordres. Il me fera moult beau veoir equipé auec vn domino de veloux

cramoiſi, vn thiare à la Perſique, & des gands en mes mains, bien brodez, faiſant la croix à tous paſſans, porté ſur les eſpaules de quatre Barons, & excommuniant tous Roys, Princes, & Potentats, qui ne voudront venir boucquer à ma pantoufle. Or comme nous eſtions attentifs à regarder d'autre part l'aſſiette & diſpoſition des villes, fut apperceu de chacun de nous pluſieurs confeſſeurs, qui confeſſoient filles la main bas, & iugions à les veoir en ceſte contenance, qu'ils la leur mettoient ſur la cotte : Toutesfois n'en oſions aſſeurer à cauſe de la diſtance du lieu. Bien nous fut-il dit par la Dame qui nous conduiſoit, que ainſi bailloient-ils l'abſolution. Encore n'eſtoit ce rien au prix des bougres & bougerons, que voyons par tout faire leçon publique, oultre ceux qui eſtoient couchés auec leurs sœurs, leurs meres, & leurs filles. Par toutes les places & quarefours ne voyons que trompeurs & vfuriers. Dans les Palais que chicanous. Es eſcholes & colleges que pedents, aſniers, corrompants la ieuneſſe. A la Cour des grands rien que flateurs, & de tous coſtez poetes hupez, philoſophes morueux, faiſants monſtre de leur latin. Pluſieurs choſes auſſi nous feurent claires là hault, que nous eſtimions ici bien cachees. Entre autres, nous fut ouuert le conſeil d'Eſpagne, qui ſe tenoit lors à Nancy en Lorraine, où fut conferé du bien de la France fort ſecretement, & ſignee d'vn chacun vne belle Ligue, pour la conſeruer enuers tous, & contre tous. A cela pluſieurs Badaux en Badlauri s'accordoient, louans publiquement ces bons pilleurs de la Couronne, pillers,

vouloi-je dire, mais la langue m'a fourché, *pardonate-mi*. D'autre coſté feurent veues par nous les grandes armees que les heritiers de Raoul, fils d'Abert, comte d'Asbourg (leſquels ſortirent inuiſiblement par vn trou de la race du petit fils de Childebert Roy de Metz ou d'Auſtraſie) enuoyoient au ſecours des Zeellez, & eſtoient ces Zeellez gens d'vnion, aymants fort d'vnir le bien d'autruy auec le leur, afin de deſcharger le peuple, & viure en repos doreſenavant : Mais ne ſçai comment, par permiſſion diuine, & aux hommes occulte, viſmes incontinant ces armees, & Zeellez fondre au ſoleil, comme ſi ce feuſſent eſté marmouſets faits de neige ou de beure. En vn meſme moment iettions noſtre veue ſur l'Eſtat du grand Seigneur, que voyons, ie vous l'aſie, de belle eſtendue, & preſt de bien tailler de la beſoigne aux Catholiques d'Autriche, voire au S. Pere de Rome, cependant qu'ainſi entretenoit les diuiſions des Princes Chreſtiens : Et pour ce faire traitoit auec le Sophi & le Tartare, ſes voiſins. Las, m'eſcriai-je lors, quand auront ceuué leur vin nos Princes enyurez ? Iuſques à quand ne connoiſtront les peuples ce qui leur eſt propre ? Ne voyons-nous ici les vns cantonnez, faiſants vn corps Anarchique ? les autres rengez en vne Ariſtocratie d'Ambition ? Ceux ci en Democratie turbulente ? Ceux-là en Monarchie tyrannique ? O pauure France, que tu as d'enuieux, que de loups guettent apres ta peau ! Hê, te faut-il tant de Roys ? Vn ſeul ne te ſuffit il pas ? Tes Prouinces ſont autant de Royaumes, Que dis-je tes Prouinces ? mais tes villes pluſtoſt ſont autant

de retraites de Roytelets. Tu n'en peux souffrir vn, & pour vn t'en naissent mille. Tu n'estoi fouetee que d'escourgees, & tu l'es ores de scorpions. Ie n'eus pas acheué ma plainte, qu'aussi tost aperceusmes vn petit Diable noir, tirant le cousteau de sa manche, & frapant le bon Roy Henry troisiesme du nom : Plusieurs autres enfumez éguisoient les leurs, pour en ferir son valeureux successeur à present regnant. Mais comme sceumes de nostre conduite, à ceux-là ne seroit donné pouuoir de mettre en execution leur damnable & maudite entreprise: Bien d'estre hapez, rostis tous vifs, estripez, & empalez comme cochons de feste. Amen, amen, respondismes nous tous, les bonnes gens ne s'en porteront que mieux. Passons plus oultre.

Du ſecond quartier de la Lune, d'où nous furent monſtrez les pays des gens delà l'eau.

CHAP. VII.

RIEN ne fut obmis de l'eſtat de la terre, comme dit eſt, qui ne fuſt par nous bien conſideré de ceſte trape, & remarqué en gros la miſerable condition des hommes qui y habitoient, de là fuſmes ſoudain menez au ſecond quartier de la Lune, car elle a quatre quartiers, comme ſçauez. Vous me demandrez peut eſtre de quelle matiere eſt la Lune, & que c'eſt. Certainement, mes bons amis, ie n'en ſçai que dire, ie l'ai oublié, tant auions les eſprits occupez à la conſideration des choſes qui s'y voyoient. Si n'eſtes ſatisfaits, allez-y veoir, & ne laiſſez pourtant à contenter vos femmes, [de] peur de melancolie, & du mal commun aux veaux qui commencent à croiſtre. Arriuez donc que feuſmes à ce ſecond quartier, rencontrames en chemin pluſieurs perſonnes ſoy promenants la face bas, qui çà,

qui là, tous par diuerſes voyes eſcartees les vnes des autres, & ſçeumes que c'eſtoit le quartier des Philoſophes, lesquels ainſi cheminoient, ruminants, & marmotants des leures comme guenons. Comment, dit lors Roger, ceux-ci ſont-ils ſages iuſques à la haute gamme? Ils en ont la mine, ie le voi. De grace, oyons-les vn peu parler, il faict bon touſiours apprendre. Non, non, dit lors noſtre conduite, ne vous attendez à ceux-ci que voiez ainſi metagraboulifez, ils n'ont de philoſophes que la barbe & le ſourcil, mais tournez-leur le dos, & voiez ces gentils ſalots qui dancent ici au ſoleil, le bouquet ſur l'oreille : C'eſtoient compagnons de la bouteille, tous bons alterez, & trinqueurs. Si toſt qu'aperceus ils nous eurent, ils rompirent leur dance, pour nous accoler, nous faiſants tous l'honneſte recueil qu'euſſions ſceu deſirer, monſtrants touſiours vne chere ioyeuſe, au contraire des ſuſdits pales, defaits, & contrefaicts. Nous leur demandames à quoy ils paſſoient le temps. A bien faire, reſpondirent-ils tous, & à nous reſiouir. Hê bien, quoy, leur dit Roger, depuis quant eſt la venue en ces quartiers. Nous ne ſçauons, reſpondirent-ils, nous ne contons ni n'obſeruons point les temps & faiſons ici, c'eſt à faire à gens delà l'eau. Quels gens delà l'eau ? repliquames nous. Ne les viſtes-vous oncques? demanda l'vn d'entre eux. Non, que ſcachions, reſpondit maiſtre Aliboron : mais, à la pareille, faictes-nous les veoir. Ie le veux, dit le compagnon, regardez par ce trou en terre. Ce diſant, ouurit vn guichet qui eſtoit ſur ſes

pieds, par lequel regardans enſemble, aperçeumes le pays où ils demouroient. Ie vous dirai premierement vne choſe de ceſte contree là, preſque incroyable, & neantmoins auſſi certaine, que vous eſtes tous des vidazes. C'eſt qu'encore qu'aucun Coſmographe n'en ait parlé, et que perſonne ne l'ait veue, non pas meſmes Theuet qui a veu les choſes inuiſibles, toutesfois le plan en eſt tel, que des quatre coings qui le font quarré, il touche aux quatre parties du monde, & qui plus eſt, participe à tous les climats, nourriſſant des hommes de toutes ſortes: Leſquels ont ceſte façon entre eux, que le plus ſot eſt le plus heureux, faiſants d'vn buſe vn Elephant, & d'vn manche de balet vn courſier de Naples, & d'vn feſtu vn threſor. Leurs maiſons ſont de bourre & de crachat, où ils ſont la meilleure part du temps enfermez à reſver & ſyllogiſer combien dureront leurs habits, employants l'autre à dormir le nez contre terre. Que ſi à quelque beau iour de l'an il leur aduenoit de ſortir hors, c'eſtoit pour s'eplucher au ſoleil comme chapons du Mans, ou à eſcrire contre vn mur auec les ongles. Cela faict auſſi toſt ſe renferment, ſe regardants les vns les autres par les feneſtres. Cela nous contoit le compagnon ſuſdit, ainſi que les regardions & contemplions. Quand à leur vivre il eſtoit, ſçeumes-nous auſſi, ſi reſerré, que c'eſtoit pitié, car ils ne mangent qu'vne fois le iour, encore vn peu de ſoupe rechauſée, auec vn demi traict de Piſcantine trouble, qu'ils hument touſiours en groignant, par l'ordonnance de leurs chiches prouiſeurs, & ſi ſont, à ce qu'ils ſe

plaignent, de grands defpens en mefnage: mettans pour cefte caufe tout leur foin & contentement à faire amas de vieux drapeaux, & d'efcus, tant qu'ils peuuent, lefquels quand ils [en] peuvent auoir, frotent perpetuellement, pour que la rouillure ne s'y mette, content, repreignent, remettent, retirent, referrent en leurs tirelires, clouees à doubles bandes de fer, auec autant de ferrures, enfermants fouuent l'vne dans l'autre, oultre le coffre bien garni de bonnes ferrures à cent reffors, bien enchefné, & cadenacé contre la paroi, où ils fe tiennent, comme i'ay ia dit, faifants le guet iournellement, crainte des bienveillants.

Miferables humains, qui à chofe fi vile
Rendent & leur raifon & leur ame feruile.

Au refte, c'eft vne couftume fort obferuee entre eux, qu'ils veulent toufiours faire croire à ceux qui les vont veoir, qu'ils font les plus habiles, & accomplis de tout le monde, cuidants par ce moyen gaigner la monarchie en matiere de rauauderie, & perfuader à leurs creanciers, qu'ils font quittes & francs de toutes debtes. Comme autrefois i'en ay veu qui par fubtile inuention, faifoient d'vne cedule, vne quittance, ainfi que les patiffiers de deça, d'un regiment de mouches vn pafté d'affiette. En quoy vous aprenez que c'eft de la Iurifprudence, & des fumptuofitez de ces guilmins. Quand à leur police, elle eftoit prife fur le modelle des Maturins, à Paris, où meffieurs les maiftres inertes fe bour-

rent *in modo & figura*, à grands coups de bobelins, & chaperons. Car premierement ils font fourrez de mefme, & s'affemblent par Procureurs nationnaux, tous en belle ordonnance, bedeaux deçà, bedeaux delà. Puis foudainement, comme fi quelque arrefte les tenoit au gofier, faifans premierement chacun trois tours en depit du loup, crient tous d'vne voix, *viuat*, *viuat*, *viuat*, chacun trois fois feulement, differents en ce point à nos grimaux, qui n'ont aucune ceffe iufques à tant qu'on leur iette vne benediction en gueule. Cela faict, fe retirent chacun en leur chacuniere, verrouent leurs portes comme deuant, & font le guet aux feneftres. Entre leurs couftumes, celle eft la plus mal plaifante, qu'on ne voit leurs femmes qu'au trauers des vitres, comme fi ce feuffent reliques, n'ofants les pauvrettes, eftaller leur marchandife ainfi que nos Dames, non crainte qu'elles ayent d'eftre batues, mais pluftoft de ne l'eftre point : Car c'eft religion entre elles, comme en Mofcouie, quand leurs maris les battent tres-bien, & s'eftime celle-là mieux mariee qui a plus de coups. Ce que i'eftime croyrez difficilement. Si ne forgeai-je rien du mien, comme ces affronteurs, menteurs & impofteurs Docteurs. Et à propos de Docteurs, les gens de delà l'eau, nous difoit-on, en ont bonne quantité, lefquels en tout temps tirent au court feftu à qui le fera, car il n'importe qu'ils ayent fçauoir ou non, pourueu qu'ils ayent bonne trongne : Mefme s'il eft trop fçauant, ils en font vn heretique, & le chaffent d'entre eux, ainfi n'ont-ils garde de deuenir fols d'eftudier, comme plufieurs. S'il arriue quel-

quefois qu'ils soient bien faouls & repeus, ils prendront plaifir de fermoner de continence, & eftans à table de difcourir de la guerre : ainfi que fouuent on voit entre nous des mirlorets, qui couchez fur la plume à leur aife, maintiennent que le dormir fur la dure n'eft pas vn fi grand mal qu'on le fait. Comme d'autres, qui en fanté, gaillards et refaits, donnent auec fi grande confiance confolation aux malades, ou qui affis aupres du feu, le verre à la main en temps d'hyuer, fouftiennent que le froid est falutaire pour corroborer les parties vitales. De belles. Ce n'eft pas tout, il fait bon courir la poule en ce pays là; car les hommes y font fi coyons, & craintifs, qu'ils fe cachent en l'eau & foubs terre, depeur des fueilles. Vray eft qu'ils ont affez bon gefte derriere vn pourpoint de muraille, & fçauent faire les petits moulinets auec les deux efpees au temps de debauche, qu'il faut aller empefcher le paffage aux hanetons, qui s'affemblent pour ronger leurs vignes, & fur tout ont bonne grace à porter le pennache au bonnet, pour effrayer les mouches. C'eft la caufe pour laquelle Iean de Lagni les prit tous foubs fa protection, & s'en difoit Roy, comme le heron des grenouilles : Dont depuis ont efté quelque peu deniaifez, n'ofants monftrer le nez hors leur gifte, ni porter oreilles à defcouuert, peur des mauuais vents, fe tenans iour & nuict en fentinelle, pour ouir nouuelles des terres neuues, d'où fecours ils attendent. Que fi ainfi aduient, il n'y aura beliftre qui n'ait liberté, ni femme qui n'ait fon congé. Mais c'eft en vain, les nefles feront moles auant ce temps là. Cependant les

plus efueillez d'entre eux fe tiennent mignons, propelets, fraizez, dechiquetez, teftonnez qui fe peut. Lors que nous les contemplions de là haut, ils faifoient leur monftre, par fortune, habillez à l'Efpagnole, marchants le col leué comme oifons bridez, vn pied ici, l autre là. S'ils fe vouloient moucher c'eftoit par ceremonie. S'ils fe tournoient, chacun fe reculoit, de peur d'endommager leurs fraizes. S'ils mangeoient, on leur portoit auec petites fourchettes les morceaux tous machez iufques au gofier, pour ne leur gafter les dents, & ainfi n'auoient qu'à aualler tout doucement. En fomme, c'eftoit vn peuple, comme nous en peufmes aprendre, & à ce qu'en remarquafmes en ce peu de de temps que fufmes à les contempler de là haut, bien maufade, ennuieux, & faineant. Auffi ne vous en diraie plus mot, pour ne demancher voftre patience. Ie viens au refte.

De la ſeconde ſale Lunatique où nous feurent monſtrez toutes ſortes de manouuriers, & principalement des Alkemiſtes.

CHAP. VIII.

ENGUERRAND, qui s'eſtoit iuſques ici teu, ne ſe peut tenir de demander au compagnon, s'il luy pouuoit monſtrer ſa Fortune de ceſte trape, comme il nous auoit monſtré ledit pays. A quoy ayant faict reſponce qu'oui bien, ſi tant eſtoit qu'il la vouluſt prendre en la façon qui la luy monſtreroit. De cela, dit Enguerrand, ne me chault, pourueu que ie l'atrape. Voire mais, répliqua l'autre, elle eſt fouuent de mauuaiſe priſe, dont s'enſuit vn repentir, qui ſe faict de loing ſentir. Non, non, dis-je lors, telle ne voulons-nous voir ni auoir. Mais oubliants toute alegorie en paroles, enſeignez-nous beau ſire, les moyens de deuenir riches bien toſt, car ceſte eſt la Fortune que nous demandons. Les richeſſes, reſpondit-il, qui viennent à la haſte, s'en

vont à la haſte auſſi. Il faut pour les acquerir, trauailler, & eſtre diligent. Or pluſieurs ſortes ſont entre les hommes, de labeurs, & de ce maintenant en voirez les idees dans la ſeconde ſale de la Lune ici pres : Ce diſant, nous mena tous quatre audit lieu, prenant deuant congé de la Dame qui nous auoit amenez. Deuant la porte, droitement ſur le plan du perron, eſtoit poſee vne pyramide d'exceſſiue hauteur, laquelle eſtoit en toutes ſes trois faces enrichie de compartiments, leſquels contenoient les vœus de chacunes perſonnes : Et de faict y remarquames chacun les noſtres, & de pluſieurs de noſtre connoiſſance, qui eſtoient bien difficiles à comprendre, pour eſtre notez en lettres Hiergliphiques. Vous n'y entendriez notte qui vous les diroit : Auſſi ne voulumes-nous tarder long temps à ceſte entree. Le lieu n'eſtoit gueres different du premier, ſinon qu'il s'y oyoit plus de bruit, car toutes ſortes de manouuriers y trauailloient, & les voyons chacun à part faiſants leur beſongne : Les orfeures ſur tous, mareſchaux, ferruriers, quinqualliers, & batteurs d'or. Entre leſquels remarquions en idee des Alkemiſtes, ſouflent-en culs, (ie n'entends ceux qui par vne honneſte eſtude s'emploient à la ſcience) mais ſeulement ces albrenez qui touſiours ſont au cul d'vn Alembic, cuidants qu'il n'y a qu'à ſoufler pour deuenir riches.

Ce ſont des inuentions,
Des foles conceptions,
Qui par vn ſoubçon humees
Ne produiſent que fumees.

Leur raiſon eſt de vapeur,
De vapeur eſt leur bon heur,
Et tout leur honneur encore
Auec le vent s'euapore.

Ils auoient autour d'eux bonne prouiſion de drogues conuenables, à ce qu'ils diſoient, pour la compoſition du parfaict Elixir, principalement de la Ceruſe, qui ſe fait de plomb bouilli en vinaigre, De la Calchante, qui eſt vn atrament plus noir qu'aucun noir, De l'Alun blanc & noir. Du Soulfre, auec du Bitum, qui aproche de la nature du Soulfre. Du Naphté, qui eſt vne forte de Bitum, ou pour mieux dire, vne liqueur qui conçoit feu incontinant que la perſonne en eſt frotee. C'eſt la drogue meſmes dont Medee frota la couronne & le voile que elle donna à la fille de Creon. Puis du Sandaraca, & de l'Arſenic, qui ſe trouuent és mines d'or & d'argent. Le Sandaraca ſe faict auſſi par art auec la raiſine de Cèdre. Item du ſel Armoniac qui ſe trouue dans les ſablons. De l'Orpint, duquel, ſelon Pline, vn des Cæſars tira du fin or à force de feu. Du Synope, qui eſt rougeaſtre, & duquel Homere fait tant de cas, quand il dit que les nauires des Troyens en eſtoient peintes. Du Cinnabre, qui eſt tiré du ſang de Dragon. Du Minium, qui ſe trouue és mines de plomb. Du vitriol, qui tire ſur le bleu. Du Leton, que les anciens apelloient *Auricalcum*. Du ſel, & du Nitre, qui cuits en Soulfre, s'endurciſſent comme fer. En ſomme, toutes ces matieres aſſemblees auec le charbon, vous les euſſiez pris proprement pour des faux monnoyeurs, neantmoins ils s'af-

feuroient de quelque bonne fortune fans tresbucher, d'autant, difoient-ils, que en la tranfubftantiation des quatre Elements toutes chofes fe faifoient. Voire mais, leur dit noftre maiftre Aliboron, qui eftoit verfé en fine Philofophie, eftimez-vous pauvres aueugles, par force d'ainfi fublimer & calciner, que les Elements fe rendent à vous? Ce font bayes. Vous n'engrofferez croyez-moy iamais vos femmes que de caqueroles, puis que ne leur fouflez au cul que du vent. Ils reffemblent, dit Roger, aux perdrix, lefquelles conçoiuent fi toft que le mafle chante, & aux iuments d'Efpagne, qui n'ont qu'à ouurir leurs fentes quand le Zephire eft par pays. A ce mot, vn de la troupe fe leua, & nous tirant à l'efcart, nous monftra dans vn papier la pierre Philofophale, qu'il auoit faite, de laquelle en noftre prefence il fit la diffolution auec vne liure de plomb, qu'il tranfmua en fin or: Et de ce nous aprit le fecret, nous difant. Bons amis, ie fuis l'idee du grand Teophrafte Paracelfe, ne vous eftonnez, tous ces calcineurs que voyez font des impofteurs, moy fuis entre eux, & fi ne me voient point, bien que ie les voye tous. Allez, & tenez le fecret caché. Lors foudain difparut de nous. Vous me demanderez de quelle couleur eftoit ladite pierre, de quelle grandeur, de quel gouft. Si vous le fçauiez, vous feriez bien des voftres, le Roy ne feroit pas voftre amy. Vous auriez toufiours la garce à commandement, le bon vin en caue, la table bien garnie, force falueurs, belles maifons, habits de toutes fortes, force muficiens, bref, tout ce qu'on fçauroit fouhaiter pour viure à l'aife, & ne rien

faire. Mais vous ne le ſçaurez pas, car vous ne valez rien. Seulement dirai-je en faueur de mes amis, que c'eſt vne aliance de l'eſprit auec le corps, comme vous diriez vn coup de fourche ſur vos oreilles : Et en cela ſont fort trompez les extracteurs de quinte-eſſence, car ils prenent le bran pour la farine. Si vous dis-ie encore appertement & manifeſtement, qu'au cas que le plus braue foireux des Antipodes vint à en aualer auſſi gros que la teſte d'vn camion de Damoiſelle, par le ferment de la vigne il ne feroit qu'or, à voſtre gorge. Pour ce, ne vous esbahiſſez ſi les Eſpagnols ont tant de doublons, ils vont lecher le cul aux femmes du Brefil, dont aduient que fouuent les Anglois en ont la quinte par atraction. Voulés-vous la choſe plus claire ? le va la vous dire,

Car que ſert tant de langaiges,
Entremeſlez d'obſcurité !
Qui veut dire la verité
Ne doit point chercher d'ambages,
Et qui veut cacher le faict
Doit ſe taire tout à faict.

Ouurez donc les oreilles.

Quatre chopines ſont un pot,
Qui ne le croit eſt un gros ſot.

Pour concluſion, la fin & le principal, c'eſt la proiection qui doit eſtre faicte au ſigne de Gemini, lors qu'il fait beau raporter ſes pieces, & iouer de la chalemiſe à

trois parties. Geber en a touché pertinemment au chapitre de Venus & de Mars: Voyez le paſſage. Si le deſtin veut qu'y puiſſiez comprendre quelque choſe, tout ira bien pour vous. Mais gardez bien, à force de reſuer, que n'entriez en des ſauces imaginations qui ſont ſans ſubſtance: Car vous vous trouueriés en l'eſtat de ces pourſuiuants de Cour, qui ſongent toute nuict des monceaux d'or, & quand le iour eſt venu n'empoignent que du vent: De ſorte, qu'au lieu de Iunon n'auriez que nuees, & au lieu d'enfants que des Centaures. Ou comme celui qui iouoit à Colin-maillard, les yeux bandez, cuidant tenir M. Boucher Docteur de la Ligue, ſe trouua les mains ſur vn veau. Ainſi feriez-vous deceus, à mon grand regret, & pour la cape de broderie, porteriez la beſace de gueuſerie.

Diſcours qui nous fut fait par vn compagnon, des manieres diuerſes pour faire ſon prouſit.

CHAP. IX.

OVITRE le moyen ſuſdit trouué par les auenturiers de Philoſophie, nous furent monſtrez pluſieurs ſortes de perſonnes, gaignants cahin caha leur chetiue & paillarde vie. Lors nous fut faict vn magnifique diſcours par le compagnon qui nous conduiſoit, touchant la maniere de trouuer argent entre les hommes, commençant en ceſte façon. Vous ſçauez aſſez, gens de bien, que telle eſt la fatale influence de tout temps dominatrice en la ceruelle humaine, que chacun ne penſe, ne viſe, ne tache, ne ſonge, & ne trauaille qu'à ſon prouſit particulier, c'eſt à dire, à viure à ſon aiſe, ſans incommodité s'il eſt poſſible: En ſorte, qu'il n'y a raiſon qui puiſſe perſuader le contraire, ni diſcours Theologal qui ſoit maiſtre contre cela: Et ceux là

mesmes qui preschent le mespris des richesses, ne disent pas ce qu'il leur en semble, les bonnes gens qu'ils font. Ia n'est besoin d'vser de preuues pour cela confirmer. Il ne faut que faire sonner la piece, lors Advocats debout, gend'armes à cheual, artisans en besongne, prestres tous prests, menestriers à la dance, tauerniers à la caue, pour vous tirer à boire : bref, gens de toutes qualitez à vostre seruice, iusques aux Papes, & Potentats. Que si d'auanture quelqu'vn, faute de pratique, & d'auoir hanté les Lansquenets, ignoroit encores cela, qu'il aille à l'audience, qu'il face tour & demi à la foire de Francfort, qu'il visite les boutiques, qu'il hante les cabarets, ou pour le mieux, qu'il s'aille esbatre vn an ou deux en Italie, ainsi que la coustume est d'y enuoyer messieurs les enfans de maison : Qui pour auoir esté tousiours nourris en caillettes, cuident que les pastez se soient liguez auec les alouettes, & qu'il ne faut qu'auoir appetit, quand il faut manger, dont la plus-part meurent de la soire, qu'on apelle en Padlori, la va-tost. Et pour y remedier, seroit besoin de les laisser seulement vn demi an au seruice du magnifique Seigneur, faute d'argent, & autant à la suitte d'vn cauailleros d'Espagne, pour apprendre à connoistre les orenges, & à s'escurer les dents deuant disner, car c'est la seule metode pour faire aller amble tels guildins. Et pour ceste cause, ie trouue par nos papiers originaux, que faire de necessité vertu n'est chose si impossible qu'on dit coustumierement, car la vertu ne sçauroit estre ni paroistre sans la necessité. Necessité est inuentrice de tous arts.

C'eſt le poinct plus certain pour gaigner ſa fortune. A ce mot, Enguerrand leua les oreilles, & luy demanda comment il ne l'auoit trouuee, puis qu'il eſtoit deuenu neceſſiteux iuſques aux feſſes. Vous ne l'eſtiez encore aſſez, reſpondit-il, il le faloit eſtre iuſques au dos, voire iuſques aux os. Qu'ainſi ne ſoit, demandez à quel ieu ont gaigné tant d'eſcus ces Capuſſins de Bear. Par noſtre dame, qui eſt la Lune, ils vous reſpondront valeureuſement avec vn leue-nez, qu'ils n'auoient rien à perdre, mais beaucoup à gaigner, & que tout bien conté, & rabatu, ils ne doiuent rien à perſonne : Ce qu'ils s'offriront de prouuer quand voudrez, la raiſon au poing, & la main à la gorge. Le conte qu'on nous fait du Soldat d'Antigonus n'eſt pas mal à propos, non plus que les andouilles de Troyes en Careſme. Ce ſoldat eſtoit deuenu maladif, & degouté du bon vin, de ſorte qu'eſtant ennuyé de viure ſans boire, il chercha par pluſieurs fois, & en diuerſes rencontres, l'occaſion de s'enſeuelir honorablement dans les armes, comme ſçauez que parlent nos deſeſperez. Ce qu'ayant ſon Roy reconneu, ſans ſçauoir pourtant la cauſe, marri de ſon indiſpoſition, fit faire aſſemblee de ſes plus experimentez & fameux medecins. La conſultation faite, les receptes ordonnees & priſes, le ſoldat reprit ſa ſanté, recouura ſon appetit, fit de là en auant bonne chere, beuuoit du meilleur, careſſoit la garce, eſtoit touſiours de nopces : mais le pis fut, qu'il deuint faineant, fuiart, & las d'aller, ne voulant plus aller aux coups. Ainſi perdit ſon renom, & l'occaſion de ſa fortune, qui eſtoit

preſte. Voila le premier poinct par lequel vous aprenez que neceſſité fait tout. Et pource facent les Eſpagnols en France, Diables, tant qu'ils voudront auec leurs lingots, les Gaſcons valent mieux qu'eux aux coups, auſſi ſont-ce gens qui gaignent leur vie en vne heure, au lieu que la pluſpart s'vſent l'eſprit & les mains, pour neant. Quand au ſecond moyen, par lequel on peut faire ſon prouſit aiſement, c'eſt de n'aller jamais en Cour, car on ne raporte de ces pays là que des bons-iours enfilez, & quelques eſpeces de ſaueurs en graine, qui ne viennent qu'en terre bien fumee, & en temps bien ſerain, ainſi que les melons aux Orcades. Mieux vaudroit courtiſer les vielles, & eſtre adopté de quelque gros Abé, pour danſer à l'ombre de ſa mittre, en eſperance d'en eſtre coiffé quelque iour : Pource faut eſtre verſé au droit Canon, auoir leu la legende Sainct François, & ſçauoir faire vne fricaſſee d'heretiques. Mais encore n'eſtce par là que ie voudrois que cherchiſſiez voſtre Fortune, & ſçai tres-bien que les coyons auiourdhuy ſçauent de plus courts chemins pour l'atteindre. Car pour bien dire entre eux,

Il faut flater, mentir, rompre ſa foy,
Faire vne ligue à l'encontre ſon Roy,
Voler, piller, n'obſeruer droit, ne loy
En ce dur temps, qui veut auoir dequoy.

C'eſt la raiſon pourquoy les beliſtres tiennent leurs grands iours en voſtre miſerable Royaume de France.

Mais viue ceux qui ont bon courage, ia ne vous conſeillerai-je d'eſtre brigands, encore que la plus-part du monde en ſuiue la reigle. Non pas meſmes d'eſtre honneſtes larrons, comme ſe diſent aucuns, qui en iugement ne preignent rien que par honneſteté, qu'ils nomment. Encore moins de vous enrichir à la façon des Financiers, par ſubſtraction, car ils ont les griphes dangereuſes, & n'eſt pas ſans cauſe qu'on les acompare aux Eſpreuiers: car nous ſçauons que les os des pates de tels oiſeaux attirent l'or. Que pleuſt à Dieu qu'ils feuſſent tous bien eſcouillez, ainſi qu'eſtoit l'ancienne couſtume des Macedoniens, de ne commettre la garde de leurs treſors qu'à ceux qui eſtoient tels. Par ce moyen ils n'auroient tant de ſoing d'acquerir pour leur poſterité, & ne ſeroit mention entre eux du tour de baſton, que quand il viendroit à propos ſur leurs oreilles mydeanes, ſuiuant la taxe inſtituee de tout temps aux beſtes qui ne vont pas droit. Et c'eſt dequoi on ſe doit peiner, pour reſtablir en nature la diſpoſition des hommes, qui par couſtumes illicites creuent les yeux à qui n'y penſe mie. D'où vient que pluſieurs ne pouuants mordre de ce coſté là, ſe font engaigez au Roy des Lipus, pour porter la piſtole au nez de qui bon luy ſemble, apres auoir touché deuant mourir ſomme ſuffiſante de doublons, qui eſt en Eſpagne la plus ſupreſme relique, pour faire des miracles en poſte: Auſſi bien qu'en Italie le gobelet medecinal, qui fut trouué premierement à Florence, & depuis tranſporté par proceſſion generale en France dans l'Egliſe Saincte Catherine la Couſture,

où on le voit encore par deuotion, auec indulgences pour mille tant d'annees, octroyees par le Pape Iules. A la charge & condition, que les benoiſts religieux de l'ordre auroient leurs repues franches, qui eſt vne obſeruation que pluſieurs ne ſçauent pas, & de laquelle ie vous fai expreſſe mention, pour vous apprendre qu'il faut peu de choſe pour mettre en teſte aux ialous, que leurs femmes iouent à cachemi-tula, moyen auſſi par lequel pluſieurs maiſons ſe ſont agrandies, car les femmes d'eſprit ont touſiours leur meſnage en recommandation. Ie dits d'eſprit, au teſmoignage de Bodin, qui maintient que les eſprits couchent auec les femelles, tout comme ils peuuent ſans leſion des parties, vuider l'argent d'vne bource, dont ne trouuent pluſieurs que les pendans au coſté, quand ſe vient au payement, Et de tels s'en voient les exemples par tout. Quand à ceux qui ſe ſeruent de la poudre d'oribus, ils ne ſont que trop communs. Mais il y en a de rares, leſquels vſent de miroirs ardants, brulants par reflexion du ſoleil toutes ſortes de laines. D'autres, qui ſans bouger de leurs places, ſont en leurs coffres venir la bource d'autruy, & quelquefois par termes ſignificatifs coniurent chacun à leur apporter. Dont aduient, que tant s'en faut que ils en ſoient obligez à nul, que chacun à teſte baiſſee leur conte argent, encore bien heureux qui peut gaigner vn traict de leurs faueurs, donnant tout ſon bien. La cauſe de ce, comme nous l'auons aperceue d'ici, n'eſt autre, que leur geſte graue, & contenance fiere depend plus de l'opinion vulgaire, que de leur

vertu propre, au contraire des quemands & beliſtres, qui pour abuſer le monde, mettent de la paille en leurs ſouliers, ſe ſaulpoudrans les iambes pour mieux trembler le grelot. D'iceux ſe veoit la genealogie aux quinze vingts de Paris, lieu où les hommes gaignent leur vie à ne veoir goute, comme auſſi en pluſieurs autres lieux. Contre quoy les muets voudroient bien intenter proces, s'ils pouuoient parler, & les larrons voudroient que chacun, ſors eux, ſeuſſent de ceſte confrairie, afin de n'eſtre plus contraints d'aller ſi bellement, ni de ſe cacher. I'entends auſſi les coupesbources. leſquels, à la façon des bons chirurgiens, endorment le nerf, faiſants ainſi paſſer le raſoir par où ils veulent, ſans donner aucune eſmotion au patient. Voire leur fallut-il couper les couilles au plus braue Lorrain de Nancy. Ce ſera tout en riant. Ie croy bien que les femmes du pays s'en ſaſcheroient. Mais baſte. Il n'y en a que trop à leur commandement. Au defaut de ceux-cy on leur donneroit ces amoureux de Bretaigne, afin d'engendrer de nouueaux conquereurs. Or deuez-vous, gens de bien, diſoit-il, parlant à nous, ſuiure vn chemin contraire à ceux-ci pour acquerir. Retenez le beau ſecret qu'auez ia apris, & ne laiſſez de trauailler, aller, venir, courir, tracaſſer, car c'eſt la loy donnee du commencement par l'Autheur de Nature. Qui ne l'obſeruera, aura beau crier les mules en temps d'hyuer. Le monde eſt deuenu ſourd, il ne reſpond plus. De cela ſouuenez-vous touſiours, & ſaictes bien. Vray eſt que pluſieurs eſpions de Fortune ne s'arreſtent là, ains diſent ordi-

nairement, qu'il en faut auoir en quelque façon que fe foit. Mais aye, aye, ne les enfuiuez, car ils preignent le cour en montant, pour eftre apres citoyens de Montfaucon en belle apparence.

Du troisiesme quartier de la Lune, où feurent veues les prouesses de Iean de Lagni en painture.

CHAP. X.

Le compagnon n'auoit du tout acheué de parler, qu'audeuant de nous se presenterent en idees trois personnages, diuersement vestus, & sembloit l'vn estre Gendarme, l'autre Marchand, & l'autre Aduocat: Ils nous inuiterent de veoir leurs quartiers, car ils tenoient de la Lune bien fort, ce que ne voulumes refuser, pour l'enuie qu'auions de veoir tout: Lors nous menerent par diuers chemins desolez & ennuieux. Le premier, qui estoit le Gendarme, nous voulut faire veoir ses possessions, comme le plus fort. Mais les deux autres s'y opposerent, disant le Marchand, qu'il estoit bien digne d'estre le premier honoré de nostre venue, puis que le Gendarme & l'Aduocat ne viuoient que de luy. C'est mal conclud, repliquoit l'Aduocat, il faut que

i'aille deuant, car c'eſt moy qui vous fait viure quand eſtes en differents. Ne penſez gaigner voſtre cauſe contre moy. Ne m'attaquez, qu'il ne vous en meſpreigne: Car je vous chicanerai, & tant, & tant, qu'y perdrez, vous monſieur le Gendarme les arſons, & vous monſieur le Marchand, la raiſon. Ventre de beuf, reſpondict le Gendarme en courroux, qui m'a amené ce limier de barreau? Si ie prend mon Cimeterre, peu s'en faut que ie ne le vous coupe en deux, couilles, bourlet, & tout. Ce diſant, mettoit la main à la poignee, eſcartillant les iambes, & tournant l'œil de coſté. Mais il tenoit au fourreau, & de l'effort qu'il y fit, laiſſa cheoir le pennache de ſon chapeau, qu'vn de nous luy ramaſſa tout doucement. Appaiſez voſtre colere beau ſire, luy dis-je, nous conſentons vous viſiter le premier, vous en eſtes digne, il faut prendre patience par force. Le pauure Aduocat d'autre coſté eſtoit demouré tout peneux de ceſt effroy, & n'oſoit plus touſſir que par le congé du Rodomont. Le Marchand auoit tres-bien laſché en ſes chauſſes, encore qu'on n'en vouluſt à luy, & demanda congé humblement, pour s'aller tenir blanchement. Va, va, ſoirimardis, luy dit le Gendarme, bouchant ſon nez, auec nous, retire-toy bien loing d'ici, & reuiens quand il ſera temps, pour monſtrer de ta marchandiſe à ces Gentils-hommes ci. Suiuez-moy, vous autres Meſſieurs. Nous le ſuiuimes, le pauure Aduocat derriere nous la teſte baſſe, iuſques à ce qu'ariuaſmes en ſon chaſteau. Le pont leuis abaiſſé, lors ſe preſenta à nous vne grande Dame, qu'il nommoit Eſcoupeterie,

laquelle n'eſtoit veſtue que de bourre & de papillotes. Si penſions bien du commencement que ce fuſſe grande choſe, car elle ne faiſoit demarche que tout ne tremblaſt: mais en effect ce n'eſtoit qu'vne roupie, & ſon corps eſtoit imaginaire, ſans ſubſtance, qualité, ni quantité. Nous entraſmes ſans la regarder, & fuſmes droit menés ſur le rempart dudit chaſteau, où à l'inſtant pluſieurs eſtafiers dudit Seigneur nous environnerent, nous donnants à tous l'accolade. L'vn nous apportoit à veoir vn rouet d'Allemagne, l'autre vn coutelas damaſcin, ceſtui-ci ſa cuiraſſe, ceſt autre ſon caſque. Ici les vns nous monſtroient vne rangee de canons doubles, ſimples, moyens: Là les autres vn magazin de poudres, boulets, grenades, & lances à feu. Nous euſmes la teſte rompue de leurs fortifications, parapets, contreſcarpes, chauſſees, chauailliers, baſtions, bouleuerts, retranchements, mines, contremines, & d'autres mille paſſe-temps qu'ils ont. Ledit ſeigneur eſtoit au milieu, ayant ſon chapeau mis perpendiculairement ſur l'oreille, & ſe filant la mouſtache en contenance ioyeuſe: Auſſi auoit-il le pourpoinct à la nouuelle façon, ſon hault de chauſſe à l'Eſpagnole, demi detaché, ſa fraize à la confuſion, & iuroit tres-elegamment quand il parloit. Vn grand pendart de ſes gens nous carreſſoit de ſa baguette, & ſembloit bien eſtre Eſpagnol Neapolitain à ſa façon, car il ſeſtoyoit les furuenants de nazardes confites, & ne nous traitoit que de brauades, dont le gouſt ne nous plaiſoit aucunement, d'autant qu'elles eſtoient ſeruies mal à propos. Somme, nous penſames

perdre contenance en ce lieu là, & prifmes congé auffi toft de l'affemblee. Encore au fortir nous voulut-il faire veoir deux Dames fiennes, dont la premiere fe nommoit Camifade : & eftoit, à ce qu'il difoit, Dame de grand efprit, acorte, vigilante, fubtile, prefte à remuer mefnage. La feconde, Embufcade, qu'on tenoit par tout le pays pour vne fine moufche : mais nous ne la peumes contempler en face, d'autant qu'elle auoit toufiours fon cache-nez, & ne fe defcouuroit que bien à propos. Son mari s'apeloit Affault, & fon fils Pillage, tous deux grands remueurs de paillaffe. Ils n'eftoient pour lors prefents, mais eftoient allez au feruice du Turc en Auftriche, pour faire leurs befongnes, & devoient bien toft aller en Flandres, puis en Efpagne à la fuitte des Gafcons, pour mefme effect. Or ne fut noftre fortie dudit chafteau par la porte mefme qu'eftions entrez, mais par vne faulce porte, hors de laquelle, à la portee du canon, enuiron du plus ou moins, vifmes vne grande place couuerte, de laquelle nous eftans enquis, feeumes que c'eftoit l'endroit où fe voyoit la reprefentation de plufieurs vaincus & victorieux, au naturel. Vrayement, dit lors Roger, ie verrois volontiers ce lieu là, pour feauoir auquel rang on a mis Iean de Lagni, n'agueres decedé d'vn mal de ventre. Il y eft, refpondit vn foldat, venez, ie vous le monftrerai, & tous les exploicts qu'il fit dernierement en France. A fa parole tirafmes vers ledit lieu, qui eftoit tout rempli de tableaux, & diuerfes hiftoires des chofes paffees : Ce feroit chofe trop longue à vous les raconter, vous fuf-

fife que ie vous declare quelles proueffes eftoient là attribuees audit Iean de Lagni. Premierement fe voyoit fa venue du pays de veloux, en grand appareil, force Lombards, Maranes, & Putains auec luy, car il vouloit que celles-cy fiffent la queue, à la mode des Perfes : Ainfi reffembloit proprement fon armee à vn ferpent, qui a belle tefte & layde queue. Vn peu deuant eftoit ledit Seigneur en l'affemblee de fes Deuins, qui luy difoient fa bonne auenture, car il ne vouloit point qu'on luy en dift de mauuaife : Et faifoit à vne place deftinee iouffer des cocqs & des cailles, pour fçauoir, ainfi que Marc Anthoine, à qui demoureroit la victoire, de fes ennemis, ou de luy. En vn autre tableau, ioignant le premier, eftoit paint vn pauillon, où il eftoit couché entre deux belles Flamandes, lefquelles, comme porte l'hiftoire, luy donnerent la verole pour la feptiefme fois : Ainfi fut il paffé maiftre au jeu de trou-madame pour ce coup. Ses gens eftoient autour dudit pauillon reprefentez, faifants le guet, toutesfois à l'efcart, afin ce croi-je, d'imiter encore en cela lefdits Roys de Perfe, Lefquels faifoient punir de mort non feulement celuy qui ofoit tant, que de parler, ou toucher en paffant à leurs concubines, mais auffi qui par indifcretion approchoit en allant des chariots où elles eftoient. Au tiers fe voyoit toute fon armee comme laffee, à vn plain champ, autour de laquelle fe faifoient foffez & baftions, comme fi elle y euft deu demourer long temps, mais c'eftoit crainte de la furprife : & fuoient à groffes gouttes fes gendarmes, non du trauail des

chemins, mais de peur. Car comment fe feuffent-ils laffez, qu'ils eftoient encores fur la frontiere de leurs pays, qu'ils auoyent atteinte en vn mois, ce que feroit vn de nos Bafques en vn iour. Non, non, ne le croyez Badaults, pour voftre falut. Tel n'eftoit ce Iean de Lagni dont ie vous parle, O qu'il fe donnoit bien garde, le paillard, de fe trop auancer. Auez-vous oui iamais parler de la machine de batterie qu'auoit le Roy Demetrius, apellee Eleopolis dans Plutarche, laquelle fe pouffoit auec fi grande difficulté, qu'on ne la pouuoit avancer que d'vn demi quart de lieue en deux mois. Telle eftoit l'armee du Champion, & ainfi marchoit-elle: Combien que ne la viffions marcher dans ces tableaux, fi eftoit-elle reprefentee en telle façon, que la veue fe raportoit à ce qu'en auions autresfois oui dire, & apperceuz, nous prefents. Les champs aux enuirons eftoient en feu, non de villes prifes, & bruflees, mais de gerbes des pauures gens. En vn endroit, on le voyoit affis à table engoulant des petits oifeaux tous vifs, pour le guerir de fon mal, reffemblant ainfi à vn Bachus Omeftez, lequel les faifoit en cefte forte iargonner dans fon ventre, car il auoit le gofier enormement large à telle volee, & y en pouuoit bien ietter trois ou quatre douzaines à coups perdus, le tout à la plume. Il ne faut pas demander, s'il beuuoit là deffus à tonneau defoncé, encore que le paintre euft oublié ceft article.

Au cinquiefme tableau fe voyoit la conquefte qu'il fit de Lagni fur Marne, dont il a retenu le nom : & eftoit moult grand plaifir, de veoir nos gens qui luy venoient

donner fur le derriere. Car ainfi qu'vn limaffon, fi toft qu'on touche l'vne de fes cornes fe retire & fe recoibile en fa coquille, ainfi faifoient ces Lombards dans leurs tranchees, qu'ils auoient toufiours doubles, craignants merueilleufement les dents de nos limiers : Et n'eftoit iamais affeuré leur Capitaine conquereur, qu'il ne vift trois rangs de foffez deuant & derriere luy, tous bien heriffez de piques & hanicroches, tant il eftoit de fa nature fuiet à eftre effrayé. Ce qui me fait croire le prouerbe, qui dit en fubftance,

Gens cruels ont toufiours peur,
Et iamais n'ont rien de feur.

Quoy que quelques vns ayent voulu maintenir eftre prudence militaire à luy d'ainfi bien garder fa queue. Si ainfi eft, les moineaux gaigneront dorefnauant la monarchie fur les aigles, & fera beau veoir les regnards auec leur queue en plaine campagne : Mais laiffons cefte difpute à Machiauel. En fin, Iean prift Lagni, & Lagni Iean, l'vn vaut l'autre. En ceft affault rien n'y eftoit efpargné, autant le maigre que le gras, tout eftoit mis en broche. O belle conqueste. Il ne falloit plus qu'Homere auec fa vielle, pour en chanter les louanges. Cependant eftoit au fixiefme tableau ledit conquereur, paint fur vn courfier de Naples, faifant la ronde autour du village conquis, la plume au bonnet, fi bien qu'on abatoit toutes les maifons d'autour, afin qu'il fe promenaft plus à fon aife. Et ce fut lors, qu'il parloit de

rompre la caueche à tout le monde, Luy promettants les Almanachs de cefte annee là à Louuain, que le grand Seigneur luy viendroit faire hommage tout botté, le baifant au cul. Bref, eftoit fi hagard qu'on ne le pouuoit tenir: Et de cefte gloire s'engendra en luy l'enuie de manger des péches de Corbeil, mais il luy coufta bon. Et fe voyoit en vn mefme tableau la prife de ladite ville, comme il fit defpeche, & furent ces gens defpechez, comme chacun des fiens portoit la hotte, & luy demouroit feul, penfif, fe mordant furieufement la leure inferieure. Ores s'accoudant en vn autre endroit fur l'efpaule de quelqu'vn qui eftoit là à propos pour le deftacher, fi d'auenture, force de fe promener, il luy prenoit enuie de faire matiere cuite. Ores frapant du pied contre terre, pour faire fortir fi grande quantité de taupes, qu'en vn inftant les trenchees en feuffent parfaictement éleuees: Ou comme fe promettoit le grand Pompee, faire fourdir des gens tout armez en campagne, prefts, & defrayez, à fon feruice. En vn petit quartier du tableau fe voyoit vn lieu clos où perfonne n'entroit que fes plus favorits. Là faifoit-il vn grand amas de cordes, en intention de garotter ladite ville tout autour, pour puis apres la mener en leffe, ou la renuerfer auec fes habitans fans fus-deffoubs, & en faire comme d'vn coche verfé torque, lorgne, combien que quelques vns ayent voulu dire, que c'eftoit pluftoft pour l'enleuer en Efpagne, en quelque lieu, *à remotis*. Mais pourquoy que ce fuft, il y eut bien du ieu, car la corde rompit, & la plus part de ceux qui

eſtoient deſtinez pour faire ce garrotage, furent pris au pied du mur, & pendus, à la barbe de Iean de Lagni, qui de facherie qu'il en eut, comme ſçauons tres-bien, aſſomma ce iour pluſieurs des ſiens, tant il eſtoit vaillant colere, & fit cheuroter toutes les cheures de dix lieues à la ronde à force de crier. Ses plus priuez amis n'oſoient pas meſme l'acoſter ce iour là, ains ſe tenoient tous loing de luy muets comme poiſſons, attendans qu'il euſt deſchargé ſon Thomas. Mais ils ne gaignerent rien, car le mal luy tint touſiours depuis, & quelque part qu'il paſſoit perſonne n'oſoit paroiſtre deuant luy, & eſcarteloit luy-meſmes les arbres, pour ſe faire place, s'y prenant auſſi les doigts quelquefois ioliement comme vn Millo Crotoniates. Ce que le Paintre n'auoit oublié de bien repreſenter, auſſi bien que ceſte tragicomedie qu'il ioua, quand ſes amis furent d'auis de luy enuoyer vn meneſtrier pour iouer la Pauanne: Car il vous priſt incontinant le violon, & le fit ſonner ſur la teſte du pauure haire tant qu'il fuſt en pieces. Ainſi ne le pouuoit-on aucunement appaiſer. Et ce fut lors qu'il fit ſommer la ville, & qu'il menaſſoit ceux de dedans, qu'il les eſcacheroit comme grenouilles: Car il auoit, diſoit-il, pouuoir de tonner comme Dieu. Mais vn gentil compagnon qui eſtoit ſur la muraille, luy monſtra ſon derriere, luy faiſant ſigne de mettre le nez dedans. Ce qui le mit en colere. Et voyoit-on au tableau, comme il entroit à la breche, où feurent neantmoins vne grande partie des ſiens tuez, & atterrez, tant que fuſt faicte la compoſition, à cauſe du braue Capitaine Rigault, qui y

mourut ſur le haut de ladite breche : Dont fut faicte ſon Epitaphe, atachee contre la muraille de la ville, en la ſorte qu'il s'enſuit, & qu'elle fut leue par nous audit tableau.

Braue Rigault, que la Vertu fit naiſtre
Pour noſtre bien, & pour ſauuer l'honneur
De nos François, à qui deſia le cœur
Vouloit flechir deſſoubs un nouueau maiſtre.

Que puiſſe-tu entre les Dieux paroiſtre,
Et nouvel aſtre au Ciel pour ta valeur,
Comme vn Caſtor nous predire bon heur,
Puis que tu as aux Dieux changé ton eſtre.

Quand tu viuois peſle meſle parmi
Les gens ça bas, tu n'eſtois à demi
Reconneu tel que portoit ta Fortune :

Mais maintenant qu'abſent tu es là haut,
Noſtre air ne bruit que ton nom de Rigault,
Et de clameur la France t'importune.

Apres ceſte piece de painture de la priſe & repriſe de Corbeil, ſe voyoit en vne ſeptieſme la retraite de Iean de Lagni, & premierement comme il aſſembloit ſon conſeil, pour ſçauoir les moyens de retourner ſeurement, car les chemins eſtoient dangereux pour luy : Et puis eſtant ſuiet à ceſte maladie chancreuſe d'ambition, il ſe faſchoit de s'en retourner, ayant ſi peu de choſe faict. Ie ne ſçai pas ce qu'ils diſoient en ce ta-

bleau: Bien ai-je maintesfois oui conter, que plusieurs à l'instant furent de ceste opinion, qu'il s'enfuist aussi viste qu'il estoit venu bellement. Allegants, pour le consoler de sa colique passion, que ce n'estoit en cela qu'imiter son predecesseur Alexandre, lequel autresfois contraint par Ariobazanes, s'alla cacher dans les Rochers de Suze, ainsi que tesmoignoit Diodore en sa vie, lib. 6. Et d'abondant, s'efforçoient de luy prouuer, que pour cela il ne desrogoit aucunement au tiltre de vaillant, ains auroit toute sa vie la reputation d'homme de bonne conscience, attendu que c'estoit vn signe infaillible d'vn bon cœur, que de fuir les coups: Et de ce en auoient, disoient-ils, tesmoignage dans Pline, chap. 28. liu. 7. là où il est escrit qu'en la celebre bataille des Cannes, les plus gens de bien gaignerent au pied: Et que Plutarque, en la vie d'Alexandre, recitoit aussi, que Darius fuioit sans melancolie monté sur sa iument borgne. Bref, vouloient maintenir les nobles fuiarts, que les plus braues capitaines, à commencer depuis Nembroth le Cocodrille iusques à luy, auoient fuy sans aucun interrest, & qu'il deuoit à leur exemple prendre le galop. A quoy en fin il consentit, à cause de l'habitude de sa nature qui estoit, comme ie vous ai ia dit, beaucoup suiette aux frissons & palpitations de cœur. Aussi estoit-il gaillardement representé au tableau, fuiant, c'est à dire, passe, defaict, & serrant les iambes, sans regarder derriere luy, laissant par tout où il passoit du bagage & des cheuaux, auec leurs maistres. Vous pouvés penser que les brides y demouroient aussi, non à

la façon que les laiſſoit le grand Alexandre aux Indes, à ſçauoir plus grandes que ne porte la couſtume, & faites expres, pour donner au peuple du pays plus grande opinion de luy. Iean de Lagni, dis-je, ne laiſſoit les brides de ſes cheuaux à ceſte intention, mais de belle peur qu'il auoit, de par tous les Diables. Encore diſoit-il, quand il fut ariué en ſon pays de beure, que le monde n'eſtoit pas digne de le veoir. Et pource, afin que le peuple auſſi ne ſe foulaſt de luy s'il le voyoit continuellement, il ne ſe preſentoit que par interuales, & ne ſortoit que bien peu en public, ſe reſeruant non plus ne moins qu'on faiſoit à Athenes la Galere Salaminiene : Et comme ce Roy de Merde Deioces, Mede, vouloi-je dire, qui ne vouloit permettre, dit Herodote, que on le regardaſt, de peur que les ſiens voyants qu'il eſtoit pareil à eux, n'entrepriſſent ſur luy, pour le deſtrofner. Auec ce qu'il eſtoit deuenu merueilleuſement laid, à cauſe d'une courtoiſie de ſa Dame, qu'il auoit entre les iambes, c'eſt à dire, d'vn beau poulain de quinze iours, duquel auſſi toſt que il fut gueri, & ne ſe ſouuenant plus de ſa premiere peur, il remit ſes eſprits comme deuant à faire quelque nouuelle conqueſte. La conqueſte qu'il vouloit faire, eſtoit du Royaume d'Yuetot, laquelle auoit auſſi ſes tableaux comme la précedente. Au premier ſe voyoit ſon arriuee differente de la premiere ſeulement en cela, qu'il auança pour reculer, puis recula pour auancer, ainſi comme font les nouueaux mariez. Au ſecond ſe remarquoit comment il fut aculé dans vn bois auec les ſiens par les Capitaines

Tire-auant & Taille-tout, dont il perdit bonne partie de ſes gens, & y fuſt demouré ſans la nuict qui ſuruint, laquelle eſtoit naifuement repreſentee, auec les fuiarts, & leur Duc, qui pleuroit comme vne vache. Ce fut lors que commença la chaleur de ce beau conquerant à refroidir auec ſes amours : car il perdit de bonne encontre la moitié du membre à ceſte charge, & demoura longtemps dans ce bois, à ſe faire penſer. Cependant on le voyoit enuironner de tous coſtez au troiſiefme tableau, & la famine fut meſlee parmi ſon camp, qui affama tous ſes ſoldats : Si bien qu'ils ne parloient plus d'acquerir honneur & conqueſter pays, mais tous comme Troglodites, s'entrefrotoient à qui auroit le lopin. Ce que nous obſeruions en la painture auſſi bien que ſi nous y euſſions eſté preſents en effect : Car nous les voyons repreſentez Acridophages, mangeants les faultereaux & hannetons. Ainſi la rencontre de Titius Quintius à Philopœmen ne conuenoit pas mal lors à Iean de Lagni, quand il luy diſoit, en ſe mocquant de ſon armee, Tu as de belles mains & de belles iambes, mais tu n'as point de ventre. Auſſi fut l'eau ſi chere en ſon camp, que pluſieurs beuuoient l'vrine : Ce que le Paintre ſignifioit par ceux qu'il auoit paints tirans la langue comme corbillarts, & des mouſches qui s'attachoient deſſus. L'eau du bourbier, comme on ſçait, s'y vendoit autant que le plus cher vin de Candie, mais n'y auoit que les Cappitaines qui y peuſſent auoir part, & ne leur falloit pas cleigner les yeux, ni vſer du gobelet que les Laconiſtes apelloient

Cothon, pour ne point veoir les ordures qui eſtoient au fonds, car il y auoit preſſe à qui en humeroit : Et l'alteration eſtoit ſi grande par tout ſon camp, que pluſieurs en mouroient de mort ſubite, non plus ne moins qu'entre certains peuples d'Egypte ceux, qui pour eſtre en vn pays continuellement chault, meurent tout ſoudain, s'ils ne boiuent tout ſoudain. Ce vous eſt vne belle exemple à vous autres petits beuuereaux, qui faites tant des ſcrupuleux quand il faut payer chopine, & qui ne daignez ſeulement penſer à voſtre ſalut, mais laiſſez vne infinité de vos amis en langueur, ſans leur donner en toute voſtre vie vne ſeule occaſion de boire à voſtre ſanté : Auſſi voyez comme les catherres vous ſurpreignent, encore n'en ferez-vous rien : Et bien, tenez-vous-y, à voſtre damno, ie retourne à mon diſcours. La famine donc eſtoit ſi grande au camp de Iean de Lagni, qu'il n'en fut jamais de pareille : Et ce nous fut monſtré au 4 tableau, qu'on diuiſoit les ſoldats par dizaine, pour renouueler l'antique Decimation, & punir de dix l'vn, que dis-je punir? mais eſgorger, embrocher, larder, carbonader, fricaſſer, étuuer, & manger de broche en bouche : Et de faict, mangea ſa part ledit Iean de Lagni de la feſſe d'vn Souiſſe, qui eſtoit à ſon ſeruice. Peu le voudront croire, mais que m'en chaut-il. Au cinquieſme ſe voyoit le baſtiment du pont qu'il fit ſur Seine, où pluſieurs furent noyez, & maints beurent de l'eau, mais elle eſtoit ſalee à cauſe de la mer proche de là, Ce qui les faiſoit touſſer comme brebis morfondues, i'entends les plus delicats : Car ceux qui

auoient eſté long temps ſans boire la trouvoient fort bonne, & en beuuoient comme d'vn vin Marin, que les Grecs apellent Thalaſſite. D'vne part, pluſieurs s'amuſoient, à l'exemple des Lydiens en pareil faict, à iouer aux dez & aux cartes, pour paſſer leur bonne enuie de ſouper. Mais que ne ſe pendoient-ils, pour le plus court ? Ie ne ſçai, pour le moins n'amenderent gueres de leur fortune, car ils furent preſque tous aſſommez à ce paſſage : Ce qui ne fut pas oublié au ſixieſme tableau. Quand au ſeptieſme & dernier, c'eſtoit leur voiage de là en Brie, & de Brie en leur pays, auec la mort de leur breneux Duc : Où le Paintre n'oublia pas d'en repreſenter pluſieurs boiteux, & crochus, pour les difficultez qu'ils eurent par les chemins. Ce qui eſt aueré auſſi par bons teſmoins, qui les ont veus ſur les lieux ainſi crochus comme Bretons, en danger, que s'ils ont de la race pour l'aduenir qu'ils ne baillent les crochets à vos femmes. Tenez-y l'œil vous autres ſpeculatifs, car la Lune nouuelle vous en menace. Or eſcoutez l'epitaphe de Iean de Lagni, telle qu'elle eſtoit eſcrite au ſuſdit tableau dernier, apres que il fut mort, la veſſie du cul tournee.

Cy giſt Iean de Lagni, qui s'en fit trop acroire,
Qui fut grand conquereur, & perdit tout le ſien,
Qui ſe nomma vaillant, & iamais ne fit rien,
Qui penſoit eſtre Dieu, & mourut de la foire.

Comment fusmes visiter les logis de l'Aduocat & du Marchand au dernier quartier de la Lune, & de nostre descente en terre.

CHAP. XI.

CEST Aduocat duquel ie vous ai tantost parlé nous auoit tousiours suivis pour nous faire veoir ses singularitez, & eusmes pitié de l'auoir fait tant attendre, mais si tost qu'eusmes pris congé du Seigneur de la forteresse, & de tous ses soldats, nous nous mismes d'vn consentement à le suiure. Il sembloit bon compagnon à veoir, sinon qu'il estoit vn peu fantasque, & parloit quelquefois tant qu'en auions les oreilles estourdies : pource n'en demandions que la despeche, attendu que nostre descente en terre approchoit, afin d'y estre au decours de la Lune. Ariuez donc que fusmes au quartier de ce penart, soudain, estans encore bien loing du lieu où il se retiroit, ouismes vn grand murmure, dequoy estant interrogé, pour sçauoir que c'estoit, respondit

en riant. Hê ne ſçauez vous pas, gens du monde, que l'on playde leans? Comment, dis-je, y a-il des playdeurs en ces lieux ci comme entre nous? Oui dea, reſpondit-il, mais c'eſt en idee, comme auez veu des gendarmes & des tableaux, & moy-meſmes ne ſuis qu'vne idee, quoy que ie parle à vous, & que me voyez. De cela ne ſumes esbahis, car ia auions veu telles idees: toutefois le grand bruit de voix qu'oyons nous eſtonnoit aucunement, & deſtournoit d'entrer en ce lieu là. D'entree voyons des idees de Procureurs attendants aux bancs pratique, & des idees de Meſſieurs aſſis, en pareille contenance qu'ils furent à Rome quand les Gaulois y entrerent, ſans mouvoir, ni parler. Ie ferois d'auis, dit lors Roger, que ceux-ci fuſſent payez en idee auſſi, puis qu'ils font des idees. A cela ne reſpondit rien noſtre Aduocat, & ſembloit bien auoir honte de dire oui. Lors me douté de quelque ruſe, & demandé à veoir le Greffe. Il nous le monſtra, mais au lieu de Greffe y liſions Griſſe, & n'y auoit à dire que d'vn e changé en i, ce qui eſt peu de choſe: ie ne m'en romprai ia la teſte, pour ſçauoir qui eſt le mieux eſcrit. Cela veu, nous furent monſtrez ſur vne grande table force volumes reliez en diuerſes ſortes, grands & petits, auec des boetes & vazes ſur leſquels eſtoit eſcrit, *Paroles de conſerue*. Nous cuidions que ce fuſſe conſerue, mais ce n'eſtoit que beaux mots & puis c'eſt tout. Nous gouſtames quelque peu de paroles ſucrees, qui nous reuinrent incontinant au cœur: car elles eſtoient ameres en l'eſtomac, & de mauuaiſe digeſtion:

Ce qui nous fit abandonner incontinant le lieu : Conſiderants auſſi, que ainſi ſe repaiſtre de paroles eſtoit affaire aux Aduocats, non à Gentilshommes. Sur ce propos ariua le Marchand, qui nous auoit fait ſentir en idee le fonds de ſes chauſſes, pour nous mener à la foire, qui eſtoit à trois pas de là, car le Palais & la marchandiſe s'entendoient fort bien, & n'eſt quaſi que vne meſme choſe. Rien ne fut veu par nous de remarquable en ces deux lieux là que ne ſçachiez tres-bien, fors les coupes-bources que viſmes en grand nombre, & des plus apparents : Chacun y tenoit pour ceſte cauſe la ſienne à deux belles mains, & ne s'entre-ſaluoient les perſonnes qu'à la Iudaique, auec baiſſement de teſte & leuement de cul. Qui vouloit auoir marchandiſe bonne, il falloit eſtre mauuais marchand : Car i'oui dire à vn qui marchandoit, vous eſtes vn bon marchand, comme par riſee voulant dire, vous ne valez gueres. Nous euſſions volontiers ſouhaité d'achepter quelque choſe en ces contrees là, mais nous n'auions argent ni monnoye d'idee, & quand euſſions eu la marchandiſe pour vous l'aporter, vous n'en euſſiez donné vn feſtu. I'entends bien que me demandrez ſi le caquet des femmes s'y oyoit auſſi, & quoy donc? Toutes parloient du bas meſtier, car c'eſtoit franchiſe que ceſte foire. Mamie, diſoit l'vne, mon mari eſt vn gras oiſon, il me luy faut acheter vne bride pour ſa foire, & ſera oiſon bridé. Ne ſçauez vous, diſoit l'autre, où on vend de bon drap de ſeau, pour faire vn bonnet cornu au mien, ie luy ai deſia achepté vne cornette.

O qu'il me couſte, le bon Iean, encore me tanſe-il : Si encore il y retourne, qu'il s'affeure d'vne corne. Voire, voire, diſoit vne affetee, mon mari fait ce que ie veux, i'ay la bource à commandement : il n'a rien, ſi ie ne luy donne, encore s'eſtime-il bien heureux. Nous ne voulions nous amuſer à ouir toutes leurs parloires. Auſſi qui euſt eſté ſi ſot ? Mais craignants de demourer trop long temps en ces pays là, & ne ſachants à qui nous adreſſer, pour retourner d'où eſtions venus, noſtre plus grand ſoing eſtoit de nous enquerir de noſtre marchand, des moyens que deuions obſeruer pour nous retirer, eſtans fort ennuyez, & l'apetit commençant à nous reuenir, qui nous auoit laiſſé depuis le temps qu'entraſmes en la cauerne. Mais comme nous eſtions en ceſte peine, la Dame dont ie vous ai ia parlé, ſe preſenta à nous, en nous donnant courage. Lors nous bien aiſes, la ſaluames courtoiſement, & quittans ceſte foire, la ſuiuiſmes bien deliberez. Lors nous uſa de tels ou ſemblables propos, à l'eſcart. Enfans, vous ſçauez, que par mon adreſſe vous n'auez eu malencontre aucune en ces Regions, ains ſans peine auez touſiours trouué qui vous conduire, d'autant que i'y auois donné ordre, & ne vous mettez en peine de voſtre retour, car ie feray en ſorte que deſcendrez auec beaucoup moins de difficultez que n'auez monté. Conſiderez, qu'encore qu'on n'aperçoive rien ici qu'en idee, toutefois tout ce qu'auez veu eſt veritable, & n'y a rien à veoir dauantage pour ceſte fois. Vray eſt, que les choſes futures ſont auſſi ici cachees, mais nul n'en a la veue s'il n'eſt

du tout eſprit comme ſont les idees. Bien vous veux-je monſtrer, pour le regard de la France où devés retourner, ce qui a eſté, eſt encore, & ſera. Ce diſant nous ouurit vn papier eſcrit des deux coſtez où eſtoient ſommairement les vers qui s'enſuiuent.

En l'an de pleurs, que la France impudique
Aura foulé au pied ſes vieilles Loix,
En peu de temps luy naiſtront pluſieurs Roys
Qui rauiront ſon ornement antique.

En ce temps là, ſoubs vne peau de laine,
Vn monſtre afreux, d'vne Louue conceu,
Sera pour Dieu entre les gens receu,
Et infectra le Ciel de ſon haleine.

Le throſne meſme où ſe ſied la luſtice
Sera par tout ſouillé de ſon venin:
Il n'y aura ni ſentier ni chemin,
Ni lieu plus ſainct où ſoudain il ne gliſſe.

Lors les amis par un deſir auare,
Se guigneront l'vn l'autre de trauers.
La foy ſera par tout priſe à l'enuers,
Et ſera meſme entre les freres rare.

La pieté, qui ſur tout nous oblige
A Dieu premier, & puis à nos prochains,
S'envolera aux peuples plus hautains,
Et nul ſera qui lors ne la neglige.

De fer, de feu, de meurtre, de rauage,
D'erreur, d'horreur, de fureur, de terreur,
Tout ſera plain, & pour dernier malheur,
Sera changé l'homme en beſte ſauuage.

Et à l'autre coſté du papier, ſeparement ce que deſſus, en groſſe lettre.

Voicy le beau Soleil que le iour nous rameine
Ce triomphant Henry, reietton du bon temps,
Soubs le regne duquel tous les pauures contents
En repos & ſanté auront la bource pleine.

Ie voy deſia ie voy marcher en la campagne
Vne ſuitte de gens fideles & guerriers,
Qui s'aſſemblants en vn de trois diuers quartiers
S'en vont planter le Lys au beau milieu d'Eſpagne.

Flamands aux blonds cheueux preparez vn hommage
A voſtre liberté qui s'apreſte au retour,
Et vous, Ligueurs, pleurez, car voici voſtre tour
Qu'il faut prendre le frain & le ioug de ſeruage.

Dis ton Confiteor Sauoyard, de bonne heure,
Tes pechez ſont connus, tu ne peux eſchaper,
Quand tu ſeras bien las de rire, & de tromper,
Encore faudra-il à la fin que tu pleure.

Ie les retiray tels que je vous les baille, de la main de ladite Dame, qui apres que les euſmes leuz, & receuz, nous toucha tous quatre d'vne verge qu'elle tenoit : lors feuſmes aſſoupis de ſommeil profond, & en ce point nous fit deſcendre en terre, ſans nous bleſſer. De quelle façon que ce fut, ie ne vous en ſçauroi que dire, car ie dormoi, & n'en ſçeumes rien ni l'vn ne l'autre tant que nous fuſmes reſueillez. C'eſtoit environ ſur les dix heures de nuict, que les larrons faiſoient

leur traffic, au premier coup de la meſſe de minuict la veille de Noel paſſé. Ie vous laiſſe à penſer comment nous feuſmes eſtonnez, de nous veoir ainſi tous le cul à terre. Et ce qui nous donnoit encore plus d'occaſion, c'eſt que ne penſions tous quatre auoir ſeulement faict que vn ſonge, de tout ce qu'auions veu, & dormi vne ſeule nuict depuis qu'auions couru ces pays Lunatiques. Voulez vous ſçavoir auſſi le propre lieu où fuſmes ainſi plaquez de là hault? Ce fut droitement contre la porte d'vn beau & noble Cabaret, à Tours, à l'enſeigne de la Mittre & de la Croſſe. Par bonne encontre, chacun eſtoit couché : Mais l'hoſteſſe qui nous connoiſſoit à noſtre voix, nous ouurit ſa porte : Et entrans dedans auec ſon congé, trouvaſmes encore à table Dandin & Perrin, qui eſtoient ſur leur gageure, à qui beuroit le mieux. La ſemonce auoit eſté faite de Perrin, à Dandin, des le poinct du iour. Il ne fut refuſé. Dandin s'y trouua auec deux teſmoins, & Perrin auſſi auec les ſiens. Voulez-vous ſçauoir qui l'emporta? Ie vous le dirai, ainſi qu'il nous fut raporté, & qu'en peuſmes veoir la fin. Car nous feuſmes les opineurs de ceſte cauſe avec l'hoſteſſe, & Roger le Preſident qui prononça l'arreſt diffinitif. Il auoit eſté conuenu premierement entre eux deux, que les faulſices ne manqueroient point, non plus que les andouilles, car ce ſont les cordes dont on deuale le vin aux bonnes maiſons. Dandin à ſon ariuee demande à taſter du vin du logis. On luy apporte vn pot, il n'en fit qu'vn petit traict, pour gouſter. Perrin s'eſmerueilloit d'vne telle gorge. Com-

ment, difoit-il, tu ne puras mie tantoft plus bere, men bon fieul, mange de cefte tranche de falé, elle te deffeichera. Hure, hure, repliqua Dandin, par la mortgueine, tu as bien trouué ton homme, ie t'en humerai bien tantoft d'autre. Hê, hê, tu te mefle donc de feftoyer les gens. Aporte aporte garçon, crioit-il, cefte mefure decumane, que ie te la rinfe. Hâ, dit Perrin, tu fais du compagnon, mais ie gage encore le difner, qu'en prefence du venerable Docteur Mouche, que ie beurai mieux que toy. A ce mot Martin *(fic)* s'efchaufa en fes brayes, enuoya querir le Pere fuf-nommé, fit mettre l'argent fur la faliere. Mais qui gaigna à voftre aduis? Dandin mit à fec vn demi poinfon, Perrin ne beut tant foit plus que fes trois chopines. Le Iuge fe trouua fort perplex à donner fentence. En fin Roger fut receu à la donner. Nous opinames tous pour Perrin. Il prononça l'arreft, que Perrin auoit mieux beu que Dandin. Et voici ce que nous aleguions par nos raifons. La gagure ayant efté faicte à qui beuroit le mieux, non qui beuroit le plus, c'eftoit vne confequence infaillible que Dandin l'auoit perdue, & Perrin gaignee. *Nam habenda eft ratio verb. in contract. l. fi* 15. *qui ff. ad leg. Falc. in c.* Auffi ne fe pouuoit fouftenir le pauure Dandin, & alloit par la chambre en dandinant, bauant, & rendant fa gorge, ne fachant la perte de fa caufe qu'au lendemain: Encore m'a-on dit depuis qu'il s'eft faict de la Ligue, pour ne rien payer, & que le borgne Boucher, auec vn diftinguo qu'il a trouué, luy promet caufe gaignee. Mais

laiſſons eſcorcher ce veau à ce boucher. Ce petit conte vous eſt faict ſeulement pour vous apprendre la vraye metode de boire, à vous autres qui ne ſçauriez entendre les choſes qu'à coups de bourlets. Vous me direz que c'eſt ſigne d'vne forte nature que de beaucoup porter de vin. Ie ne le croy pas. Bien trouue-je, qu'entre les vertus qui faiſoient eſtimer vn Roy en Perſe, le bien boire en eſtoit l'vne, comme bien entendre la Magie. Et le grand Alexandre propoſoit vne couronne de prix à celuy qui beuroit le mieux. Mais que prouue cela ſinon ce qui eſt ia dit.

Le bien entre le trop, & le trop peu ſe treuue,
Le grain au centre giſt, la force giſt au cœur,
L'arbre ne produit rien, s'il a faute d'humeur,
Et ne peut croiſtre auſſi ſi par trop on l'abreuue.

HISTOIRE

ABREGEE DES SINGERIES DE LA LIGVE,

Contenant les folles propositions & friuoles actions, vsitées en faueur de l'authorité d'icelle, en la ville de Paris, depuis l'an 1590. iusques au 22. du mois de Mars, 1594. iour de sa reduction à son Roy, légitime & naturel, HENRY IIII. du nom, Roy de France & de Nauarre.

AVEC LE POVRTRAICT OV TABLEAV DE LA TENVE DES ESTATS AV PLVS PRES DE LA VERITÉ.

Le tout extraict des secrettes obseruations de I. D. L. dict le Comte Oliuier, tres-excellent peintre.

DEDIEE A MESSIEVRS DE PARIS.

M. D. XCV.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

A MESSIEURS
LES HABITANS
de Paris.

QVATRAIN.

Aymez Dieu, le Roy, & Iuſtice,
Qui ſont les vrais fleaux du vice,
Et vnis en Religion,
Fuyez la rebellion.

HISTOIRE ABREGEE
DES SINGERIES DE LA LIGVE,
DEDIEE A MESSIEVRS DE PARIS.

MESSIEVRS, il m'a ſemblé eſtre bien conuenable, qu'auparauant qu'entrer en lice & expliquer noſtre carte ou tableau des eſtats de la Ligue, tenus, ou à vray dire ioüez à Paris, preſque toute l'annee 1593. les aſſortir & accompagner de quelques autres pareilles ſingeries, tendantes à meſme fin, & ſoubs meſmes pretextes de deuotions, afin de n'en fruſtrer aucune de ſes pretendues ſingularitez. A quoy nous commencerons à la monſtre qui fut ioüee enuiron le mois de Iuillet, l'an 1590. où vne grande quantité de Preſtres & Moines (ie ne dis pas Religieux) & nouices, en forme de goujats, la Seizerie accompagnee d'vn grand nombre de pedants, le tout de diuerſes ordres

& nations, armez à la legere, fur le moule du pourpoint de l'antiquité Catholique, à peu pres de l'encolleure de ceux qui gardent le fepulchre en Auignon, qui dançans au fon & clicquetis d'vn tabourin de Bifcaye, à l'imitation du Mardy gras, fe faifoyent voir en ce follaftre & rifible equipage par les ruës de Paris, au grand regret & mefcontentement des gens de bien.

Apres eux cheminoit faifant l'arriere garde, vn affez maloftru perfonnage, que l'on difoit eftre vn Aduocat fol, armé de mefme, comme fi ce mefme iour il eut eu à combatre les Pigmeans fauuages, à qui les Roittelets & autres oyfillons du Ciel font la guerre à toute refte, à fçauoir, d'vn vieil corps de cuiraffe de fer blanc, vne bourguignotte d'Auuergne en tefte, panachee & enharnachee d'vn fuperbe trophee de plumes de Paon, vne fourche-fiere fur fon efpaule gauche, le bec tirant contre bas en forme de Sergent de bande, vn cornet de verre pendu à fa ceinture, qui difoit eftre de l'ordre S. Mathurin de l'Archant, en la faueur duquel il faifoit accourir vers luy vne infinité de badaux de Paris ja plus qu'à demy desbauchez de ces nouvelles aduantures, aufquels à petit bruit & baffe notte predifoit comme il s'enfuit, que ceftemommerie n'eftoit autre chofe que les fignes & appeaux d'vn nombre infiny de detreffes & mal'heurs [à] aduenir.

Meffieurs affeurer fe faut,
Puis qu'en Iuillet l'on void faire
Du Mardy gras le myftere,
D'auoir Carefme bien hault.

Ainſi ie veis ceſte nouuelle armee paſſer outre ſus le pont noſtre Dame, & cheminer en gros deuers le petit pont, pres duquel rencontrant de bonne ou malle-fortune la coche où eſtoit Monſieur le Legat Caietan : ce qu'ayant recogneu les Capitaines & conducteurs d'icelle comme choſe deuë à leur Cheſ, ſe delibererent *(gratis)* faire vne ſalue & reuerence Militaire, commandant expreſſement à tous ceux de leur trouppe guerriere tirer chacun d'eſtoc & de taille, tant du deuant que du derriere ſans exemption de perſonne, y obligeant autant ceux qui portoyent des arbaleſtres à ialet, que ceux qui auoient de harquebuſes à crocq ſans fourchettes. Dequoy l'vn d'entre-eux creuant de deſpit, ne voulant pas plus faire de bruit que de beſongne, tira ſi proprement, qu'il abbatit du mauuais vent l'vn des domeſtiques dudict ſieur Legat, qui ce meſme iour alla en poſte en porter les nouuelles en Paradis, ſi ceſte ſingerie fut autant ſaincte & ſalutaire qu'ils nous la cuidoyent faire croire, & fut ledit occis enterré honorablement vn peu à plus petits frais que n'eſtoyent pas les anciens Romains, ſur le ſepulchre duquel, fut graué pour ſeruir de memoire à la poſterité, ce qui s'enſuit.

Celuy qui giſt icy fut de la gent Romaine,
Victime de ſalut du Caietan Legat,
Heureux pour vn tel ſainct d'auoir perdu l'haleine,
Par les guerriers effects d'vn Moine renegat.

Peu de temps apres, quelques propos s'eſmeurent

entre deux voiſins marchands demeurants en la grand ruë S. Denys, dont l'vn comme homme de bien & d'honorable conuerſation, ſçachant que ce ſien voiſin dont eſt queſtion, s'eſtoit depuis quelques iournees embaraſſé & embourbé en ceſte miſerable enjance des Seize, s'il en fut jamais.

Que l'Eſpagnolle nation,
De la France, Monſtre execrable,
Pour vne traiſtre paction,
S'attend luy eſtre fauorable.

Taſchant à l'attirer à la raiſon par les coniectures honneſtes de ſes plus ſaines affections, luy remonſtrant que luy & ſes ſemblables euſſent à prendre ſi proprement à ſon droit fil, le ſainct exercice de la Religion, dont à faulx tiltre ils ſe diſoyent les principales colomnes, & arboutans, que ce miſerable argent, par lequel, comme chetifs eſclaues du Perou, eſtoyent vendues leurs propres vies, fut capable & ſuffiſant pour en rachepter vne infinité d'autres, qui par luy & ſes ſemblables auoient eſté peries & rauies pauurement. Par leſquelles remonſtrances, comme forcené de rage, n'ayant pas des raiſons conuenables pour dreſſer vne reſponce, commença à changer de couleur, mouuer les leures, & grincer les dents à la façon de quelque ſinge eſmeu contre vn page de Cour, tout preſt à venir aux eſcarmouches de coups de poings, ſi quelques autres voiſins des enuirons ne fuſſent venus en

grand hafte à la refcouffe. Ce qui toutesfois n'amenda pas beaucoup le marché du pretendu fcandalifé, car comme ils furent tous amaffez, & ayant fçeu la caufe de leurs queftions fi outrageufement debattues, rapportees de mot pour mot par l'aduerfe partie de Monfieur le Seize, lequel fut par tous grandement honoré de fes franches & libres propofitions. Et au contraire, Monfieur le Seize & fa fociété, blafmee à dire, d'où venez-vous, en faueur defquels vn de la compagnie feit cefte couronne & Epithete prognoftique.

Ce font voleurs à couuert,
Que quelque temps à venir
La raifon à defcouuert,
Fera lourdement punir.

Au recit dequoy, plufieurs fe prindrent à rire à gorge defployee, penfant luy auoir baillé belle, felon le commun vfage de Meffieurs de Paris, qui eft quand vn chien fe noye, chacun luy offre à boire, dont Monfieur le Seize voyant que chacun le couroit comme enragé, ne trouuant pas la place tenable, fe retira chez foy, où eftant paruenu, fa femme qui le voyant ainfi tranfporté de cholere, n'en fçauoit que penfer, pourquoy fut deliberee, comme cela depend de la couftume des femmes d'eftre curieufe de tout entendre, de cognoiftre les principalles caufes & motifs de fes douleurs, ce que luy ayant declaré par le menu comme ils luy eftoyent aduenus, elle prenant le mieux au pis,

ou le pis au mieux, penſa à elle meſme que ce ſien voiſin eſtoit pouſſé de quelque enuie ou indignation à leur endroit, l'en voulut aller remercier : ce qu'elle feit, où ſans dire, Dieu gard, ny benie, ne recognoiſſant ny voiſins ny voiſines, commença à monter ſur ſes ergotz, leur publiant le formulaire de ſa confeſſion de foy, l'addreſſant à celuy qu'elle penſoit eſtre le principal cauſeur & engregeur de la noiſe, bien qu'elle la decella deuant tous en ceſte ſorte.

Mon voiſin vous n'auez que faire
De cuider mon mary diſtraire
D'eſtre des Seize en l'Vnion,
Car bien que ce ſoit pipperie,
Si eſt-ce bonne droguerie,
Pour faire chere à ſa maiſon.

Ce qui donna occaſion de rire mieux que pardeuant à toute la compagnie, dont l'vn d'iceux voulant pourſuiure l'hiſtoire, ſe reſouuenant qu'en ſes promenades, le iour precedant ils auoient traicté luy & vn ſien familier amy, des miracles ſinguliers des bons ſaincts Eſpagnols, ſaincte Dalle, & ſainct Doublon, qui lors eſtoient enuers pluſieurs en grande recommendation & reuerence, raconta en faueur d'iceux, ce qui s'enſuit :

Ainſi que ie diſois hier,
Tres-mal ont faict les Imprimeurs
Qui n'ont mis au Calendrier
Les Saincts des Confreres Ligueurs,

Iſſus de la noble famille
Des minieres des Indiens,
Enuoyez du Roy de Caſtille
En France, pour les faulx Chreſtiens.

Pourquoi s'il aduient que l'on face
Des Almanachs l'annee qui vient,
Trouuer il leur faut quelque place,
Arriere vn peu de la Touſſainct :

Car les mettant au mois d'Octobre,
Sainct François (1) ialoux en ſeroit,
Qui ſe reſentant de l'opprobre,
En leur pays les chaſſeroit.

De ces ſaincts les noms venerables,
Eſt ſaincte Dalle & ſainct Doublon,
Qui font mettre couſteau ſus tables
De ceux qui viuent à recullon :

C'eſt pourquoi les Ligueurs Confreres,
Ayants ces ſaincts logés chez eux,
N'ont point ſoucy de noz miſeres,
Ains viuent gaillards & ioyeux.

Apres, comme eſtant venu le iour de la Magdaleine, vn ieune Cordelier ſe meit ainſi qu'il venoit bien à propos, à preſcher de la penitence ; où ne trouuant choſe plus propre à ſon aduis pour faire vn bel aſſortiment des angoiſſes & extremes neceſſitez de Meſſieurs de

(1) S. François 4. Octobre.

Paris, que la conference de leurs miferes, à celle de l'enfant Prodigue, ce qui leur communiqua publiquement, en faueur de la faincte Ligue, comme il s'enfuit, Meffieurs ie fçay bien que

Plufieurs pour la treffaincte Ligue
Souffrent plus que l'enfant Prodigue,
Car difnant auec les pourceaux,
Il mangeoit choux, raue & naueaux ;
Et eux auec leurs maigres lippes
Sont bien heureux manger les trippes
Et boudins, d'afnes & cheuaux,
Faute de fi friands morceaux.

Puis & *Reliqua*, leur propofant que leur agonie eftoyt la vraye efchelle pour paruenir à la beatitude celefte, en donna affeurance en ces propres termes fidellement recitez en ces vers,

Si en prenant patience,
La mort vous ferre les dents,
Ergo fera penitence :
Doncq ferez en recompenfe
Grands au Ciel comme Geants.

Telles furent les fententieufes confiderations qui furent mifes en vfage en cefte predication.

Quelques iournees fuiuantes, ainfi que ie paffois par la ruë au Maire, pres fainct Nicolas des champs où fe tenoit boucherie ouuerte des chairs d'Afnes, Chevaux, Mulles & Mulets, le tout deuifez par pieces & mor-

ceaux, & eſtallez à la maniere accouſtumee au plus offrant & dernier encheriſſeur : où il me ſouuient qu'vn notable bourgeois, bien que quelques vns ayent ja publié que ce fut vne Damoyſelle, recherchant les reliques de ſon Aſne ligueur, trouuant ſa commere, laquelle s'informant de la cauſe legitime de ſa triſteſſe, la luy racompta, auec vne infinité de larmes comme il s'enfuyt.

Depuis que la guerre enragee
Tient noſtre muraille aſſiegee
Par le dehors, & qu'au dedans
La faim nous faict grincer les dents,
La faim meutriere de la vie,
D'vn tas de miſeres ſuyuie :
Ie iure que ie n'ay point eu
Douleur qui m'ait tant abbatu,
Et qui m'ait ſemblé plus amere,
Que pour mon Aſne (ma Commere)
Mon Aſne, helas ! ô ! quel ennuy !
Ie meurs quand ie repenſe à luy :
Bel Aſne qui paraduanture
Fut vn chef d'œuvre de nature,
Digne qu'on le regrette bien :
Mais quoy ! la mort n'eſpargne rien,
Il n'y a choſe ſi parfaite
Qui ne ſoit par elle defaite :
Auſſi ſon deſtin n'eſtoit pas
Qu'il deut viure exempt du trépas :
Il eſt mort, & la Parque noire
Au fond de Styx l'a mené boire,
Styx des morts l'eternel ſeiour
Qui n'eſt plus paſſable au retour :

le pers le ſens & le courage
Quand ie repenſe à ce dommage,
Et touſiours depuis en ſecret
Mon cœur en gemit de regret :
Touſiours en quelque part que i'aille,
En l'eſprit me reuient la taille,
Le maintien & le poil poly
De cet animal tant ioly,
I'ay touſiours en la ſouuenance
Sa façon & ſa contenance :
Car il ſembloit au regardant
Vn vray mulet de Preſident,
Lors que d'vne grauité douce,
Couuert de ſa petite houſſe
Qui iuſqu'à bas luy deualloit,
A Poulangis il s'en alloit
Parmy les ſablons & les fanges
Portant ſa maiſtreſſe à vendanges,
Sans iamais broncher d'vn ſeul pas,
Car Martin ſouffert ne l'eut pas,
Martin qui touſiours par derriere
Auoit la main ſur ſa croupiere.

Au ſurplus vn Aſne bien fait,
Bien membru, bien gras, bien refet,
Vn Aſne doux & debonnaire,
Qui n'auoit rien de l'ordinaire,
Mais qui ſentoit auec raiſon
Son Aſne de bonne maiſon :
Vn Aſne ſans tache & ſans vice
Né pour faire aux Dames ſeruice,
Et non point pour eſtre ſommier
Comme ces porteurs de fumier :
Ces pauures baudets de village,
Lourdauts ſans cœur & ſans courage,
Qui iamais ne prennent leur ton

Qu'à la mesure d'vn baston.
Mesme à ce que i'en ay appris,
Il estoit bourgeois de Paris :
Toutesfois ie n'ay cognoissance
S'il y auoit pris sa naissance :
Quoy que ce soit, certainement
Il y demeura longuement,
Et soustint la fureur ciuile
Pendant le siege de la ville
Sans iamais en estre sorty,
Car il estoit du bon party :
Vrayement il le fit bien paroistre,
Quand le pauuret aima mieux estre
Pour les Ligueurs en pieces mis,
Que vif se rendre aux ennemis :
Tel, qui de la ligue se vante,
Ne voudroit ainsi mettre en vante
Son corps par pieces estalé,
Et veut qu'on l'estime zelé.

Or bien, il est mort sans enuie,
La ligue luy coustà la vie :
Pour le moins il eut ce bonheur
De mourir dans le lit d'honneur,
Et de verser son sang à terre
Parmy les efforts de la guerre,
Non point de vieillesse accablé,
Rongneux, galeux, au coin d'vn blé,
Plus belle fin luy estoit deue :
Sa mort fut assez cher vendue,
Car au boucher qui l'acheta
Trente escus d'or sol il coustà :
Sa chair par membres despecee
Tout soudain en fut dispersee
Çà & là, & la vendit-on
Pour veau, peut estre, ou pour mouton.

De ceſte façon magnifique,
En la neceſſité publique,
(O! rigueur eſtrange du Sort)
Mon Aſne, ma Commere, eſt mort :
Mon Aſne, qui paraduanture
Fut vn chef d'œuure de nature.

Depuis ce malheur aduenu
Martin malade eſt deuenu,
Tant il portoit vne amour forte
A ceſte pauure beſte morte :
Helas! qui peut voir ſans pitié
Vn ſi grand effect d'amitié!
De moy (ie le dis ſans reproche)
Quoy que ne fuſt parent ſi proche
Du deffunct, comme eſtoit Martin,
I'ay tant d'ennuy de ſon deſtin,
Que depuis quatre nuicts entieres
Ie n'ay ſçeu clorre les paupieres :
Car lors que ie cuide dormir
Ie me ſens forcé de gemir,
De ſoupirer & de me plaindre :
Mille regrets viennent attaindre
Sans ceſſe mon cœur, & l'émoy
Ne déloge point de chez moy :
Depuis ceſte cruelle perte
Mon ame aux douleurs eſt ouuerte :
Si que, pour n'auoir plus d'ennuy,
Il faut que ie meure apres luy.

Or comme durant vn ſi long ſiege que Paris a ſi laſchement ſouffert & enduré, aduint qu'vn pauure homme & ſa femme, deſquelz pour l'extreme neceſſité

qu'ils auoient euë, ne leur reſtoit plus que la peau collee ſur les os, ne pouuant preſque plus reſpirer, allerent fuyuans l'ordonnance de Meſſieurs les Seize qui par vne exterieure apparence de bienfaicts ayants rauy les grains des greniers de pluſieurs bons bourgeois qui en auoient fait prouiſion en la faiſon, c'eſt à dire dés l'annee precedente, pour la commodité de leurs maiſons, dont en fut quelque portion deuiſee par les quartiers, & diſtribuee par vn chaſcun des Capitaines, tellement quellement, qui firent moudre & conuertir en petites miches, par eux baillees, à raiſon de ſix blancs pour piece, qui eſtoit le pain quotidien ſeulement de ceux qui ſouz leur conduite alloient aux gardes des portes & ſentinelles: Charité qui toutesfois ne dura gueres, car ces meſſieurs ayant trouué moyen de le vendre iuſques à ſix vingts eſcuz le ſeptier, en couperent bien toſt la broche. Ces pauures gens, pour reuenir à ma premiere propoſition, allant deuers ces gros diables de meſſieurs de la ſaincte Vnion, penſans qu'en les voyant en ſi pauure equippage, incontinent ſeroient eſmeuz de pitié & miſericorde en leur endroict, ce qui fut tout au contraire : car ſans y auoir eſgard quelconque, ny pitié, ny pitaſſe, chaſſerent les chiens apres les tallons de ces pauures gens & miſerables mandians, vulgairement dits pauures honteux : le tout par vne treſgrande charité chreſtienne & fraternalité Catholique, les conſolerent en ceſte ſorte par leurs ſainctes & ſalutaires propoſitions, diſants les vns aux autres comme il s'enſuit :

Il faut chaſſer ceſte vermine
Qui ne preſche que de famine,
En ſoy diſant mourir de faim :
Mettons dehors ceſte raquaille,
Qui touſiours apres nous criaille,
Que faſſions la paix pour du pain.

Voyla meſſieurs, les ſainctes reſolutions de ces grands replanteurs pretendus de la foy, qui bien pires que ne fut oncques le valet de Marot, meritent eſtre au regiſtre de ſes propres qualitez, comme

Sentans la hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant les meilleurs fils du monde.

Or comme dit Pierre de Ronſard, l'honneur des Poëtes de noſtre temps :

Fortune eſt de chaſcun la maiſtreſſe puiſſante,
Louable toutesfois : car apres qu'elle a faict
Par ſa legereté aux hommes vn mal faict
Vn bien ſuit ſon malheur tant elle eſt inconſtante.

Ayant donc ceſte variable deeſſe trop longtemps à noſtre preiudice, tourné le front vers ceſte canaille, leur preſentant toutes choſes à ſouhait bien que trop tard, commença à s'en laſſer, & au contraire de ſes faueurs paſſees, leur promit par ces diuins oracles d'oreſnauant, tous les malheurs du monde. Pourquoy

la cuidant forcer, les poures fols fe penfant hauffer & affeurer leur fynagogue, qui par la longueur de nos miferes commençoit defia à s'esbranler & tomber peu à peu, congnoiffant qui reftoit encores quelques hommes de bonne ceruelle & grande confideration qui ne fe lairroient pas corrompre ayfement par leurs menees & façons de faire, voyre qui au peril de leur vie, comme vrays François fe fuffent virillement oppofez au viollement par eux pretendu faire contre tout droit diuin & humain, aux loys fondamentales du Royaume de France, comme chofe trop preiudiciable à l'Eftat Royal & Couronne d'iceluy, duquel à faux tiltre ils fe difoient les conferuateurs & tres-fidelles protecteurs, mais Dieu le fçait : ils mirent, pour reuenir à ma premiere propofition, leurs bourrelles mains fur ceux qui par leurs autentiques autoritez pour vn fimple hola, euffent brouillé tous leurs myfteres, qui fans forme de proces ny ordre iudiciaire, ains de puiffance abfolue, furent par eux cruellement mis à mort.

Et bien que vous autres meffieurs les Seize hauffants brauement les cornes quand quelqu'vn vous en regardoit de trauers, penfant eftre au deffus de vos affaires, eftiez affez prompts à reciter, affin de vous faire craindre ce qui s'enfuit.

Heureux celuy qui pour deuenir fage
Du mal d'autruy fait fon apprentiffage.

Ce que toft apres congneuftes à vos defpens, car les

plus huppez de vous autres en payerent l'vſure, c'eſt à ſçauoir que pour trois que vous auiez cruellement occis, en furent brauement penduz & eſtranglez par leurs cols, iuſques au nombre de quatre des plus reguliers de voſtre ſocieté, *Ameline*, *Anroux*, *Aymonnot & Louchard*, puis la chance tournee, au lieu que morguiez les autres, fuſtes morguez à bon eſcient, & faicts à voſtre deuotion les vers qui s'enſuiuent, en forme de chanſon aſſez commune & vſitee.

Que plus on ne brigue
Eſtre de la Ligue,
De ſainte Vnion :
Car ne leur deſplaiſe,
Puis qu'on pend les Seize
Il y a de l'oignon.

Apres ceſt accident, ceux qui eſtoyent de voſtre robbe eurent fort à faire, comme en pourroit bien teſmoigner quelqu'vn d'iceux, qu'vn iour ainſi qu'il s'alloit promener hors les portes de la ville, fut rencontré d'vn notable bourgeois qui le frota en enfant de bonne maiſon, puis raportant cela chez ſoi pour faire bonne mine, comme il faict bon batre orgueilleux, & pour cauſe qu'ils n'ont garde de s'en plaindre : auſſi luy ne ſe plaignoit-il pas des coups qu'il auoit receuz, encores qu'il y parut aſſez lourdement : mais trop bien que celui là qui l'auoit ſi gratuitement chaſtouillé, n'auoit point ioué ſes ieux ſans parler, pourquoy il diſoit faire

faire des informations, attendu que par plusieurs & diuerses fois il l'auoit appellé volleur & larron public, ce que sa femme ne voulut consentir estre faict, craignant que la cause ne fut mal affectee à son endroit, attendu que la saison n'y estoit pas, & qu'ils estoient courus comme chiens enragez : pourquoy luy conseillant mettre ceste opinion hors la teste, le consola comme il s'ensuit.

Mon mary point ne vous chaillez,
Si grand volleur l'on vous appelle,
Moy-mesme [ie] croy que sans aisle
Ne pourriez estre des zelez.

En quoy ie puis iuger & congnoistre qu'il estoit marié en pigeon, pour ce que la fumelle valloit beaucoup mieux que le masle.

Ainsi les Seize reduits au petit pied au nombre des Apostres, tels qu'anciennement estoient iouez à la feste Dieu, furent vannez à toute reste & lardonnez par plusieurs personnes, à qui mieux mieux, mesme en faueur desquels vn notable personnage dressa ce plaidoyer.

Les Seize à douze on a reduis,
Et si encor' serois d'aduis,
Pour le bonheur de nostre France,
Que l'on [enuoyast] ces derniers
Aux diables apres les premiers,
Afin d'exterminer l'engence.

Icy je lairray donc meſſieurs les Seize reprendre haleine, & plorer leurs auant coureurs compagnons.

Comme ces diuiſions eſtoient ouuertes tant de part que d'autre en la ville, furent vne grande quantité de beſtail pris hors les portes ainſi que l'on les menoit paiſtre, par les garniſons de Cheureuſe, Sainct Denis & autres voiſines, auec celles qui les gardoient, tant chambrieres que nourriſes, meſmes des bourgeoiſes : le tout expoſé à la deuotion des ragens. Où i'oſerai dire qu'vn Cavallier que l'on dit eſtre de la garniſon ſuſdite de ſainct Denis, euſt bien ceſte aſſeurance de venir donner le coup de piſtollet iuſques à la barriere de la porte, ſans qu'aucun luy en fit empeſchement, ayant le loiſir par brauade reciter ceſte niaiſerie.

Sus fortez pauures badaux,
Ne ſouffrez ces improperes,
D'ainſi comme baſtards veaux
Nous laiſſer rauir voz meres.

Voila les occaſions que ces manieres de gens auoient, outre vne infinité de brauades de rire encore à vos deſpens, & à bonne cauſe : car

Puis que ne vouliez point de Roy,
Leurs raiſons n'eſtoient que tresbonnes ;
Auſſi c'eſt la cauſe pourquoi
Ils ont eſpuiſé voz Couronnes.

Par vn nombre infini de receptes, de rançons, de rachapts, de peages outre l'ordinaire & maniere accouſtumee, ce que maintenant Dieu mercy, pourrez facillement congnoiſtre & reprocher, ſi à l'aduenir nos traiſtres prouiteurs vouloient remuer meſnage ſouz quelque pretexte que ce fut : nous penſant mettre à la miſericorde des eſtrangers comme ils ont fait en ces derniers temps, nous ayons à les payer de ceſte monnoye tiree du cabinet du ſieur de Brach, qui s'enſuit.

Miſerables François hé ! que voulez vous faire !
Hé ! pourquoy voulez vous enyurez de courroux,
Enfellonnant voz cœurs, vous occire entre vous,
Et de voz propres mains vous meſmes vous deffaire !

Miſerables François hé ! qu'auez vous affaire
En vous remutinant de vous eſleuer tous :
Mais encor qui pis eſt hé ! pourquoy pauures fouz,
Armez vous l'eſtranger pour vuider voſtre affaire !

Las c'eſt le plus beau ieu qui luy pourroit venir,
Sous couleur de vouloir vn party ſouſtenir,
De pouuoir enuahir la France deſolee.

Vn iouet plus plaiſant il ne pourroit auoir,
Que de voir ceſte guerre entre vous s'eſmouuoir,
Pour peſcher comme on dit, quand la mer eſt troublee.

Reſte maintenant à traicter de la tenuë des Eſtats de la Ligue, conuoquez au dixieſme de Feurier 1593,

defquels i'ay bien voulu reprefenter le tableau tiré au plus pres de la verité, où eft demonftré la difpofition des feances, felon fes qualitez, pour fatis-faire à ce qui manque au Satyre menippee.

FAMILIERE DESCRIPTION

DES

ESTATS DE LA LIGVE.

A.

Le tableau ou portrait de l'Eſpouſee de la Ligue, ou Infante d'Eſpagne, ſize à haute veuë, preſte d'aller au mouſtier, & prendre à partie le premier qui ſera pourueu, confirmé & recongneu par la ſaincte Ligue pour Roy de France, au deſſoubs dudit portrait eſtoit eſcrit ce qui s'enſuit.

Pourtant ſi ie ſuis brunette
Amy n'en prenez eſmoy,
Car autant aymer ſouhaitte
Qu'vne plus blanche que moy.

B.

Le Magiſtrat coſtoyé des deux dames d'honneur de ladite future Eſpouſe, duquel la propoſition fut telle qui s'enſuit.

Qui garde la place d'autruy
Sçachant qu'elle eſt propre pour luy,
N'eſt-il pas fol de s'en demettre :
Chaſcun donc garde ce qu'il a,
Et chantons ré, my, fa, ſol, la,
Moins vaut eſtre valet que maiſtre.

Au recit dequoy fut quelque murmure, ce qui donna occaſion à iceluy, comme ſuperieur mal recognu, entrer en cholere qui fut amoderee à raiſon, par ces bonnes dames, leſquelles mirent en ieu la conſideration ſuyuante.

Maiſtre Iean mon amy, c'eſt bien raiſon qu'il faut,
Sauf vn meilleur aduis, que chaſcun ſoit le maiſtre,
Voſtre maintien polli, gros & gras fait paroiſtre,
Qu'eſt icy, non ailleurs, la Cour du Roy Petaut.

C.

Les Seize reduicts au nombre de douze portant chaſcun les faueurs d'icelle future Eſpouſe, telles qui s'enſuiuent. Vn bonnet d'eſcarlatte griuelee, fourré de peaux de connin, qui ſeruoit de doublure à l'vn de ſes

vieils cotillons, auquel bonnet eſtoit attachee vne des plumes du Coq qui chanta à la broche pour leur feruir de reſueillle-matin : le tout enuoyé d'Eſpaigne par grande excellence.

D.

La nobleſſe de la Ligue ioincte auec marchandiſe & labeur, le tout à la deuotion de laditte Dame, deſquels les harangues & propoſitions ſont amplement deſcriptes au Satyre menippee.

E.

Les deputez de Lyon, Poytiers, Rouen, Orleans, & Rheims en Champaigne, deuiſants les vns aux autres de la fabrication du pretendu Roy, & ne ſçachant par quel bout y commencer, prindrent ceſte reſolution commune, diſans pour toute concluſion ce qui s'enſuit.

Ie voy bien que des eſtats
Ia n'aurons bonne nouuelle,
Et que vains ſont noz debats
Puiſque leur force eſt femelle.

F.

Vn pauure meneur d'Aſne, pour auoir à l'improuiſte en chaſſant ſon baudet, vſé de quelques parolles

pretendues ſcandaleuſes, fut emmené deuant meſſieurs des Eſtats, où eſtants recitees, fut procedé à ſon procez criminel, & iceluy executé exemplairement, la ſentence duquel i'ay miſe en vers, comme s'enſuit.

Vn pauure aſnier ne penſant pas
Que fuſt vn crime manifeſte,
Dit: Allons gros lean aux eſtats,
Penſant faire haſter ſa beſte:

Alors paſſant le commiſſaire
Des zelez nommé Guillaudet,
Qui ſans s'informer de l'affaire,
L'emmena luy & ſon baudet

En ceſte ſaincte ſynagogue,
Où ayant le faict declaré
Au chef qui d'apparence rogue,
S'en monſtra eſtre choleré,

Pourquoy l'aſſemblee condamne
Que ſeroit le pauure affligé,
Attaché au cul de ſon Aſne,
Battu de verge & fuſtigé:

Voyla comment ce pauure diable
Eut aux eſtats ſon paſſe-temps:
Laiſſant ſon baudet reſponſable,
Pour la taxe de ſes deſpens.

G.

Les Seize preſque deſeſperez, voyant que tout leur alloit mal à propos, & qu'en ces eſtats l'on ne s'auan-

çoit point à l'expedition d'vn Roy, mirent robe-bas & s'efforcerent en forger vn à leur poſte qui à la premiere apparence, pour s'y eſtre employez trop chaudement, ioint auſſi qu'il n'eſtoit pas de bonne matiere, ſe rompit & diuiſa en pluſieurs pieces & morceaux, en faueur dequoy vn bon perſonnage a fait ce quatrain.

Les Seize à force de doublons,
S'efforcerent forger vn Roy,
Qui en pluſieurs pieces ſe rompt
Pour n'eſtre pas de bon alloy.

H.

Phelippotin le roupieux, iadis trompette des Amazones, depuis par cas fortuit ayant perdu la veue, vielleur de Ligue, accompagné de Boute-tout-cuire ſon ſuffragant ioueur de cimballes garni de ſa bezaſe, entretenus aux deſpens de la future eſpouſe : afin de ſeruir de paſſe-temps, & remplir les pauſes & intermiſſions des harangues & propoſitions faites en icelle aſſemblee.

I.

Corps de garde garny de quatre ſoldats armez à l'eſpagnolle, ayant chacun vn baſton à deux bouts, deuiſans enſemblement de leurs grades à aduenir.

Dans la ſalle où eſtoient tenus les eſtats, ſe voyoient pluſieurs placards ſcandalleux, affigez aux deſtroits d'icelle, en faueur de l'Infante, entre leſquels i'ay recueilly ceux qui s'enſuyuent.

Si vous auez au cul la rage
Retournez en voſtre village :
Car les Ligueurs vous ont deceue,
Vous promettant eſtre pourueue :
Forçant la raiſon & les Loix
De la Couronne des François :
Pourquoy ne croyez en parolles
Pleines de promeſſes friuolles :
Car quand d'Eſtampes les ſablons
Auriez transformez en doublons,
Rien n'y feriez i'en iure Dieu :
Pourquoy cherchez quelque autre lieu,
Retournez à voſtre village,
Si vous auez au cul la rage.

A l'autre eſtoit eſcrit,

Faictes ſeruice á l'eſpouzee,
Portez luy la chaize percee :
Car KK. veut faire à plein fons
Vous voyant faire voz affaires :
Moins ne peut que de contrefaire
Vos ſales operations.

Voila ce que i'ay peu recueillir & remarquer en ces Eſtats, au plus pres de la verité, & vous puis bien aſſeurer, que

Quand ie fus entré en ce lieu,
Ie me feigné au nom de Dieu,
Voyant cefte grand diablerie :
Puis ayant vn peu demeuré,
Plus refolu, fus affeuré
Que ce n'eftoit que fingerie.

Durant iceux Eftats les Seize, & leurs adherans, proditeurs de leur patrie, voyants que rien ne s'aduançoit à leur deuotion, ils commencerent à s'ennuyer, penfant auoir defia perdu leur credit : pourquoy fe deliberent remettre fur le pied, & faire parler d'eux à bon efcient, tenant toufiours noz miferes en longueur, faire affemblee au Conuent & monaftere des Carmes à Paris, laquelle ne fut pas de grand effet, & feulement pour caufe qu'il falloit neceffairement que ceux qui auoient fait le ferment de maintenir cefte faincte congregation de la Seizerie, fuffent tous appellez auparauant que celuy qui deuoit propofer, ou haranguer, ofa commencer, craignant l'appel des abfens : dont auint que quelqu'vn d'iceux eftant malade au lict, fçachant bien ce reglement, y enuoya fa femme, tant pour l'en excufer, qu'auffi pour y eftre receue par procuration, comme elle auoit efté autresfois aux Confuls, plaidant pour les lanternes & autres fatrafferies communes & vfitees au public, à condition des marchandifes receues, & non payees. Bref pour le faire court, elle communique fa pretendue authorité à ces meffieurs les vnis, qui fans la recongnoiftre, en

forme de mefpris, la mirent hors la porte, ce qui luy donna fujeft & occafion de fe mettre en cholere, en leur reprochant plufieurs fautes commifes, comme auffi c'eft la couftume des femmes de celer ce que ne fçauent point : toutes-fois ne voulant point les abandonner fans leur donner aduis, leur propofa ce qui s'enfuit.

Meffieurs gardez que l'on s'accorde
Sans vous en demander aduis,
Car apres fans mifericorde,
Pourriez bien au bout d'vne corde
Faire la moue à vos amis.

Durant donc ces fredaines de meffieurs de la Ligue, quelques notables perfonnages folicitoient au contraire vers la perfonne du Roy pour le repos & foulagement des pauures habitans de Paris, qui le defiroient recongnoiftre en icelle, comme leur Roy legitime & naturel feigneur : & ce pendant qu'ils furent fur ces deliberations, le chef de la Ligue fe fentant mal affeuré en icelle, euft defia bien voulu auoir ploye bagage & s'en eftre retiré, ce qui ne fe pouuoit pas aifement faire, fans la liberalité du Roy. Pourquoy ainfi que l'on me l'a raconté depuis, il fit tous fes efforts de faire prier fa Majefté pour auoir paffe-port & affeurance de fortir hors, où vn bon perfonnage fidel feruiteur du Roy, donna à congnoiftre à fa Maiefté que c'eftoit le moyen le plus certain pour la reduction de Paris à fon obeif-

fance & feruice, luy propofant ce qui s'enfuit en ces vers fidellement recitez.

SIRE,

De la belle Paris bien toft vous iouirez,
S'il vous plaift confentir que le Renard en forte,
Et au gré d'vn chacun paifible y entrerez,
Louant Dieu qu'aurez mis le petard à la porte.

Par la fortie duquel les Seize, & autre femblable vermine, fe voyant deftituez de fupport, furent contraincts caller le voile & faifants bonne mine, &

Crier au Roy mifericorde,
Pour les affranchir de la corde.

Venu le 22. iour de Mars, le Roy entra à Paris en toute affeurance, dont trefgrande en fut la ioye des habitans d'icelle ville, comme ayant recouuert leur pere de famille & Roy legitime, & naturel feigneur, qui par vne faine preuoyance, donna fi bon ordre & reglement aux foldats, qu'en toute la ville ne fut fait tort à aucun bourgeois de la valleur de cinq fols, chofe à la verité grandement admirable, & outre pardonna aux Seize, qui ne s'attendoyent pas d'en eftre quittes à fi bon marché.

Voyla doncq ce que i'auois enuie de reciter (Meffieurs de Paris), priant Dieu que par fa grace & bonté inefti-

mable, luy plaiſe ietter ſur vous ſon œil de pitié, affin que pour l'aduenir vous n'ayez plus enuie, chatouillez de quelque nouueauté, retomber à voz frenaiſies paſſees, mais au contraire tous vnanimement recongnoiſtre, que

Les Rois, enfans du Ciel, ſont de Dieu les images,
Iupiter en prend cure & les garde d'outrages :
Il les faict reuerer, reputant les honneurs
Eſtre à luy meſme faits, qu'on rend à ſes Seigneurs.

Et ſi faites autrement, vous ne ſaudrez iamais a encourir l'indignation de la miſericorde de noſtre Dieu, & cognoiſtre à vos deſpens l'vtilité du prouerbe commun, qui dit, n'eſtre pas encor eſchappé qui traine ſon lien. Pour teſmoignage dequoy, ie reciteray ce quatrain de Pierre de Ronſard.

Quand le Dieu eternel ſe ſent trop irrité,
Soudain ne deſtruit pas ceux qui l'ont merité,
Mais en temporiſant punit le demerite,
Au double de celuy qui penſoit eſtre quitte.

A quoy ie ſeray fin, meſſieurs, vous ſuppliant entendre ſi bien à l'vtilité des choſes deües, que n'en puiſſiez plus encourir ſcandale, vous recommandant ſur toutes choſes l'obeiſſance de voz ſuperieurs, choſe qui à la verité eſt la vraye aſſeurance de la paix & tran-

quillité publique, pourquoy ie termineray fuyuant ma propofition premiere.

Aymez Dieu, le Roy, & Iuftice,
Qui font les vrays fleaux du vice,
Et vnis en Religion,
Fuyez la rebellion.

FIN DE L'HISTOIRE ABREGEE DES SINGERIES DE LA LIGVE.

LES CHARDONS

DE LA LIGVE

ou Sentences des Poëtes de noſtre temps.

QVE LES MAVX PASSEZ NOVS DOIVENT APPRENDRE A ESTRE SAGES.

AMADIS IAMIN.

APPRENEZ tous la crainte, & de nos maux appris,
N'ayez plus ny les Rois, ny les Dieux à meſpris :
Iamais la diuine Iuſtice,
Impuni ne laiſſe le vice.

QVE LES ROYS SONT ESTABLIS DE DIEV.

PIERRE DE RONSARD.

De l'immortel les Roys ſont les enfans :
Ils ont par luy leurs lauriers triomphans,
Ils ſont par luy reuerez en la terre,
Ils ont de Dieu le pourtraict ſur le front,
Dieu les inſpire & tout cela qu'ils font
Vient du grand Dieu qui darde le Tonnerre.

POVRQVOY LES ROIS PORTENT SCEPTRE.

Dieu leur a mis dans le poing
Le ſceptre ennemi du vice,
Afin qu'en paix & iuſtice
Ils ayent des peuples ſoing ;
Le temps ne les peut diſſoudre,
Iamais leur regne ne faut,
Sinon par l'ire d'enhaut,
Qui peut tout reduire en poudre.

AVTRE DE BERNARD DE GIRARD.

En l'image du Roy font deux fceptres Royaux
Sceptres qui ne font pas en leurs façons egaux ;
Car l'vn eft pour le regne & l'autre de iuftice,
Tous deux pour la vertu & contraires du vice.

QVE SVR TOVTES CHOSES NOVS DEVONS REDOVTER L'IRE DV ROY.

L'ire d'vn Roy eft grande & redoutable :
Et fa fureur du tout infuportable.
Car le pouuoir par lequel il domine,
Vient droitement de la faueur diuine,
Et eft vn Roy, toufiours aymé de Dieu,
Veu qu'il commande icy bas en fon lieu.

DE L'EXCELLENCE ET DIGNITÉ DE LA IVSTICE.

REMI BELLEAU.

La vertu fait affeoir cefte troupe honoree,
Sur les bancs que tu vois en la chambre doree,

Et ſi l'on banniſſoit l'honneur auec le gain,
Ce grand palais vouté ne ſeroit pas ſi plain :
Mais vuide demourroit, & ceſte Cour deſerte
Ne ſe verroit que d'herbe & de mouſſe couuerte.

AVTRE DE PIERRE DE RONSARD.

Dieu tranſmit la Iuſtice en l'aage d'or ça bas,
Quand le peuple innocent encor ne viuoit pas
Comme il fut en peché : ceſte ſaincte Deeſſe,
S'apparoiſſoit au peuple, & ne fuyant la preſſe,
Les preſchoit & prioit d'euiter la malice
Et de garder entr'eux vne ſaincte police,
Fuir proces, debats, querelle, inimitié,
Et d'aimer charité, paix, concorde & pitié :
Ce qu'ils gardoient de gré : mais toute choſe paſſe,
Et rien ferme ne dure en ceſte terre baſſe.
Par iuſticé le Roy ſur le peuple a puiſſance,
Et le peuple ſon ſerf luy rend obeiſſance :
Elle nous a monſtré, comme il faut adorer
Le ſeul Dieu Eternel, comme il faut honorer
Pere, mere, parens, & quelle reuerence
On doit aux morts, de peur de troubler le ſilence.
Dieu qui habite au Ciel, a touſiours en ſouci
Ceux qui ayment iuſtice, & qui la font auſſi.
Et touſiours en honneur floriſſent leurs enfans
Et ne meurent iamais, qu'aſſoupis de vieux ans.

AVTRE.

Faute de maintenir iuſtice eſtroitement,
Fait le peuple mutin viure diſſolument,
Outrageux à commettre iniures & offences,
Ou eſtre ſuperflus en eſtats & deſpences.

ET ENCORES PAR P. DE BRACH.

Par la guerre le droit on a tyranniſé,
Rauiſſant les volleurs des mains de la iuſtice,
Si bien que permettant l'impunité du vice,
L'honneur du magiſtrat demeure meſpriſé.

Le larron du pillage eſtant authoriſé,
Repille éfrontément ſans crainte du ſupplice,
Car auſſi que! larron craindra qu'on le puniſſe,
Puiſque la picoree a ſon nom deſguiſé.

Mais ie vous prie, qui ſont ceux-là qui tirannifent,
Qui ſont ceux qui l'honneur du magiſtrat meſprifent,
Et qui s'eſt eſleué rompant noſtre vnion?

C'eſt le ſuiect mutin contre ſon propre prince,
Qui baigné dans ſon ſang, ſaccage ſa prouince,
Pour ſouſtenir le faux de quelque opinion.

QVALITEZ DE LA SEDITION.

I. DE LA TAILLE.

Ha ! peſte de repos, faulſe ſedition,
Tu es cauſe à preſent de la confuſion,
Et du cruel mal-heur qui trouble noſtre France :
O Hydre à cent mil' chefs, fille d'outrecuidance
Et de trop preſumer, qui as legereté
Pour nourrice, ou pluſtoſt opiniaſtreté,
Pour maiſtre trop ſçauoir, pour eſcolle folie,
Pour fille affection, debat, noiſe & furie
Pour ta ſuitte ordinaire, & pour verge traiſon :
C'eſt toy qui noz cerueaux brouille par ta poiſon.
Pleuſt à Dieu que d'vn coup, n'ayant qu'vn col meſchante,
Ie fuſſe ton Hercul', par l'eſpee tranchante.

FIN DES CHARDONS DE LA LIGVE.

LETTRE
DE MONSIEVR DE VILLEROY
A MONSIEVR DV VAIR
ſur le ſubject d'vn liure intitulé la Satyre menippee

1594.

MONSIEVR,

QVAND nous gouſtons d'vn bon fruict nous nous ſouuenons volontiers de l'arbre qui l'a porté. Il m'en eſt ainſi aduenu liſant nagueres vn certain liure nouuellement imprimé intitulé la Satyre Menippee, car comme au lieu de m'en offenſer ie me ſuis mis à rire, ie me ſuis ſoudainement ſouuenu de vous recongnoiſſant deuoir ce fruict aux ſaincts & ſages preceptes de voſtre conſtance ſans le ſecours deſquels i'aduoüe que i'en

vſſes vſé aultrement, voyant qu'il n'y a verité ſi claire qui ne ſoit ſubiecte d'eſtre obſcurcie par enuie & malice. Ce que ie vous dis à propos de l'vn des tableaux de ce liure qu'vn valet a deſrobé à ſon maiſtre par lequel on dict qu'il a entendu me figurer nous repreſentant vn petit homme de deux couleurs bien eſtoffé & orné des marques d'vn bon traiſtre. Iugez s'il vous plaiſt s'il y auoit ſubject de s'alterer & ſi ie ne l'ay faict, combien ie ſuis obligé à voſtre vertu, car vous ne pouuez faire l'vn ſans l'autre, non que vos enſeignemens m'ayent rendu inſenſible mais appris que les gens de bien ſont plus ſubiects à calomnie que les autres & toutesfois que l'on ne peult les priuer d'honneur. l'eſtimois auoir, par mes actions, du tout effacé cette deuxieſme couleur de laquelle ce peintre ou, pour mieux dire, ce brouillon me barbouille. Mais à ſon compte le mien eſt faulx, & combien que mon miroiier, qui eſt ma conſcience, m'aſſeure que c'eſt vn menteur. Neantmoins, comme ſouuent nous nous flattons & trompons nousmeſmes au iugement de ce qui nous concerne, ie vous prie me ſecourir du voſtre en cette occaſion à la pareille quand vous m'en eſtimerez digne. Si vous me condamnez, ie me tiendray caché iuſques à ce que ie ſois mieux laué, car ie ne veux pas que le iour me voye ſi bigarré qu'il me dépeint, ſi non ie n'emprunteray point de temps ni de maſque pour comparoiſtre & conuaincre ſa menſonge, tant i'ay de confiance en voſtre probité & amityé. Il dit, en auſſi bon latin que françois, que i'ay vendu mon maiſtre & mon pays aux

Efpagnols. Ce n'eft qu'vne peccadille du temps pour ceux qui font plus afpres à leur proffit qu'à leur deuoir, comme à l'aduenture eft ce valet, mais pour les autres, il eft incompatible & mortel. Monfieur, fi i'ay commis ce crime, c'a efté deuant ou feulement depuis eftre de la Ligue. Si deuant, i'aduoüe que ie fuis du tout inexcufable & me condamne le premier, mais fi ce malheur ne m'eft imputé que pour auoir fuiuy la Ligue depuis auoir efté efloigné du feruice du feu Roy, peult eftre fera-il iugé aucunement pardonnable, car encores n'i a il peché fi deteftable qui ne puiffe eftre amendé par penitence, contrition & fatisfaction, comme difent meffieurs nos Maiftres. Toutesfois, fi ie prouue quelque fortune que i'aye courue, auoir toufiours vefcu les mains nettes, que doit deuenir ce bouffon de tauerne? I'efpere qu'il fe condamnera luy mefme. Or, examinons ce premier poinct. Ie voudrois, pour bien m'en acquitter, qu'il euft parlé plus particulierement, car il eft bien difficile de bien refpondre à vne accufation ou impofture fi generale qu'eft la fienne. Toutefffois i'y fatisferay le mieux que ie pourray Il eft certain que les hommes n'entreprennent ou font rien que ce ne foit à quelque fin qui leur foit ou croyent deuoir eftre honnorable ou vtile, car perfonne ne cherche de gayeté de cœur fa honte ny fon dommage. Partant, fi i'ay trahi mon maiftre & mon pays, ie l'ay deu entreprendre pour en proffiter en honneurs & en commoditez. C'eft auffi ce qu'il entend m'impofer par cette gibeffiere quadrupplee & cette pluye d'or qu'il faict

tomber d'entre le Midy & le Couchant, ſur ce chappeau double & le manteau à l'Eſpagnolle qu'il faict porter à ce petit homme blanc & rouge, inuention certes tres facecieuſe & digne de l'auteur. Laquelle auſſi il repreſente ſi naïfuement que vous diriez que l'eau luy en vient à la bouche. De ſorte que ie ne ſcay pas encores ſi ie doibs croire ſi l'enuie ou paſſion qui le tranſporte me regarde plus que l'eſcarcelle. Car quel qu'il ſoit, ie ſcay ne l'auoir iamais offenſé, ains peut eſtre aydé à le meſtre où il eſt. Et, ſi la vie que ie demeine de preſent, eſt ce me ſemble hors d'enuie, le temps nous eſclaircira du reſte. Mais ſi ie veriffie qu'au lieu d'vne gibeſſiere bien doree, ie n'ay rapporté de tous mes trauaux & longs ſeruices, ni de toutes ces ſuppoſees trahiſons qu'vn ſac plein de debtes, ſans toutesfois auoir eſté ſubiect à ma bouche ny aux autres appetits & deſpenſes qui appauuriſſent les hommes, ſera ce aſſes pour conuaincre l'impoſture & l'auteur. Si vous le iugez ainſi, i'auray toſt gagné ma cauſe car il ne fault que faire feuilleter les regiſtres des notaires de Paris ou appeller mes creanciers qui y demeurent. Si l'on trouue que i'aye plus acquis que mes debtes ne montent ou que ie n'aye vendu, ie paſſe condamnation. Cette preuue eſt facile, prompte & certaine, car les partyes & les pieces ſont ſur les lieux. Toutesfois, ſi elle ne ſuffiſt, i'offre encore de rendre compte de tout le bien que i'ay & veriffier d'où il eſt venu. Ce calomniateur ofera il ſe ſouſmettre à pareil examen pour ce qui le concerne. Toutesfois, i'ay ſerui deux Rois, l'vn apres

l'aultre, plus de vingt cinq ans en charge aſſez queſtueuſe, les deux plus grands & plus liberaux princes du monde, leſquels de leur grace ne me reffuſoient iamais rien &, ſi ont enrichi tant d'aultres, qu'il ſembleroit que cette pauureté qui m'en eſt demeuree, me deueroit bien pluſtoſt eſtre & iuſtement reprochee pour marque de deſloyauté que ces doublons d'Eſpagne que ie n'ay point. Sy l'on ne trouue meilleur vſant du ſtille du temps, d'attribuer à ſottiſe, comme on faict auiourd'huy les actions de ceux qui ont plus de ſoing du publicq que de leurs affaires car, en fin, i'ay tres mal faict les miennes, combien que i'aye peult eſtre plus veillé & trauaillé pour ſeruir le public & moins ioué ou tauerné que ce cenſeur & ſes compagnons (car l'on dict que pluſieurs ont mis la main à ce bel œuvre), ma porte auſſi ne fut oncques fermee, friponnant ou non ni mon aſſiſtance deniee, aux gens de bien, & tel me gronde maintenant qui l'a peult eſtre eſprouué à ſon aduantage plus d'vne fois dont il deueroit palir ou noircir de honte, plus que ie ne doibs eſtre depit de ſon ingrate malice. Monſieur, i'eſtois demeuré ſi endebté, que ſi le Roy me receuant à ſon ſeruice, ne m'euſt ſecouru de ſa liberalité, ie n'aurois quaſi maintenant de quoy viure, encores que Dieu m'ait faict naiſtre d'vne maiſon en laquelle il y auoit du bien, mais vous ſauez que ie ſuis encore de ſa grace enfant de famille. C'eſt donc la bonté de Sa Maieſté qu'il fault accuſer d'auoir enrichy mon eſcarcelle, & non l'or de Midy. C'eſt à mon aduis auſſi ce qui a emeu contre moy le

pinceau enuieux de ce detracteur. Car telles gens mefprifent volontiers ces miferables tel que ie fuffe demeuré fans la faueur de fa Maiefté. Si vous prenez garde auffi aux traicts hardis de fon outrecuidance, vous verrez comme il feche & creue de defpit de la bonté de fa Maiefté, dont il s'efforce de la degoufter, tant fa paffion le tranfporte ne confiderant, aueugle qu'il eft, qu'vne ame genereufe ne peult eftre cruelle ny vindicatiue. Mais, fi ie n'ay efté traiftre pour m'enrichir, il fault qu'il fuppofe que ie l'aye efté pour m'aggrandir. Quoy, le Roy d'Efpagne m'a peult eftre honnoré de quelque Encommiendé. Si ainfi eft, que n'en a il marqué mon manteau, ou bien de quelque charge de guerre digne de l'efpee qu'il me faict porter fans efperons encores qu'il ne me foit gueres aduenu de charger l'vne fans les aultres, comme celuy qui a toufiours faict profeffion de fe mieux ayder de ceux cy que de celle la. Car pour employer mon efcrlptoire, ce Roy la ne m'en pouuoit donner vne plus honnorable & proffitable qu'eftoit celle que i'ay exercee fi long temps. Luy manquant ces preuues particulieres, il fault donc qu'il entende que i'ay voulu, comme bien fin & aduifé, acquerir par trahifon la faueur & protection dudict Roy, expres pour mieux meriter celle des maiftres que i'ay feruy, me rendre plus neceffaire aupres d'eulx & par ce moyen m'aggrandir. O braue artifice, digne certes de quelque rufé pedant, mais non à mon aduis de ces lourdauts courtifans, nourris & efleuez au cabinet & aux affaire de nos Roys. Si l'ambition m'a tant commandé, pour

quoy ne l'ay ie mieux contentée que ie n'ay faict, car chacun ſçait que i'en ay eu le moyen, mais tant s'en fault que cette paſſion m'aye tranſporté que i'oſe dire ſans preſumption que iamais ſeruiteur n'a eu tant de part, ny ſi long temps, aupres de ſes maiſtres, qui ait eſté en ſa fortune pour luy & pour les ſiens ſi retenu & moderé que i'ay eſté. Non qu'ils ne m'ayent faict plus d'honneur que ie ne merite, mais ie me ſuis contenté de leurs bonnes graces. Et des offices & benefices qui ont vaqué & m'ont eſté donnez par la mort ou reſignation de mes parens, le feu Roy donna bien à mon fils la ſuruiuance du gouuernement de Lyon, qui eſtoit vne charge trop peſante pour ſes eſpaules. Mais ſa Maieſté le fiſt exprez pour luy faire eſpouſer la fille de feu monſieur de Mandelot & en ce faiſant rompre le mariage d'icelle auec le marquis de Villars, fils aiſné de Madame de Mayenne, qui eſtoit bien aduancé, comme ie puis bien veriffier par lettres eſcriptes de la propre main de ſa Maieſté & par le teſmoignage de Monſieur de Bellieure qui s'en entremiſt comme ſeruiteur du Roy, & mon amy. Cela ſe fiſt entre la premiere paix de la Ligue & celle des Barricades. Et fault croire que le Roy ne ſe fuſt ſerui de moy ni de mon fils pour rompre cette alliance, s'il ſe fuſt deffié de moy, ou que ie m'en fuſſe bien excuſé ſi i'euſſes craint de deſplaire aux aultres & voulu les fauoriſer & ſeruir au preiudice de ſa Maieſté. A ton veu auſſi que ie me ſois aduancé en quelque grade ou charge par deſſus mes compagnons d'office. Ils obtindrent la ſuruiuance de leurs Eſtats deuant moy

& auec mon aſſiſtance. Dauantage ſa Maieſté a elle eſté en peyne d'achepter ou payer de ſes deniers vn gouuernement ou quelque aultre charge pour m'accommoder ou les miens, ainſi qu'elle a faict aſſez fouuent pour d'aultres qui ne l'auoient ſeruie ſi long temps que moy. Ie me ſuis contenté de participer doucement à ſes liberalitez que i'ay certes eſprouuees encor trop largement, mais ie puis prouuer auſſi les auoir quaſi toutes miſes à la ſeruir. Au moyen de quoy, ſi i'ay peu m'enrichir & aggrandir & les miens en ſeruant fidelement ſans emprunter aultre bourſe ny faueur que celle de nos Rois, comme pluſieurs aultres ont faict qui n'ont eu tant de credit ny ſerui mieux que moy. Et toutesfois ie ne l'ay faict. Quelle raiſon a maintenant ce malheureux, de me reprocher que i'ay trahi mes maiſtres & mon pays pour le faire. Comment? que i'euſſe choiſy ce chemin plain de honte & de peril pour moy & pour les miens, au lieu de l'aultre qui m'eſtoit ſi honnorable, ſeur & vtile pour demeurer neceſſiteux & ſans charge & grades comme ie ſuis. Luy ay ie donné occaſion ny à aucun de me tenir pour ſi mal aduiſé que cela. Si ainſi eſt, que ne m'a il coiffé du chappeau de Sibilot, au lieu de me faire porter cette gibeciere par laquelle il veult faire croire que i'abonde d'or & d'argent, comme en verité il faict de malice. Tant de gens & de toutes ſortes de qualitez, ont eu affaire à moy voire en ont tiré ſeruice & plaiſir quand i'eſtois en charge. S'en eſt il trouué quelqu'vn qui ait dict m'auoir corrompu ou que ie l'aye tenté ou voulu desbaucher de

ſon deuoir pour en proffiter ou me ſeconder & aſſiſter en ces trahiſons & entrepriſes contre nos Rois, ny ſeulement m'auoir faict preſent d'autre choſe que d'vn chien ou vn cheual. Si quelqu'vn euſt eu cette barre ſur moy, croyez vous qu'il fuſt à le deceler. A il pas eſté vn temps que l'on recompenſoit ceux qui mieux meſdiſoient de moy. Mes propres parens & amis plus obligez, ont meſme eſté contraincts pour ſe conſeruer de me ietter la pierre comme les aultres. Ie ne recuſe perſonne, non plus ceulx qui ont eſté ou ſont encores de la Ligue que les aultres qui n'en furent oncques, pourueu qu'ils ne parlent à l'adueu d'aultruy, ni par ouïr dire, comme ie m'aſſeure que faict ce cenſeur. Ha s'il m'eſtoit honneſte de nommer & appeler à mon ayde tous ceux qui m'ont offert des preſens pour ſeruice receu de moy ou pour leurs affaires leſquels i'ay reſſuſez, i'en nommerois plus d'vne bonne douzaine & des plus huppez du Royaume, voire des Provinces entieres & des meilleures villes, mais ja à Dieu ne plaiſe, que ie deffende ma cauſe au preiudice d'aultruy.

Or i'ay iuſques icy reſpondu en general à l'accuſation generale de ce calomniateur. Examinons maintenant les pieces particulieres dont il ſe peult preualoir. L'on dict qu'il y en a trois, la premiere eſt fondee ſur la depoſition de Salcede, la deuxieſme ſur mon eſloignement de la Cour & la derniere ſur ma retraicte au party de la Ligue. Ie diray que ie ne vis iamais Salcede qu'vne fois qui fut lors qu'eſtant pourſuiuy du Parlement de Rouen pour ſes forfaicts, il me vint demander

vne lettre du Roy, addreſſante à feu Monſieur de Carrouges, pour faire furſeoir ladicte pourſuitte que ſa Maieſté m'auoit commandee, à la requeſte de monſieur le duc de Lorraine, qui eſtoit lors à Paris, ſur ce que ledict Salſede offroit de ſe iuſtiffier en ladicte ville, laquelle ie luy reffuſay, parce qu'il me parla trop indignement du dict ſieur de Carrouges, de quoy i'aduertis ſa Maieſté, qui m'ordonna derechef de l'expedier preſſé dudict duc, mais ledict Salcede ſe garda bien de la venir querir & encore mieux de ſe repreſenter à iuſtice. Car deux iours apres il eſuanouit, ayant à mon aduis deſcouuert que ledict ſieur de Carrouges enuoyoit ſon procez au Roy. Ie vous iure ne l'auoir veu depuis comme ie n'auois iamais faict auparauant. Mais cette deffenſe giſt en preuue il eſt vray & dauantage qu'elle ne ſeroit à faire ſi le feu Roy m'euſt voulu croire. Car ie l'en ſuppliay & preſſay importunement quand l'on fiſt ce procez à ce miſerable auquel ie fis inſtance tres grande d'eſtre repreſenté & confronté affin de mieux auerer ce qui me concernoit. Mais d'autant qu'à ſon arriuée il auoit denié tout ce qu'il auoit dit, ſa Maieſté ne le voulut pas, diſant que i'eſtois aſſez iuſtifié & deſchargé puis qu'il s'eſtoit dedict. Sur cela ſon procez luy fut faict & parfait. Les iuges qui y furent employez ne diront poinct que ie les aye follicitez pour leur recommander mon innocence. I'ay ouy dire au feu Roy, qu'il varia à la queſtion la deuxieſme ou troiſieſme fois qu'il fut tiré (car il la luy veit donner) où il diſoit l'auoir veu tant ſouffrir & pour cela changer ſi ſouuent de

langage qu'il n'adiouſteroit iamais foy à depoſition extorquée par tels tourmans, mais ſi en ceſte variation dudict Salcede il deuoit eſtre referué pour eſtre confronté à d'autres ou executé comme il fut, il n'appartient d'en parler. Ce qui s'en fiſt auſſi ne vint pas de moy ny de ma pourſuitte. L'on a dict encore qu'au ſupplice il parla & ſigna quelque choſe qui fut recueilly par Tanchou. I'aurois plus d'eſgard à cela qu'au demeurant, car il eſtoit à la mort où l'on doibt recongnoiſtre & confeſſer la verité auec ſon Createur, ou iamais. Ie n'ay iamais ſceu au vray ce qu'il auoit dict, auſſi l'ay ie meſpriſé aſſeuré de mon innocence. Toutesfois i'ay ouy dire à quelques vns qu'il m'auoit ſeul deſchargé, à d'aultres qu'il m'auoit laiſſé ſeul chargé. L'vn eſt croyable & l'autre incroyable voire impoſſible, car vne ſi grande conſpiration ſe pouuoit bien faire ſans moy. Mais ie ne la pouuois pas ſeul entreprendre, ny executer & me ſemble ſoubs correction qu'il n'y a que redire à cela. Si cette depoſition contient aultre choſe ou non, ie vous dis de rechef que ie ne le ſcay pas & ſi ie le ſcauois i'y reſpondrois, mais voicy que l'on adiouſte. L'on dict qu'vne grande partye de ceux que ledict Salcede chargea, ſe ſont depuis rebellez contre le feu Roy & que i'ay moymeſme ſuiuy la Ligue depuis la mort de feu monſieur de Guiſe &, partant ce que ledict Salcede a dict de moy doibt eſtre veritable comme il s'eſt trouué des aultres. Monſieur, ie nie cette conſequence. Ledict Salcede fut executé au mois d'octobre 1582, & la premiere guerre de la Ligue com-

mença en feburier & mars 1585. Durant cet interualle de temps, ie feruis le Roy tres fidellement. Il fe feruit auffi de moy plus confidemment que deuant. Ie diray dauantage que fi fa Maiefté euft entretenu les gens de guerre de cheual & de pied qu'elle auoit aduifé d'ordonner & eftablir en certaines prouinces au commencement de l'an 1584, ainfi qu'elle fift tres foigneufement iufques au mois d'aouft de ladict année que ie tombay malade, de façon que ie ne peus continuer à y feruir comme i'auois faict deuant, ladicte Ligue ny aultres n'euffent ofé ny peu s'efleuer. Tel ordre auffi auoit efté dreffé exprez pour cet effect & pour donner main forte à la iuftice. Mais comme ie fus abfent, il fut bien toft negligé, mefmes blafmé d'aulcuns qui firent employer ailleurs les deniers affectez au payement desdicts gens de guerre, comme peuuent tefmoigner les officiers qui en auoient la charge, lefquels feruent encore auiourd'hui le Roy. Or fi i'euffes eu intelligence auec ces remueurs de mefnage, ie n'euffe confeillé ny maintenu ledict ordre & puis dire que ceux qui furent caufe de le rompre les feruirent tres à propos. I'eftois comme vous fcauez employé des plus auant aux affaires publiques. Ie m'apperceus auffi des premiers de ces mouuemens principalement depuis le trefpas de feu M^er^ frere du Roy, que la perte de ce Prince commença à enfler les efperances des vns & l'audace des autres à caufe que fa Maiefté eftoit fans enfans, ce qui aduança la tempefte qui efclatta bien toft apres fur ce miferable pays. Et comme ceux qui le vouloient troubler pour

faire leurs affaires, ne le pouuoient vtilement faire qu'en s'aydant du pretexte de la religion & du bien publicq, ſi les gens de bien euſſent eſté creus & ſi le feu Roy euſt eſté ſeruy l'on euſt donné tel ordre à l'vn & à l'autre, que cette ouuerture leur euſt manqué laquelle les a depuis faict fuiure, car c'eſtoit le plus ſeur moyen de renuerſer leurs deſſeins auec les forces ſuſdictes que ſa Maieſté auoit diſpoſees par les prouinces pour fortiffier la iuſtice & diray que c'eſtoit le but & la volonté du feu Roy. I'en parle de ſcience, mais ce Prince eſtoit ſi bon & facile à demouuoir, que rarement il executoit ce qu'il auoit reſolu de maniere que les conſeils que l'on luy donnoit & ſes reſolutions pour bonnes qu'elles fuſſent, ſouuent luy apportoient plus de mal que de bien. A quoy i'adiouſteray que ce malheur procedoit quelquesfois de la faulte de ſes ſeruiteurs autant que de la ſienne. L'on tient que les bons maiſtres ſont les bons ſeruiteurs: toutesfois il me ſemble y auoir en cela de la fatalité comme à aultres choſes de ce monde. Car ſouuent nous auons veu des princes tresbons & prudens mal ſeruis, ſoit que leur bonté ait ſurpaſſé leur prudence, ou qu'ils l'ayent diſſimulé pour euiter pis. Le feu Roy auoit tresbien commencé à reſtablir la iuſtice, & à ſoulager le peuple & croy fermement que ſans la guerre de la Ligue il euſt encore mieux acheué. Nous approchions auſſi du terme dedans lequel ceulx de la Religion pretendue reformee deuoient rendre les villes de ſeureté qui leur auoient eſté accordees par le dernier traicté de paix faict auec eulx & craignoient ceux qui

vouloient remuer qu'ils y ſatisfiſſent, & par ce moyen que le pretexte de s'eſleuer & former leur party, vint à leur manquer, ne plus ne moings que celuy du bien public par l'ordre ſuſdict. Partant, ils ne furent marris quand ils ſceurent que la garde deſdictes villes leur auoit eſté prolongée ny d'vne certaine aſſemblée qui fut faicte à Montauban, non plus que du voyage en Guyenne de Monſieur d'Eſpernon, & de celuy du ſieur de Segur en Alemagne. Toutesfois ie puis reſpondre que tout ce qui a eſté publié de celuy dudict ſieur d'Eſpernon pour deſcrier ſa Maieſté, a eſté artificieuſement controuué. Ie ſuis aſſeuré auſſi que l'intention d'icelle pour le regard de ladicte prolongation eſtoit tres bonne. Toutesfois comme i'estois lors malade & abſent, ie n'en puis parler de ſcience comme de l'autre. Mais i'appellerois volontiers à teſmoing Monſieur du Pleſſis Mornay lequel priſt la peyne de me venir viſiter ſur cette occàſion des propos que ie luy en tins, comme ie ferois feu Monſieur de Grattins, s'il viuoit de ce que ie luy eſcriuis ſur ce ſubiect apres la mort de feu Mgr frere du Roy, luy donnant aduis du chemin qu'il me ſembloit que le Roy, que nous appelions lors de Nauarre, auoit à tenir pour coupper l'herbe ſoubs le pied aux factions qui ſe preparoient, à quoy s'employa auſſi en meſme temps mondict ſieur de Bellieure. Ce que nous fiſmes par commandement du feu Roy, mais non ſans donner ialouſie à d'aucuns qui n'approuuoient nos conſeils, leſquels (pour reuenir à mon compte) ie me ſuſſe bien gardé de donner tels ſi i'euſſes eſté engagé

en la conſpiration dudict Salcede. Car c'eſtoit le vray moyen de la renuerſer & confondre entierement les autheurs d'icelle, mais les iugements de Dieu ſont ineuitables. Ce prince eſtoit tresbien aduerty de toutes choſes, il recongnoiſſoit le malheur qui luy eſtoit preparé non ſeulement par aduertiſſemens qui luy en eſtoient donnez, mais auſſi par des ſignes ſi euidens qu'il n'en doubtoit quaſi point. Il nous faiſoit leçon tous les iours des moyens d'y remedier dont il eſtoit mieux inſtruict & auoit encore meilleure volonté d'vſer que nul aultre & toutesfois il n'en fiſt rien. Ie pourrois cotter pluſieurs particularitez à ce propos dont ie m'abſtiendray, car ie doibs ce ſilence à mon deuoir. Tant y a que i'eſtois en ma maiſon tres mal de la fiebure qui m'auoit deſia tenu abſent de la Cour pres de huit mois, quand la guerre de la Ligue commença auec l'aduantage & reputation que chacun ſcait. Au lieu de m'y ioindre comme par raiſon ie deuois faire ſi i'euſſe eſté de la partye, i'accourus ſoudain aux pieds de ſa Maieſté, tout malade & debile que i'eſtois. De quelle affection & fidelité ie la ſeruis, c'eſt choſe qui m'eſt facile à prouuer par eſcript & par bons teſmoings, dedans & dehors le royaume. En quoy ie n'interpelleray pas ſeulement ceux qui ſeruirent lors ſa Maieſté tres fidellement, mais auſſi les aultres qui prirent les armes auec Monſieur de Guiſe auſquels il ne cela rien de ſes conceptions & intelligences, qui ont depuis ſeruy le feu Roy ainſi qu'ils font encore de preſent ſa Maieſté. Ceux cy peuuent dire quel eſtat ledict Duc faiſoit de moy lors, & ceux la

auec quel courage & ſoin ie me bandois aupres de ſa dicte Maieſté contre luy & ſes deſſeins. Toutesfois à cauſe que la paix ſe fiſt bien toſt apres & que ie fus trouuer la Roine mere du Roy, ſur la fin & concluſion d'icelle aucuns ont voulu baſtir ſur cela vne nouuelle coniecture de mon intelligence auec ledict Duc. Mais ie diray qu'ils ont eſté tres mal informez de la verité. Car ie puis prouuer par lettre eſcripte de la propre main de ſa Maieſté, que ce ne fuſt pas pour ce traicté la qu'elle m'enuoya & dauantage qu'elle me fiſt faire ce voyage à regret & contre mon conſeil. I'en pourrois quaſi dire autant de la negociation de la paix des barricades où ſa Maieſté me voulut employer deuant Monſieur Miron, ſon premier medecin. Car ie m'en excuſay. Mais depuis ſa Maieſté voyant que ledict Miron n'auoit rien aduancé en deux ou trois voyages qu'il auoit faict, elle m'en chargea & ie l'entrepris exprez pour eſſayer de la tirer en vne forte ou aultre de l'incertitude èn laquelle elle s'entretenoit & flattoit entre la guerre & l'eſperance de la paix qui ruinoit ſa reputation & ſes affaires, d'autant que cependant elle ne ſe preparoit ny donnoit ordre à rien. Mais ie puis faire veoir par eſcripts ſignez & recongneus de la propre main de ſa Maieſté, auoir eſté ſi bon meſnager de ſes volontéz & commandemens en cette negociation, que i'en ay rapporté de reſte. Tant s'en fault que i'aye en icelle accordé de moy meſme & ſans charge la ville d'Orleans comme aucuns ont oſé dire (mais ſeulement apres mon banniſſement de la cour que chacun me

couroit ſus ainſi que font ces maſtins de cuiſine à ceux que l'on en chaſſe), car deuant ils ne l'euſſent entrepris comme à mon aduis ils ſe garderont bien de faire encore maintenant. I'ay en main auſſi de quoy les faire rougir & ſy Dieu nous a donné vn prince qui ne me condemnera ſans m'ouïr. Ie ſus auſſi ſi religieux en cette negociation que ie la rendis la plus publicque qu'il me fuſt poſſible. Ce que ie traictois à Paris aupres de la Royne mere du Roy eſtoit deliberé & reſolu en la preſence de pluſieurs perſonnages de qualité du conſeil de ſa Maieſté ordonnez pres d'elle pour l'aſſiſter, dauantage i'y fis appeller Meſſieurs les Preſidens de la cour dont ie fus parler à Monſieur le premier Preſident afin d'en eſtre fortiffié. Quand ie retournois deuers le Roy apres luy auoir dict ſommairement à part ce que i'auois negotié à Paris, i'en rendois compte de rechef à ſa Maieſté en preſence des Princes officiers de la couronne & aultres ſeigneurs de ſon conſeil qui eſtoient aupres d'elle, où elle me declaroit & ordonnoit ſa volonté, laquelle eſtoit recueillie & miſe per eſcript ſur le lieu par Monſieur Brullart, qui me la bailloit apres ſignee de la main de ſa Maieſté & contreſignee de la ſienne. En fin, tout fut traicté par eſcript de part & d'aultre, tant à Paris qu'à Rouen, en la forme ſuſdicte, excepté ce qui concernoit les aduantages particuliers que le Roy voulut faire audict duc & à ceux qui l'approchoient, dont elle me declaroit à part ſon intention pour n'apporter ialouſie aux ſiens, mais elle ne laiſſoit de me bailler cecy par eſcript comme le reſte ſigné de

ſa main & approuué de quelques mots eſcripts de meſme, ainſi que ie feray veoir quand il ſera beſoing. Sur tout l'on a blaſmé de cette negociation le pouuoir qui fut donné audict duc de Guiſe. Par tant ie veux vous dire plus particulierement comment ce faict a paſſé, car il me ſemble qu'il importe à la cauſe.

Quand le feu Roy me depeſcha la premiere fois pour ce traicté, il eſtoit à Vernon. Ce fut le iour de la Pentecoſte, ie venois de la communion & ſa Maieſté y alloit. Ledict ſieur Miron eſtoit arriué le matin, qui ne luy auoit apporté contentement. Sa Maieſté me manda & commanda en ſa preſence de prendre cette commiſſion & me fiſt eſcrire ſur le champ ſa volonté & mon inſtruction, laquelle elle dicta elle meſme, preſent touſiours ledict Miron & ſur ce qu'il luy diſoit auoir appris eſtre neceſſaire de faire pour aduancer les affaires & meſmes faire parler monſieur de Guiſe plus clairement qu'il n'auoit faict, car l'on n'en auoit pu tirer encores que des paroles generales & incertaines, dont ſa Maieſté eſtoit tres mal ſatisfaicte. Par ce premier memoire, ainſi dreſſé & approuué de ſa Maieſté elle me donna pouuoir d'offrir & accorder en ſon nom audict duc la charge de lieutenant general repreſentant ſa perſonne par tous les royaume & pays de ſon obeyſſance. Ie partis à l'heure meſme & arriuay le lendemain à Paris, mais ie m'aduiſay de n'eſtaller d'abordée ma marchandiſe & me contentay de recongnoiſtre le cours du marché dont bien me priſt, car ie trouuay que la Roynemere du Roy auoit eſcript à ſa Maieſté par le ſieur de

la Roche, qu'elle auoit defcouuert par le moyen de monfieur de Schomberg, que s'il plaifoit à fa Maiefté adioufter à l'eftat de grand maiftre de France qu'auoit ledict duc vn pouuoir fur les armees en ce royaume, il fe contenteroit & feroit la paix, qui fut caufe de me faire tenir encore plus ferré, de forte que ledict duc ny autre ne fceurent rien de la charge que fa Maiefté m'auoit donnee. Ce que ie n'euffes ainfi laiffé paffer fi i'euffes eu tant d'enuie d'agrandir ledict duc & faire fes affaires aux defpens de mon maiftre. Car pouuois ie pas luy dire ouuertement ou luy faire fcauoir foubs main ce fecret affin d'en faire fon proffit ainfi qu'il pouuoit faire facillement. Car le Roy auoit fi grande enuie d'efteindre le feu qui auoit efté trop legerement & mollement allumé, qu'il ne reffufoit rien audict duc de ce qu'il opiniaftroit. Et pour le regard des aultres lettres de pouuoir qu'il obtint, elles me furent commandees par fa Maiefté & par moy dreffees, mais elle les veift & corrigea plus d'vne fois deuant que de les arrefter & figner. Monfieur le chancelier y mift auffi le feau & puis dire qu'elles furent fi efcourtees & retranchees qu'elles ne luy donnoient gueres plus d'auctorité qu'à vn marefchal de France. Il eft vrai que telle auctorité entre fes màins eftoit tres dangereufe pour le Roy & pour le royaume. Les chofes eftans en l'eftat qu'elles eftoient, car vous fcauez que chacun eftoit mal content de la conduite & adminiftration des affaires publiques dont ledict duc fcauoit trop bien faire fon profit, comme defdicts traictez que l'on congnoiffoit eftre

faicts par ſa Maieſté par neceſſité au grand preiudice de ſa reputation dedans & dehors le royaume & non moindre regret de ſes bons ſeruiteurs qui congnoiſſoient que ce chancre mangeroit à la fin le ſceptre & la couronne de ſa Maieſté ſy elle n'y remedioit, de quoy elle eſtoit tres bien aduertye, tout autre pouuoit il conduire cette negociation pour obeyr à ſa Maieſté plus candidement & fidelement que cela. Diſpoſons nous à ſouhait des cœurs & des volontez de nos Rois. S'il y a eu de la faulte ou du malheur en doibs ie eſtre ſeul coulpable & repris, puiſque tant de perſonnes y ont participé & que ie n'ay faict que porter & executer les commandements de ſa Maieſté à laquelle ce fut moy auſſi qui fis premierement parler ce lieutenant du preuoſt Hardy, dont faict mention ce ſatyre, par lequel elle fut plainement informee des monopoles d'aucuns des habitans de Paris auec ledict duc & ceux de ſa maiſon quelques iours deuant le retour de Guyenne de monſieur de Mayenne, dont ie fus conſulter auec ledict ſieur premier Preſident, la Roine mere du Roy, eſtant lors en Poictou. Et vous diray que ſi ſa Maieſte euſt creu qu'en arreſtant ledict duc & faiſant lors empoigner & chaſtier les factieux de ladicte ville elle euſt abattu ou ſort affoibly la faction, elle l'euſt executé ſpecialement quand elle ſceut que monſieur d'Aumale auoit pris Dourlens, mais elle auoit trop mal pourueu à ſes affaires pour commencer ce ieu, en l'abſence de ladicte dame & de ſes principaulx ſeruiteurs qui tous quaſi eſtoient auſſi abſens, eſtant ledict duc de Guiſe armé

comme il eſtoit, & peult eſtre deſireux que ſa Maieſté attaquaſt l'eſcarmouche pour auoir ſubiect de l'acheuer, car il n'eſtoit ſans martel du voyage de ladicte dame laquelle traictoit auec le Roy de Nauarre qui eſtoit lors en Poictou & de la priſe de la citadelle de Valence. Ie veis ſa Maieſté en cette conſultation, enquoy ſi elle fut trop retenue & trop conſideree, ſachez que ce ne fut pas faulte de volonté ny de courage de ſa part ny de ceux qui l'aſſiſtoient, mais ſeulement de moyen de mieux faire. Ce n'eſt pas tout auſſi que d'entreprendre (encore que l'on puiſſe remettre & donner quelque choſe à la fortune en vne iuſte cauſe comme voſtre liure nous remonſtre par ſon grand diſcours), il fault eſtre preparé & muni de moyens comme de reſolution, ſi non tels qu'il conuient, pour du tout aſſeurer ſon entrepriſe au moins tels qu'il y ait apparence d'y plus profiter que perdre. Faire aultrement, c'eſt pluſtoſt eſtre temeraire que courageux, imprudent que bien aduiſé, deſeſperé que bien conſeillé. Ce ſont coups auſſi plus propres & communs à vn vſurpateur qu'à vn prince eſtably de longue main duquel l'auctorité eſt plus facile à esbranler qu'à renuerſer, leſquels en tout cas doiuent proceder pluſtoſt du propre mouuement d'vn maiſtre que d'vn ſeruiteur lequel ſe doibt contenter de luy mettre le doigt ſur la playe, luy dire en homme de bien ſon aduis du remede & apres executer fidelement ſes commandemens, encores n'euitera il pas que l'on ne meſure ſes conſeils pluſtoſt aux euenemens qu'aux raiſons ſur leſquels ils ont eſté premierement donnez &

approuuez. Souuenons nous combien le feu Roy cuidoit auoir bien dreffé fa partye aux barricades de Paris & depuis aux Eftats de Blois. Il croyoit auoir fi bien pourueu à l'vne & à l'aultre execution, qu'elles eftoient fans peril. Il m'appella à la refolution de la premiere & n'eftois plus aupres de luy à la derniere. Mais c'eftoit quafi felonnie que d'apporter des difficultez & confiderations en celle là, tant on l'auoit affeuré qu'il n'en pouuoit mefaduenir, mais il veit & efprouua le lendemain à fon dommage & au noftre qu'il s'eftoit mefconté & ceux qui l'auoient confeillé. Dont ie fcay qu'il fe repentift deuant quafi qu'elle fut commencée. L'on dict auffi qu'il en fift de mefme de l'aultre quelque temps apres l'auoir executée, ce qui ne fuft aduenu à mon aduis s'il n'euft entrepris à demy comme il fift l'vn & l'aultre faict ou fi on ne luy euft reprefenté à demy les accidens qui en pouuoient fucceder, car il s'y fuft mieux preparé & refolé où il ne s'y fuft embarqué fi auant. Mais c'eft la couftume quafi de tous les courtifans que de flatter leurs Maieftés en leurs defirs & appetits, autant quelquesfois par ignorance ou pour s'en prealoir que par imprudence ou indifcretion, n'ayant efgard à leur naturel dont il arriue de tresgrands inconuenients. Car comme le bon medecin doit confiderer auec la maladie, la complexion de celuy qui a befoing de luy deuant que d'ordonner du remede, il fault auffi qu'vn feruiteur appellé pour confeiller fon maiftre, non feulement prenne garde que fes confeils foient iuftes, mais qu'il en foit capable, aultrement il

ſera difficile qu'ils operent heureuſement. C'eſt à mon aduis auſſi la plus ſeure & vtile ſcience qu'vn courtiſan puiſſe acquerir pour bien ſeruir ſon Prince que de bien cognoiſtre ſon humeur & ſon courage pour s'y accommoder, non comme flatteur, mais comme prudent, affin que ſes conſeils & ſeruices ſoient plus vtiles à la fin qu'aggreables du commencement.

Or Monſieur, reprenant mon propos, ie diray donc que ſi pour obeyr au ſeu Roy ie me ſuis meſlé de cette Paix auec les aultres qui y ont eſté employez qui eſtoient d'autre eſtoffe que moy, ores qu'il en ſoit mal aduenu à ſa Maieſté & à ſes miniſtres, l'on ne doit pourtant inferer de là que i'aye trahy mon maiſtre & vendu mon pays aux Eſpagnols. Si tel argument eſtoit receuable, l'on me pourroit par meſme raiſon iuſtement accuſer de pareil crime enuers les Anglois pour auoir traicté la paix de Bergerac & les articles de Flex auec ceulx de la Religion pretendue reformee, ez années 1577 & 1580. Car i'en fus le principal negociateur ſoubs l'auctorité de ſeu Mgr frere du Roy & de ſeu Mgr le duc de Montpenſier, grand-pere de cettuy cy voire plus abſolu qu'aucun aultre, comme ſçait le Roy auec ceulx qui l'aſſiſtoient lors. Peult eſtre auſſy que ce meſdiſant reſerue ce ſubiect à vn aultre temps qu'il eſtime qui ſera plus propre à le mettre en beſongne, comme font ordinairement ces ſortes de bouffons qui ſe deſguiſent & transforment ſelon le cours d'iceluy, plus addonnez à leur proffit que ne ſont les charlatans qu'il nous repreſente au commencement de ſon liure. Voila ma reſ-

ponſe à ſon premier argument. Paſſons aux deux aultres leſquels il peult ſonder comme j'ay dict ſur mon banniſſement de la Cour & ma retraicte à la Ligue, diſant que le feu Roy ne ſe ſuſt laſſé de moy ny chaſſé au ſort de ſes affaires & lors qu'il vouloit ſe deffaire des chefs de la Ligue, s'il n'euſt recogneu en moy quelque tare ou infidelité, veu la generale congnoiſſance que i'auois de ſes affaires dedans & dehors le royaume & dauantage que ie ne me ſuſſe retiré à Paris apres ſa rebellion ſi i'euſſes eu le cœur net. Ces raiſons iointes enſemble ſont certainement tres apparentes & fortes. Ie reſponds à la première que ie veux croire comme les aultres que ſa Maieſté ne m'euſt donné congé comme elle fiſt ſi elle n'euſt eu de moy quelque deffiance & mauuaiſe opinion ſoit qu'elle creuſt que i'eſtois affectionné ou trop indulgent à ſes ennemis que ie n'euſſe approuué le conſeil qu'elle auoit pris contre eulx ou pouuoir mieux conduire ſes affaires quand ie ne m'en meſlerois plus. Car ce Prince eſtoit trop bon & equitable pour à mon aduis me traicter ainſi qu'il fiſt ſans croire en auoir occaſion apres l'auoir ſeruy ſi longuement & confidemment que i'auois faict. Toutesfois il fault que ie die qu'il me ſemble qu'il euſt faict beaucoup mieux pour ſon ſeruice & pour la iuſtice de me faire rendre compte de mes actions deuant que de me licentier pour me punir & faire ſeruir d'exemple aux aultres, trouuant que ie l'euſſe merité au lieu de me laiſſer, comme il fiſt tous ceulx qui eurent le billet comme moy, iouir de mes commoditez ſans me dire autre choſe ne faire diſtinction des

bons & des mefchans. Car ce chemin n'eft pas comme vous fcauez ordinaire en la iuftice ny celuy qu'vn prince doibt tenir pour eftre bien feruy. Celuy qui diffimule ou chaftie à demy vne infidelité, merite & eft fubiect d'eftre vne aultre fois trahy tout à fait. C'eft trop ou trop peu punir vn feruiteur que de le traicter ainfi. C'eft bien vn affront, fi affront l'on peult receuoir de fon Roy & Souuerain Seigneur, mais non vne condemnation legitime, laquelle doibt eftre precedee d'vne conuiction comme ie pris la hardiesse de remonftrer à fa Maiefté apres auoir receu fon commandement. Or, comme ie ne fus feul licentié, cette raifon ne peult agir contre moy feul ny eftre fuffifante pour marquer de la defloyauté non plus que les aultres qui eftoient auffi neceffaires à fa Maiefté que moy & le feruoient auffi tresdignement. Mais l'on adioute que i'ay depuis efté de la Ligue, ce que n'ont efté les aultres. C'eft icy l'acte qui autorife mes malueillants & qui donne auec raifon plus de credit à leurs mefdifances comme le champ auquel veritablement ils trouuent plus à moiffonner contre ma reputation. Car encores que mes actions & feruices depuis l'exécution de Salcede iufques à ce que ie fois entré en ladicte Ligue m'ayent deubt purger de cette accufation, neantmoins i'excufe aucunement ceulx qui n'y ont eu efgard & m'ont iugé coulpable me voyant en ce party. Car certainement i'aduoüe que ie deuois plus que nul aultre fuir ce gouffre comme ie proteste deuant Dieu & les hommes que i'euffes faict fi i'euffes cognen pouuoir fauuer ma vie fans faire ce fault. Qu'ainfi ne

ſoit apres la mort de Monſieur de Guiſe voyant les remuemens qui ſe preparaient, i'eſcriuis à Monſieur de Rembouillet & à Monſieur de Reuol de me faire ce bien que de ſcauoir du ſeu Roy ſi les miens & moy pouuoient le ſeruir de quelque choſe afin de m'en aduertir d'autant que ſa Maieſté ne nous auoit encore honnoré d'aucun commandement, ainſi qu'elle auoit faict quaſi tous ceulx qui auoient en ce Royaume ſemblable charge que mon pere auoit au Vexin le françois & moy à Corbeil, l'aſſeurant que nous y obeirions fidelement & que ſi ſa Maieſte nous en eſtimoit indignes, il lui pleuſt au moins nous donner vne ſauuegarde pour demeurer ſeurement en nos maiſons & à moy vn paſſeport pour ſortir du royaume. Mais mon malheur fut tel que i'attendis pres de trois mois leur reſponſe ſans la receuoir, durant lequel temps il aduint que mon fils qui eſtoit à Lion deſeſperé de ſa fortune, voyant que le ſeu Roy auoit donné à vn aultre le gouuernement de ladicte ville apres la mort de Monſieur de Mandelot, duquel il auoit eſpouſé la fille ſur l'aſſeurance d'iceluy comme ieune & treſmal conſeillé ſe ioignit à la rebellion des habitans de ladicte ville dont ie ſceus que ſa Maieſté n'eſtoit pas ſi indignée contre luy que contre moy, croyant que ie luy euſſes faict faire cette folie, & combien que i'en fuſſes du tout innocent, comme ie puis prouuer, toutesfois il eſt certain que ie fus ſi eſtourdy & intimidé de ce coup que ne ſachant plus à qui recourir, ie me retiray à l'heure meſme en ladicte ville de Paris, où quatre iours apres ie receus par le moyen dudict ſieur de Reuol le ſuſdict

paſſeport de ſa Maieſté pour ſortir du royaume. Excu ſant le retardement d'iceluy par l'abſence de la cour de monſieur de Rembouillet, & ſur ce qu'il n'en auoit oſé parler ſeul à ſa Maieſté, mais i'eſtois deia engagé. Toutesfois ie me retiray incontinent en ma maiſon des champs & quelques mois apres fis ſupplier ſa Maieſté de me remettre cette faulte & me reprendre en ſa proteſtion, luy faiſant remonſtrer qu'elle auoit peu congnoiſtre par le traictement que M. de Nemours auoit faict à mon fils, lequel il auoit chaſſé de Lion, qu'il s'eſtoit laiſſé enuclopper en la deſobeiſſance deſdicts habitans pluſtoſt par legereté & imprudence que par deſſein, mais cette grace me fut reffuſee tout à plat encore que le Roy qui eſt de preſent euſt pris la peyne d'en parler à ſa Maieſté, à la recommandation de feu monſieur de Chaſtillon, au bon naturel duquel ie deuois comme ie fais à ſa memoire ce bon office. Les biens de noſtre maiſon & tous mes eſtats & offices auoient auſſi eſté donnez & expediez, & eſtois menacé d'y laiſſer bien toſt la vie & l'honneur. Voila l'eſcueil de mon dernier naufrage contre lequel ie me perdis tout à faict auec les miens quinze iours ſeulement ou trois ſepmaines deuant la mort du feu Roy, que ie me fauuay à Paris aupres de monſieur de Mayenne, abandonnant le reſte à la fortune.

Monſieur voſtre meſme liure nous aduertiſt certes tres iuſtement que les intereſts particuliers ne peuuent excuſer ceux qui adherent aux aulteurs de la calamité publicque; toutesfois apres comme experimenté il nous

pofe des cas qu'il eftime dignes de quelque confideration & excufe, entre lefquels fi celuy que ie vous repefente icy m'auoir forcé de franchir, ce fault merite d'eftre compris, ie vous en remets le iugement & vous fupplie m'en mander voftre aduis, car c'eft de prefent le fecours que ie defire & demande de voftre vertu & amitié. Pour le moins fuis ie affeuré que vous le trouuerez à fon commencement, au milieu & à la fin moins accompagné d'ambition & auarice que d'infirmité de nature, laquelle nous oblige d'auoir foin de noftre eftre & de la conferuation de nos peres & enfans fur toutes chofes. Les loix auffi ne puniffent fi feuerement les faultes que nous commettons en noftre corps deffendant, ou combattans pour le falut ou pour la vie des noftres que les aultres. Et comme mon pere & mon fils eftoient plongés dedans l'abifme de ma miferable fortune, quand ie n'euffes efté tranfporté du peril de moy mefme, encores m'euft il efté honteux de les abandonner en celuy qu'ils couroient pour ma confideration. C'eft donc là la pierre qui m'a faict culbuter. Car ie ne me fuis iamais paré du bouclier de la Religion comme d'aultres, non par faulte de zèle & de pieté dont ie ne veux ceder à perfonne, mais pour ce que ie fcauois que le feu Roy n'affectionnoit pas plus la conferuation de fa vie que celle de noftre religion, de quoy ie luy auois veu rendre de fi notables preuues que i'euffes efté trop mefchant d'en doubter & de me ioindre à la Ligue pour cette confideration laquelle encores ne m'y a retenu depuis fa mort. Encore que ce pretexte fem-

blaſt auoir plus de luſtre que deuant à cauſe de la Religion de laquelle le Roy ſouloit faire profeſſion, car i'ay des le commencement trop bien recongneu le but des Eſpagnols & des aulteurs de ces remuemens pour m'y laiſſer abuſer. Vous ſcauez auſſi que ie l'ay deſcouuert & publié de bouche & par eſcript des premiers & lors que c'eſtoit crime ou peril d'en parler, ie le dis au cardinal Caetan quand il vint en France & que la conuoitiſe deſdicts Eſpagnols auroit bien pluſtoſt ruiné la Religion que leurs forces n'auroient conquis le royaume, chacun l'a ſceu, les gens de bien m'en ont loüé & les aultres, iuſques à certains predicateurs, m'en ont deſcrié publicquement.

Or, venons maintenant à compte : eſt il vray ſemblable, monſieur, ſi du temps du feu Roy que rien ne me manquait, i'euſſes mandié la faueur & les doublons du Roy d'Eſpagne au peril de ma vie & de mon honneur, que ie les euſſes ainſi meſpriſez me trouuant engagé en leur party & auoir faulte de tout, qu'il n'eſtoit pas ſeulement loiſible mais iugé quaſi de tous honneſte de s'en preualoir, leurs bourſes & leurs armes & deſſeins, n'eſtans encore deſcriez comme ils ont depuis eſté. Le Roy & ſes ſeruiteurs ont peu deſcouurir auſſi par pluſieurs & diuerſes depeſches des miniſtres du Pape & dudict Roy d'Eſpagne qui ont eſté priſes, s'ils ſe fioient en moy & en quel predicament ils me tenoient. Qui a plus conſeillé, recherché & pourſuiuy la Paix que moy? Si ie ne l'ay faict heureuſement, s'enſuit il que ie l'aye faict malicieuſement comme l'on m'a reproché?

I'y ay contribué en homme de bien tout ce qui a eſté en ma puiſſance, depuis le premier iour iuſques au dernier, deuant & depuis la conuerſion de ſa Maieſté, ſans auoir iamais varié ny changé de deſſein & conſeil, quoy que l'on ait dict de moy de part & d'aultre & me ſoit aduenu. Et combien que ma pourſuitte n'ait produict le fruict que les gens de bien deſiroient, ſi eſt ce qu'elle n'a eſté ſi inutile au ſeruice du Roy & du publicq qu'elle merite d'eſtre blaſmee comme elle eſt. Car par le moyen d'icelle le maſque a eſté leué & a t on recongneu ceux qui ne vouloient point la paix & leur deſſein, ce qui n'a de peu ſeruy à ſa Maieſté ny au Royaume. Tant y a que ie me ſuis à la fin reſolu de faire en particulier, auec les miens, ce que ie conſeillois & pourſuiuois, que le publicq fiſt enſemble affin de gagner par mon exemple ce que par mes raiſons ie n'auois peu faire. Car i'ay eſté des premiers de la Ligue à recognoiſtre le Roy apres ſa conuerſion, & à conſeiller à tous mes amis d'en faire autant, eſtant deſeſperé de la paix publicque. Quoy pouuois ie faire mieux pour expier la faute que i'auois faicte en mon corps deffendant, me iuſtiffier de la depoſition de Salcede & de toutes mes intentions paſſees. Ie pourrois encore icy vous repreſenter plus particulierement les tours & retours que i'ay faicts en la pourſuitte de ladicte paix, les conſeils que i'ay donnez de bouche ou par eſcript, les iniures que i'ay aualees & les pertes que i'y ay faictes pour mieux vous eſclaircir de la ſincerité de laquelle i'y ay procedé & que s'il y a eu de la trom-

perie ie n'y ay eu part ains regret & dommage ; mais ce difcours feroit trop long ; il merite d'eftre efcrit à part & efpere, auec l'aide de Dieu, vous le faire veoir quelque iour. Donc, monfieur, puifque du temps du feu Roy, dernier decedé & du feu Roy Charles fon frere, que i'ay feruis l'vn apres l'aultre auec quelque credit & faueur, l'ambition & l'auarice ne m'ont aucunement commandé, que perfonne en la Ligue ne s'eft oppofé aux deffeins des Efpagnols fi ouuertement que moy, n'a plus confeillé ny recherché plus franchement la paix du royaume que i'ay faict depuis le commencement iufques à la fin, que i'ay efté des premiers à recongnoiftre le Roy & luy promettre & iurer fidelité apres fa conuerfion, que ie n'enuie encore de prefent aucune charge publicque, ny les biens d'aultruy, me contentant de viure en ma maifon foubs la protection & obeiffance de fa Maiefté, preft d'expofer la vie & les biens qui me reftent, comme font les miens à l'execution de fes commandemens, comme fon tres fidele fubiect, quel droict ont ces enuieux de me defpeindre & defcrier tel qu'ils font. Ie ne fcay s'ils euffent couru ma fortune, s'ils euffent eu le courage ny l'entendement d'en fortir plus nettement que i'ay faict par la grace de Dieu & de fa Maiefté, laquelle m'a faict l'honneur de m'affeurer d'en auoir contentement &, qui plus eft, me le faire paroiftre par les effects de fa liberalité comme de fa clemence. Que n'imittent ils au moins fa prudence s'ils ne peuuent imiter fa bonté. Quoy veulent ils en controllant les actions de fa Maiefté eftre eftimez d'vn

chacun auſſi maladuiſez que malicieux. Ils cuident en bouffonnant & meſdiſant eſtre tenus pour galands hommes & affectionnez au ſeruice du Roy. Mais ils ne conſiderent pas, aueuglez de paſſion, qu'en offençant des particuliers, ils peuuent nuire grandement au ſeruice de ſa Maieſté & au publicq. Car quel courage donnent ils de poſer les armes & recognoiſtre le Roy à ceux qui ne l'ont encore faict de leur faire veoir par ce liure qui ſe vend publicquement au Palais, où l'on dict qu'il a eſté forgé, les aultres qui leur ont tracé ce chemin ſeruir maintenant de ioüet à tels bouffons eſtre tenus & chantez pour bons traiſtres ſans auoir eſgard à leurs ſeruices & merites, eulx, dis ie, qui n'ont quitté le party que pour s'acquitter de leur debuoir enuers le Roy & leur pays. Certes il eſt tout beſoing que la vertu & le bonheur de ſa Maieſté ſupplée à leur imprudence pour ranger à la raiſon ceux qui reſtent & croy qu'ils ſont du nombre, qui n'eſt que trop grand, de ceulx qui craignent pour leurs malefices l'entiere reſtauration du royaume & le parfaict eſtabliſſement de ſa Maieſté. Qu'il ne ſoit ainſi voyons nous pas qu'ils taſchent par tous moyens & artifices à deſmouuoir ſa Maieſté d'y plus employer ſa bonté, blaſmant trop indiſcrettement les conſeillers de la paix publicque & de la douceur qui ſont aupres de ſa Maieſté dont ils l'admoneſtent de ſe garder affin qu'il ne luy en aduienne comme au feu Roy qu'ils ont ſeruy. Pouuoient ils parler plus clairement pour ſe faire cognoiſtre auec leur ambition & mauuais courage. Quoy la prudence & bonté de ſa Maieſté luy ont elles

ſi peu valu depuis ſix moix, qu'elle ſe doiue ainſi repentir d'en auoir vſé & ſur cela preferer le conſeil de telles gens à celuy de tant de perſonnages d'honneur qui l'ont aſſiſté & dont elle s'eſt ſi bien trouuée. La ville de Laon luy couſte elle ſi peu & à ſon royaume, que ſa Maieſté doiue auoir regret au marché qu'elle a faict des aultres. O imprudente malice, encore ne ſe contentent ils pas d'offencer ceux qui ont abandonné la Ligue, ny d'effaroucher les aultres qui en ſont. Ils en veulent encores à quelques vns qui ſeruent ſa Maieſté peult eſtre plus fidelement qu'eulx, comme s'ils auoient mal au cœur de veoir le Roy preſt à ſortir d'affaire. Et pour ce vouloient de bonne heure lui preparer beſogne nouuelle, pour pouuoir continuer à peſcher en eau trouble & exercer leurs paſſions ſe donnans fort peu de peyne du peril que court la perſonne de ſa Maieſté & de tant de princes, ſeigneurs & gentils hommes qui l'aſſiſtent en ſes armes, non plus que de la ruine du peuple & des deſordres que nourrit la guerre, pourueu qu'ils viuent à leur aiſe ſans participer à tels dangers, ny contribuer aux frais de la guerre. Sy ie ſcauois leurs noms comme par leur liure ie recongnois leur malice, ie parlerois plus clairement & dreſſerois vn tableau de leur vie, qui ſeroit plus veritable & peult eſtre auſſi plaiſant que celuy par lequel ils m'ont voulu figurer & calomnier, encore que ie ſois mal duict à cette lutte pour auoir toute ma vie faict prouiſion d'honneur & non de mots de gueule dont leur ouurage eſt farcy. Monſieur, ſi dauanture vous les congnoiſſez, ie vous prie

par charité & en recongnoiſſance de ce qu'ils parlent de vous auec honneur, encore que ce ne ſoit qu'à demy, leur faire ſcauoir & remonſtrer non le tort qu'ils me font, car c'eſt trop peu de choſe, mais celuy que par leur indiſcretion ils font au ſeruice du Roy & au publicq, en offenſant & attaquant tant de fortes de perſonnes qu'ils font, car combien que ce royaume ait par la grace de Dieu & par la vertu & le bon heur de ſa Maieſté, repris aucunement ſes eſprits, ſi eſt il encore ſi debile & attenué qu'il a tout beſoing de repos & d'vn bon regime pour recouurer ſa premiere ſanté. Ne voyons nous pas que ſes veines ſont encore pleines de ſang infect & corrompu. Or qu'il eſt neceſſaire rafraiſchir & temperer les partyes nobles d'iceluy pluſtoſt que de les alterer & aigrir comme ils s'eſtudient de faire. Si du temps du feu Roy, au lieu d'employer le cautere, le feu & la violence, les eccleſiaſtiques les premiers, apres eulx les officiers de la iuſtice & des finances, ſe fuſſent bien reformez, nos maulx n'euſſent pas ſi auant ni tant duré qu'ils ont faict. Au moins ſoyons ſages par experience & à nos deſpens ſi nous ne l'auons peu ou pouuons eſtre par raiſon & prudence, car certainement rien n'a tant engendré ny excité les factions qui ont troublé l'Eſtat ny tant entretenu & nourry nos diuiſions que le peu de ſoing que l'on a eu de cette reformation, ayans tous mieux aymé hazarder nos Rois & nos royaumes, pour iouir de nos plaiſirs & commoditez auſſi licentieuſement que de couſtume que de nous en relaſcher & deſdire d'vn ſeul poinct & com-

bien que chaſcun en ait eſté chaſtié à ſon tour, voire que le ciel & la terre nous menacent encore d'vne nouuelle tempeſte, où ſont ceulx qui mettent la main à ſe radouber en s'amendant or refformant comme ils deueroient pour s'en garantir. Ie dis que les Prelats & officiers qui manquent à ce deuoir, meritent vrayment le nom de proditeurs de leur pays car, quant Dieu auroit faict la grace à ſa Maieſté que de luy donner vne entiere victoire ſur tous ſes ennemis, ſi ſera il difficile qu'il en iouiſſe plainement, que l'on n'ait pourueu à la religion & aux abus trop communs qui regnent en l'adminiſtration de la iuſtice & des deniers publicqs. Ces aduertiſſements ſont communs & congneus de tous; mais l'execution en eſt encore plus preignante & neceſſaire & toutesfois plus mepriſée. Si tout ainſi que ſa Maieſté trauaille ſans ceſſe & ſans eſpargne auec ſa nobleſſe au recouurement & reſtabliſſement de ſon auctorité royale, les autres commencoient auſſi, ne pouuant mieux faire, à diſpoſer & preparer en leurs charges les moyens d'affermir & d'aſſeurer ſes victoires par vne generale reconciliation & reunion de tous les ſubiects auec la regle de iuſtice en toutes choſes en ſeruant d'exemple d'equanimité, bonté & prudence à vn chacun, ils employeroient le temps plus honorablement & vtilement qu'aucuns ne ſont à ſe partialiſer & exercer leurs paſſions ſi publicquement & honteuſement qu'ils ſont au grand ſcandale d'vn chacun & aux deſpens du ſeruice du Roy de la vie & perſonne duquel ils feroient par effect paroiſtre auoir plus

de foing & de crainte qu'ils ne publient par leurs efcripts. Car c'eft le vray moyen de deftruire la Ligue tout à faict & tirer fa Maiefté des ordinaires dangers de la guerre en laquelle il femble qu'il la veuillent perpetuer. Ie prie Dieu, monfieur, qu'il vous conferue en parfaicte fanté. Efcript le premier iour d'aouft 1594.

Voftre tres affectionné feruiteur & amy,

DE NEVFVILLE.

RESPONSE
DE MONSIEVR DV VAIR

MONSIEVR,

VOVS me faictes beaucoup d'honneur de defcharger vos plainctes en mon fein & plus encore de me rendre arbitre de vos actions paffees. Pour le premier ie vous diray que i'ay fenty voftre mal deuant vous & ma voix vous a ferui à en faire la premiere plainte fi iufte certes que ie n'ay trouué perfonne qui ne l'ait reçeue auec regret de vous veoir fi indignement traicté. Ceux mêmes de qui i'auois quelque foubçon de fcauoir qui eftoient les autheurs de cet efcript, le confeffoient ainfi & alleguoient pour toute excufe qu'il auoit efté imprimé à Tours & auant la reduction de Paris auquel temps on penfoit tout eftre licite contre ceux qu'on tenoit pour ennemis. En fin ie les voyois tous

d'accord qu'il falloit fupprimer cela & fur ma feule remontrance, il y fut mis ordre. I'euffe fort defiré que cela euft efté tellement executé que vous n'en euffiez point eu la veue & pour moy ie n'euffes iamais efté d'aduis de vous le faire veoir, puifque tout ce qu'on y pouuoit apporter de remede fe pouuoit faire fans vous & que la veue ne vous pouuoit apporter qu'vne tresiufte indignation, qui auoit pour fon plus grand effect vn defpit & courroux contre perfonnes que vous ne congnoiffez point ou qui en tout cas font indignes de voftre colere. Or, monfieur, puifque vous m'auez choify pour m'ouurir voftre cœur fur ce fubiect & que ie doibs par l'obligation de l'amityé dont il vous plaift de m'honorer, participer au reffentiment que vous auez de cette iniurieufe atteinte, ayant tafché d'y apporter le remede en ce que le mal en eftoit hors de vous, ie doibs ce me femble, effayer auffi de le faire en ce qui en demeure en vous. Ce n'eft pas affez de chaffer la mouche de deffus la main de l'enfant, fi l'on ne tire puis apres l'efguillon qu'elle y a laiffé, qui enfle la chair & enuenime la peau. Car bien que vous ayez de longue main donné loy à vos paffions, fi vous veois ie par cette lettre beaucoup efmeu & animé & lors i'entre en confideration en moy mefme qui en peult eftre la caufe, qu'vn homme de bien ne doiue eftre fort fenfible en fon honneur ie l'aduoue, qu'il ne doiue purger les calomnies dont on le veult tacher, ie l'approuue. Mais qu'il doiue indifferemment s'offencer des iniures qui font iettées en public fans autheur contre luy mefmes, de celles

qui font generales & par forme de bouffonnerie, c'eſt de quoy ie ſuis en doubte qu'elles ne ſoient fort blaſmables, que le public n'aye grand intereſt de les reprimer, que le magiſtrat ne s'y doiue oppoſer, c'eſt choſe trop claire, mais que pour nous, il nous faille emouuoir de tels ſubiects, ie ne le puis comprendre. Quoy donc, il ſera en la puiſſance de tous les bouffons & plaiſants du monde de vous apparier à eulx, vous faire deſcendre au pair auec eulx & vous contraindre de les receuoir pour partye & entrer en deffenſe contre eulx. Voyez combien vous vous offenſeriez en vous penſant deffendre. Car il eſt ſans doubte que depuis que vous venez à demander raiſon d'vn homme vous vous eſgalez aucunement à luy, & conſtituez celui qui vous eſcoute, par deſſus vous & celuy dont vous vous plaignez. Ie veois entre nous parmy la pernitieuſe licence qui y regne, d'appeler les hommes en duel, qu'il y a quelque exception. L'on dict il n'eſt pas gentilhomme, ie ſuis d'aultre qualité que luy. L'on demandoit à Alexandre le grand pour quoy, veu qu'il eſtoit ſi deſireux de gloire il n'alloit combattre aux ieux Olimpiques, faictes y, ce diſoit il, trouuer d'aultres Alexandres & i'iray. Il eſt ſans doubte que nous ne nous deuons commettre pour quelque ſubiect que ce ſoit qu'auec ceux dont la contention nous peult eſtre honorable & la victoire glorieuſe, & quant aux aultres qui ſont ou incongneus, ou bien bas au deſſoubs de nous, il n'y a point de vengeance ſi ſeante & ſi aſſeuree que le meſpris, toutes ces iniures ne nous offenſant qu'en ce que nous les re-

cognoiſſons, ſi nous les negligeons elles ne nous touchent point. Mais, monſieur, ſi i'oſois auſſi librement parler à vous comme ie penſe & que le reſpect que ie vous doibs ne retiraſt point la hardieſſe que me donne l'amityé dont vous me fauoriſez, ie vous dirois que vous eſtes bien delicat de refuſer la condition commune de tous ceulx qui ont eſté ſignalez pour auoir grande part au gouuernement des affaires publiques. Quant à moy, ie n'en ay encore iamais remarqué vn qui ſe ſoit peu exempter de l'enuie & de la calomnie qui ſont continuellement attachees aux aduenues des grands maniemens d'affaires pour abbayer ceulx qui y entrent & deſchirer leur reputation. C'eſt choſe indiuiſible que le gouuernement & la calomnie, & n'y a tiltre d'honneur, ny puiſſance ſi illuſtre qui en exempte les hommes. Les Rois y ſont les plus ſubiects & pour ce, eſt vn ancien prouerbe que c'eſt choſe royale que bien faire & mal ouïr. Quoy donc, ce qui s'obſerue en tout temps n'aura point lieu pour vous en ceſte triſte & calamiteuſe ſaiſon où la licence eſt extreme, ou les miſeres qu'endurent les hommes aiguiſent leurs langues & faict creuer leur fiel de colere, qui veoit le mal & l'endure ne ſcait à qui s'en prendre, comme les frelons irritez s'attachent à ce qu'ils trouuent de plus apparent. La calomnie a touſiours eſté & ſera touſiours au monde & donnera touſiours à ce qui ſera plus eminent & pour ce qui ſera eſleué à vn grand maniment n'a plus de droict de s'en plaindre qu'vn baſtiment eſleué bien hault d'eſtre ſouuent battu du vent. Mais, monſieur, vous auez bien

peu proffité en l'experience du monde, ſi vous trouuez eſtrange de ſentir la detraction. Auez vous perdu la memoire du lieu d'où nous venons de ſortir, ne vous ſouuenez vous plus d'auoir veu dans Paris cinquante chaires, qui eſtoient autant d'eſcolles de meſdiſance armees du reſpect de la ſainctete & de la religion. N'en auez vous pas ſenty les effects. Ceux cy peuuent ils dire quelque choſe de nouueau apres ce que ceux la ont vomy contre vous & contre nous. Encore fault il en fin s'accouſtumer à ce qui ne ſe peult eſuiter. Les chirurgiens diſent que les cicatrices ſont plus dures que n'eſt la peau qui n'a point eſté entamee. Auſſi fault il que nos eſprits qui ont eſté tant & tant touchez s'endurciſſent meſmes, quand ils ſont appuyez ſur vne ſaine & entiere conſcience qui par la ſolidité repouſſe tout ce qui la veult heurter & en reiecte le coup ſur celuy qui lui darde, vous l'auez, monſieur, & oultre le teſmoignage que l'interieur de voſtre ame vous en rend, vous auez celuy de tous les gens d'honneur qui vous le confirment. C'eſt de ce iugement la que vous deuez faire cas, tout le reſte n'eſt rien. Si paſſant par la rue vous oyiez des crocheteurs qui vous condamnaſſent vous n'iriez pas prendre vn relief d'appel de leur iugement, vous diriez ſimplement qui ſont ces ſots & vous vous en ririez. La qualité & l'auctorité de ceux qui iugent de vos actions ſont celles qui vous doiuent rendre ſenſible à leurs iugemens & vous emouuoir à vous defendre. D'vn coſté les gens de bien vous louent & vous eſtiment ; de l'aultre il y a du vulgaire qui meſdit de vous, vous negligerez

la voix de ceux la pour vous arrefter à celle de ceux cy, vous reffembleriez aux malades qui reiectent de bonnes viandes pour vfer des mauuaifes, ou à ce marchand de Chios, qui auoit fa caue pleine de bon vin & en alloit achepter d'aigre & efuenté pour fon difner. Monfieur, i'apperçois à plus pres ce qui vous empefche & vous donne de la peyne. Vous confiderez en cette grande confufion de laquelle à peyne fommes nous fortis vn eftrange defordre. La tempefte qui a efté certes eftrange a tellement emporté les hommes qui deça qui dela hors de leur route, que tous ceux qui font ialoux de leur honneur ont vne iufte crainte que les gens de bien ne leur imputent les faultes de la fortune & leur facent porter le blafme qui eft deu à la violence & au malheur du temps. Voila pourquoy vous defirez rendre raifon de vos actions & fcauoir de moy comme les aultres les prennent. Car fi vous ne demandez que mon iugement, ie croy monfieur que vous l'auriez affez appris, coignoiffant combien ie vous eftime & honnore. A la liberté où ie fuis nay ie ne pourrois ny aymer ny reuerer ce que ie ne penferois pas en eftre digne, & n'en eftimerois digne celuy en qui pourroit tomber ce reproche que ceux dont vous vous plaignez vous ont voulu donner. Pour vous efclaircir donc de ce que vous pouuez defirer en cela de moy & apprendre par ma voix le fentiment des honneftes gens auec lefquels i'ay acquis quelque grace, effayons de les imiter. Ie n'en ay iamais veu qui fiffent grand eftat de la depofition de Salcede, ie dis lors que ce bruict eftoit tout

receu qui eſt lors qu'il prend force & vigueur de la nouueauté & s'imprime auant qu'on euſt loiſir de le diuertir ou diſſiper par la verité. Pour quoy? pour ce que vous eſtiez vn ſecond roy en France, qui n'auiez borne en voſtre auctorité que celle que voſtre prudence ou modeſtie y mettoit. Quelle apparence y euſt il eu que celuy qui ne peult rien proffiter au changement le deſire & conſpire la ruine du maiſtre duquel deppendoit ſa grandeur & du pais où il a tant de biens & de richeſſes acquiſes, voſtre eſloingnement de la cour fiſt à la verité penſer à beaucoup de gens que le Roy ſe deffioit de vous, mais eſtant enueloppé auec tant d'aultres, les plus aduiſez iugerent aſſez que cette deffiance n'eſtoit, ſi non qu'il vouloit prendre quelque nouueau conſeil plus conforme à la ialouſie qu'il auoit de ſon Eſtat qu'vtile peult eſtre au bien de ſes affaires. Pour moy, monſieur, de ſi long temps que ie me ſuis mis à contempler les actions du monde, i'ay apprehendé la fortune de ceux qui ſont au maniement des affaires leſquels ie n'ay point trouué d'autre condition que de ceulx qui flottent en haulte & profonde mer à la mercy des vents qui ont à craindre l'air, l'eau & la terre. Car les euenemens des affaires qu'ils manient deppendent de tant & tant de diuerſes rencontres que ie ne veoy rien en leur puiſſance que les conſeils encore comment? ils ne ſont pour la pluſpart du temps qu'executeurs de ceulx d'aultruy & comme les medecins portent le blaſme de l'intemperance des malades, les affaires les entraînent le plus ſouuent & ſont ce qu'ils ne voudroient

nullement faire. Ce que i'ay plus remarqué en voſtre fortune de ce que i'en ay peu congnoiſtre & peult eſtre m'y puis ie tromper, comme la regardant de bien loing. On tient, monſieur, que vous auez eſtez introduict aux affaires par ſeu Monſieur de Moruilliers auec lequel vous eſtiez noüé d'alliance, ainſi vous eſtes vous lié de deſſeins & de conſeils. Perſonne de ceux qui l'ont cogneu n'a nié que ce n'a eſté vn des plus ſuffiſans & des plus prudhommes qui ayent approché les Rois de noſtre temps & croit on que ſi toutes choſes euſſent eſté à ſa diſpoſition & à la voſtre, vous euſſiez choiſi les conſeils les plus propres pour aſſeurer & affermir l'eſtat menacé de long temps. Mais quoy, ſoubs la minorité des Rois les princes du ſang ayans commencé à remuer & pour ce faire pris vn pretexte contre l'ancienne religion & produict des effects contre l'auctorité des Rois il a falu de neceſſité que ceux qui vouloient fidelement ſeruir les Rois & l'Eſtat leur feuſſent contraires & par conſequent demeuraſſent vnis auec la Roine mere du Roy & ceulx de la maiſon de Lorraine qui en apparence maintenoient l'obeiſſance des Rois. On pourroit dire que de ſages & bons conſeillers deuoient en cela temperer les choſes & empeſcher que les princes du ſang qui ſont les vrais eſtançons de l'Eſtat ne fuſſent traictez de façon qu'ils s'alienaſſent entierement & fiſſent place à des eſtrangers qui ne ſe pouuoient aggrandir qu'auec la ruine de l'Eſtat. Mais oultre que cette diuiſion formee par vn ſi grand remuement apportoit de la deffiance & de l'ai-

greur entre ceulx qui eſtoient deſia diuiſez, la Reine mere & meſſieurs de Lorraine auoient tant d'auctorité & de puiſſance que de penſer s'oppoſer à leurs deſſeins c'euſt eſté faire naufrage de gayeté de cœur. Tout ce que pouuoient faire ceux qui deſiroient le bien eſtoit de retenir en la perſonne du Prince l'auctorité & empeſcher que ceux qui commandoient ſoubs ſa faueur ne corrompiſſent entierement l'Eſtat. Monſieur de L'Hoſpital, chancelier de France, qui voulut plus courageuſement conferuer l'auctorité des princes & tendre à vne reconciliation fut incontinent emporté du torrent & donna vn ſignalé exemple aux aultres qu'il falloit ou rompre ou ployer. Le premier ne pouuoit ſeruir au public & ruinoit aſſeurement celuy qui le faiſoit. Il ne reſtoit donc que le ſecond. Le cours des guerres aigrit touſiours dauantage les eſprits, les creintes & deffiances de la Roine mere, la ſeparerent touſiours dauantage des princes du ſang, la rallierent auec ceulx de Lorraine qui auoient ſuiui les Rois. Ces meſmes paſſions la paſſerent aux Rois quand ils furent en aage qui voyans les princes de leur ſang armez contr'eux ne les peurent tenir que pour leurs ennemis faiſans ce qu'ils pouuoient pour les ruiner où ils engagerent leurs plus ſpeciaux ſeruiteurs & conſeillers. Pluſieurs ont eſtimé que la Roine ſe ſouuenant de ce qu'elle auoit faict contre le Roy qui eſt aujourd'huy & contre le ſeu Prince de Condé voyant que le Roy deffunt n'auoit point d'enfans, auoit jetté l'œil ſur ſes neueux de Lorraine & tracé en ſon eſprit le chemin pour les eſleuer à la couronne &

engagé à ce deſſein tous ceux qui luy auoient obligation. Et à tout cela ie n'y trouue rien d'eſtrange & n'eſtime pas que ceux qui en diſcourent ſans paſſion & comme nous ferions des hiſtoires paſſees, y trouuent rien à blaſmer dauantage que la faulte de ceulx qui s'armans les premiers contre le Roy auoient autoriſé ceux qui auoient ſuiuy le Prince legitime contre eux & ſe les ayans rendu ennemis ſur vne mauuaiſe querelle leur auoient donné occaſion de chercher à s'aſſeurer contr'eulx. Il eſt bien certain que la Roine qui entroit auec ſes amis & feruiteurs comme par force en ce deſſein n'entendoit pas depoſſeder ſon fils ains diſpoſer les choſes pour reuſſir apres ſa mort. Car encore que ce ſoit vn triſte augure & omineuſe preſomption que le deſſein de la mere fondé ſur la mort de ſon fils ſi peult on dire que cette femme auoit l'eſprit ſi vaſte & ſi penetrant qu'elle penſoit iuſques la, voire par dela. Elle employoit à cet ouurage des gens qui ſe contentoient d'eſtre fauoriſez d'elle & qui s'enforciſſans ſur pretexte de ſe preparer pour l'aduenir pour aultruy, trauailloient dès à preſent pour eux meſmes. De verité s'eſtant fortiffiez tout d'vn coup des propres forces du feu Roy, de ſa negligence d'vn pretexte eſtrangement plauſible les conſeils pour les diſſiper eſtoient bien difficiles à prendre meſmes à ceux leſquels les irritans & faiſans leurs ennemis demeuroient auec leur maiſtre fort foibles desfauoriſez eſgalement de toutes les nations eſtranges, mal voulus des peuples & ayans les deux partys de la Ligue & des Huguenots ennemis. Certainement de ce grand mal-

heur & pour le Roy & pour l'Eſtat ſi oultre la Prouidence diuine il s'en peult rendre cauſe probable c'eſtoit le mauuais gouuernement du feu Roi. Lequel ſe voyant par ſa faulte plus que de nul aultre reduict à cette extremité il ne ſe fault pas eſtonner ſi, comme les malades, il a penſé changer de medecin pour auoir pluſtoſt gueriſon. Car en tels accidens le changement ſemble remède. L'eſtoignement qu'il fiſt lors de vous, monſieur, eſtoit plus vn argument de ſon malheur que de voſtre faulte. On ſçauoit aſſez que vous l'aimiez, auiez intereſt qu'il fuſt heureux, que vous auiez prou de prudence pour luy donner les meilleurs conſeils. Mais ie croy pour moy que Dieu vouloit faire deux effects tout enſemble l'vn de luy oſter ceulx qui pouuoient le preſeruer de ſa ruine, l'aultre de les mettre en lieu qu'ils peuſſent ſeruir à reſtablir miraculeuſement le Prince qui regne auiourd'huy deſur nous. I'euſſe bien ſouhaitté pour vous qu'ayant eſté ce que vous auiez eſté, vous ne fuſſiez point entré en la Ligue. Mais quand ie conſideray que vous auiez Monſieur d'Eſpernon ſur les bras qui ne vous recherchoit de rien moins que de la vie, que vous auiez perdu la faueur du Roy, que le faict de Monſieur voſtre fils vous auoit faict perdre eſperance de la recouurer, i'eſtimay de verité que vous eſtiez entre le feu & l'eau. Et combien l'vn vous fuſt peu honnorable, ſi vous eſtoit il neceſſaire ſinon que vous vouluſſiez perdre l'honneur, les biens & la vie, retombant en la puiſſance de Monſieur d'Eſpernon qui pretendoit que vous auiez voulu auoir la ſienne & ez-

mains du Roy qui vous imputoit le faict de Monſieur voſtre fils & par la prenoit argument de croire tout ce qu'on vous auoit obiecté ſans doubte ie croy que la fortune vous auoit rendu ſubiect à la peur, à laquelle la faulte euſt peu obliger vn autre. Pour moy, comme vous aymant, i'euſſe bien ſouhaité lors que vous n'euſſiez point faict ce fault & neanmoins Dieu a monſtré depuis que c'eſtoit vn des principaux moyens par leſquels il vouloit ſauuer cet Eſtat, car il eſt ſans doubte que le naturel de Monſieur de Mayenne eſtant ſi irreſolu que nous l'auons veu esbranlé des mauuaiſes fortunes qu'il a eu, furchargé des artifices, argent & promeſſes des Eſpagnols, euſt ſans doubte trebuché à noſtre ruine comme s'il n'euſt eſté balencé & tenu en contrepoids par voſtre ſageſſe & l'affection que vous auez monſtree à la conſeruation de cet Eſtat. Et ne puis certainement que ie ne blaſme fort comme trop ignorans ou malicieux ceux qui vous peignent pour amy des Eſpagnols que ie ſcay trop certainement n'auoir eu de tout ce temps comme plus grand ennemy que vous qui ait plus ſappé leur auctorité ſoit pour auoir mis Monſieur de Mayenne en deffiance d'eulx, luy auoir faict cognoiſtre leur impuiſſance & leurs artifices, vous eſtre rendu ennemy des factions populaires ſur leſquelles ils faiſoient tous leurs proiets & ſur les derniers temps auoir par tous les artifices poſſibles empeſché cette belle royauté que peu de gens ſe peuuent imaginer auoir eſté ſi preſte à faire comme elle a eſté. En cela ie vous puis porter teſmoignage particulier pour

me pouuoir vanter d'y auoir fidelement & utilement feruy mon païs & auoir neantmoins communiqué auec vous la plufpart des confeils que i'y ay fuiuis mais quoy afin que vous vous confoliez en la fociété de noftre mal ie vous veux bien dire que mes actions non plus que les voftres n'ont pas efté exemptes des morfures de l'enuie ny efchappé les dentees de la detraction puifque ma louange fert à voftre iuftification. Ie veux bien, monfieur, me gloriffier, auec vous & vous reprefenter quelque chofe de mes actions paffees affin que vous voyez qu'il n'y a confcience fi nette ni action fi entiere qui ne foit fi non entamee au moins attaquee par la calomnie. Il n'y auoit homme en ce royaume qui deuft pluftot eftre de la Ligue que moy. Le feu Roy auoit ruiné mon pere pour refcompenfe de vingt-cinq ans de feruice qu'il luy auoit faicts. I'eftois pauure, i'eftois recherché & n'y auoit rien proportionné à ma fortune qu'on ne me promift. Apres les barricades ceux de la Ligue propoferent de me faire procureur general. Apres la mort des princes ils me voulurent enuoyer en ambaffade à Rome & m'offroient force argent. On me fift parler de prendre l'eftat du Roy. Monfieur de Mayenne me voulut retirer près de luy, monfieur, vous le fcauez i'en ay encore les lettres qu'il m'en efcriuit iamais cela ne m'empefcha qu'en toutes les occafions qui fe font prefentees ie n'aye de tout mon pouuoir ramené les chofes où elles deuoient eftre. Apres les barricades ceulx de la Ligue firent ce qu'ils peurent pour ioindre l'auctorité du Parlement à leur party.

Monſieur le cardinal de Bourbon & Monſieur de Guiſe vindrent au Parlement pour prier qu'il s'vniſt auec la ville. Ie parlay librement de l'auctorité du Roy & promeus la reſolution qui fut priſe d'enuoyer vers le Roy ſans rien reſpondre à la requeſte dudict ſeigneur cardinal. Au meſme temps on voulut faire une leuee à la ville & d'hommes & de deniers pour aſſieger Melun, ie l'empeſchay au quartier de la place Maubert où l'on fiſt declaration qu'on entendoit ſeruir à la conſeruation de la religion mais non pas faire la guerre au Roy, dont Monſieur de Guiſe ſe trouua fort eſtonné. En quatre vingts & neuf, comme Monſieur de Mayenne eſtoit à Montereau, nous fiſmes entrepriſe de reduire la ville & euſt à mon aduis eſté exequutée ſi Donon euſt tenu bon en ſa maiſon, comme il auoit promis. Quatre vingts dix au commencement de l'année, quand Monſieur de Lion propoſa de faire entrer les lanſquenets en garniſon ie m'y oppoſay en plein hoſtel de ville. Apres la leuee du ſiege on propoſa d'enuoyer vers le Prince de Parme pour le prier de demeurer en France : i'aiday en Parlement à rompre ce coup là & en portay beaucoup d'enuie. Quatre vingts douze, ie propoſay au Parlement qu'il falloit faire la paix & ſur ma propoſition remonſtrances en furent faictes à Monſieur de Mayenne de la part du Parlement. Ie le propoſay depuis publiquement à l'hoſtel de ville, vous ſcauez, monſieur, ce qui s'eſt depuis paſſé aux Eſtats. La proteſtation publicque que i'y fis contre l'eſlection qu'on vouloit faire, l'arreſt de la Cour pour la loy ſalique auquel ie croy que per-

ſonne ne peult pretendre plus grande part que moy, vous ſcauez les hazards que i'y ay couru de ma vie laquelle Dieu m'a miraculeuſement préſeruée le quatorzieſme iuillet il y a vn an paſſé. Tout cela ne me peult pas garantir que quelques gens pleins d'enuie & de malignité s'ils ne me blaſment ouuertement pour ce qu'ils y receueroient trop de contradiction au moins ne me picquent à couuert & me facent en ce qu'ils peuuent perdre la grace que les honneſtes gens m'en ont. Ils diſent que ie ſuis vn finet que tout ce que i'ai faict c'a eſté pour me conſeruer & ſans aucun hazard taſchant de plaire à tous les deux coſtez.

C'eſt pour vous dire que ſi moy qui ne ſuis qu'vn eſcollier couuert de ma ſolitude & de l'ombre de mon eſtude & dont la fortune merite pluſtoſt pityé qu'enuie ne puis neanmoins euiter les traicts venimeus de la calomnie & malignité, comment vous en pourriez vous exempter, vous diſie, monſieur, qui auez eu par le paſſé vne fortune ſi eſclatante, que le luſtre en peult faire mal aux yeux des enuieux voire iuſques apres voſtre mort & qui tenez encore & du rang & du nom en ce royaume beaucoup voire tant qu'vne partye de ceux qui font aux affaires ſemblent apprehender voſtre reputation & ſe parent contre vous comme contre celuy de qui ils cognoiſſent tenir la place. Ceux la pourront eſperer de ne point eſtre touchez de la calomnie dont les actions feront couuertes des tenebres & ceux la deueront apprehender d'en eſtre touſchez auſquels il n'eſt pas aiſé de ſe iuſtifier. Mais vous dont les vtiles &

ſalutaires actions ont tant & tant de teſmoings qui en parlent publicquement, n'en deuez faire aucun compte & eſtimer que les meſdiſances & detractions principalement qui couuent ſans autheur & ſans adueu s'eſteindront en la reputation de voſtre vertu, comme vn flambeau ſeroit plongé dans vne eau profonde. Ie ne veux pas, monſieur, entreprendre de vous encourager à continuer de ſeruir le public & broſſer au trauers de toutes ces épines pour paruenir au but que vous vous eſtes touſiours propoſé qui eſt de reſtablir ce pauure & miſerable royaume à ſon ancienne ſplendeur. C'eſt vne voix que voſtre naturel vous ſonne continuellement aux oreilles, mais ſeulement vous veux ie diſſuader cette trop ſenſible delicateſſe qui picquant voſtre vertu la pourroit aigrir & deſtourner du deſir qui eſt nay auec vous de ſeruir le public, mais contre la voix de dix ou douze meſdiſans ayez celles d'vn million qui vous loüent & exhortent de perſeuerer. Les plus ameres poiſons detrempees en petites quantité parmy beaucoup de ſucre & d'eau s'addouciſſent & perdent & leur mauuais gouſt & leur malignité. La condition des mauuais ſerait trop heureuſe s'ils pouuoient exaſperant les gens de bien priuer ceux qui les ayment & le publicq meſme du ſecours qu'ils en attendent. Au contraire, c'eſt la principale vengeance que vous deuez prendre de vos mal veillans que de leur faire cognoiſtre qu'ils ne vous ſcauroient esbranler ny faire changer de volonté & faire paroiſtre par vos actions preſentes & à aduenir combien celles du paſſé ſont eſloignees de ce

qu'ils en ont voulu publier car encores que les paſſees ſe puiſſent deffendre d'elles meſmes ſi eſt ce que leur mérite eſtant affoibly par l'oubliance qui deteint toutes les choſes du monde elles ont beſoing d'eſtre releuees & rechargees par la viue couleur des preſentes. C'eſt à quoy, monſieur, ie croy que tous vos amis vous appellent. Si ma voix ioincte à la leur peult renforcer ce vœu ie l'y aſſocie de tout mon cœur & prie Dieu,

Monſieur, vous conſeruer en ſa grace.

Voſtre tres humble & tres obeiſſant ſeruiteur,

G. DV VAIR.

Agenda ſeu inſtructio cardinalis Placentini in Galliis legati Apoſtolici, ex ipſo autographo fideliter deſcripta, & in Galliæ ſalutem edita.

INFIRMITATES GALLIÆ.

FACTIONES principum.

Diuerſitas religionis.

Debita Coronæ.

Exceſſiua tributa,

Pupillaritas Regum.

Varietas, Inconſtantia & contrarietas decretorum & edictorum.

Impunitas delictorum.

Affectatio ſtipendiorum.

Ambitio Gubernatorum.

Simultates omnium.

Negligentia, Ignorantia, Superbia & Auaritia ecclesiasticorum.

Seditiosa libertas populorum.

Dona excessiua Regum.

Desperata proles Regis.

Inconsiderata Collatio beneficiorum.

Conniuentia magistratuum.

Confusio Iurisdictionum.

Vsurpatio bonorum Ecclesiasticorum.

MEDICINÆ.

Catholici Regis pietate & prudentia insignis creatio.

Eiusdem Regis prolis assecuratio.

Aliorum ad Coronam prætendentium diligens discussio ne Coronæ prœtextu eueniat seditio, aut Regni minus secura prouisio.

Legis tum Politicæ tum Ecclesiasticæ diffinitio, earumdemque vsus introductio.

Magistratuum quorumcunque & iudicum purgatio, Iusticiæque incorrupta administratio.

Regii ærarii certa & secura constitutio, debitorumque Coronæ solutio.

Militiæ Regni ordinatio & disciplinæ militaris assertio.

Consuetudinum, rituum, usuum arestorumque solutio.

Heref[i]um quarumcunque extirpatio & hereticorum Ministrorumque exterminatio.

Religionis Catholicæ purgatio cultufque diuini prorfus proftrati fubleuatio.

OEcumenici Tridentini confilii introductio.

Prouincialium & fynodalium confiliorum inftitutio.

Iurifdictionis Ecclefiæ in integrum reftitutio.

Concordatorum omnium abrogatio.

Ecclefiafticarum perfonarum reformatio.

Beneficiorum Ecclefiafticorum & Romæ & in Galliis matura collatio.

Inquifitionis officii inftitutio.

Bonorum ecclefiafticorum vfurpatorum reftitutio.

Ciuilium bellorum pacificatio & iurifdictionum limitatio.

Animorum diffentientium conciliatio.

Tributorum Regiorum adæquatio.

Coronæ Regiæ cum externis Principibus Catholici ad profligandos communes hoftes colligatio.

Sanctæ fedi Apoftolicæ pro obedientia totalis proftratio.

Bonarum literarum ftudiorumque inftauratio.

Commerciorum artium quarumcunque & agrorum culturæ fufcitatio.

Ocioforum, Vagorum, exterorum militum & præcipuè Anglorum expulfio.

Grauiffimorum peccatorum, exceffiuorum luxuum eliminatio.

Romæ apud Ciconiam Del Monte, cum Priuilegio Apoftolico.

Cacochyme ou Catechiſme du docteur Pantalon & de ſon diſciple Zani.

PANTALON. Ayant moy ſoin de ton âme, o aſne Zani & voyant que tu ne ſais plus le ſigne de la †, auec la main droite, ni ne lys : que tu fuis l'eau benite de l'Fgliſe plus que le pain benit, que tu ne vas plus aus chapeles dire tes chapelets ric à ric : que tu oublies les trais-paſſez : que tu pars ſans ouyr le profne, & qu'auant que Dieu ſoit leué, tu manges ta ſoupe & te vas coucher, Ie veus ſauoir en qui Diantre & ſa mere tu crois.

ZANI. Seignor mon maiſtre, chaque matin du Dimange apres auoir requis S. Mor, S. Morceau, S. Pancrace & Sainte Pence graſſe & ſalué notre Dame de la canete & de lieſſe, en atendant le diſner ie mets le reſte de mon eſperance aus trois Rois de la S. Vnion & en ſes Saints Apoſtres & Hapôſtes, & ne daignerois faire comme ces harans ſorets & ſots here-

tiques royaus qui croyent en Dieu ſeul, & vn ſeul Roy pour tout potage.

PANTALON. Quelle beſte eſt cete S. Union & qu'animaus ſont ces Apoſtres !

ZANI. Quelle beſte ? Cancaro. C'eſt vne belle Donzelle voilee & violee des Princes, confeſſee des Iacobins, & abſolue des Ieſuites, nourrie & ſoldoyee du peuple. Et ſes Apoſtres ſont P. P. Sixte & les Sfondratis plus Eſpagnols qu'Euangeliſtes : le pere & le fils ſans S. Eſprit affauoir le pere d'Eſpagne & le fils de Sauoye & au lieu du S. Eſprit, le noir œil Aſmodee de Vauuert.

PANTALON. Recite-moy le Symbole & Cimbale de ces glorieux Apoſtres & Hapoſtes, afin que ie voye, ſi tu es deuenu affez digne pour eſtre docteur de l'Inquiſition eſpagnole.

ZANI. Ie croy en ce tout-piffant Roy d'Eſpagne createur de terre neuue comme de terre vieille, Archidonteur des Huguenots, comme des Turcs, Seigneur de France, comme d'Angleterre, monarque de l'Immonde du monde : ie croy en ſon fils, & ſa fille l'infante, auec toute ſon Infanterie. Ie croy en ce grand Duc des raues & naueaus de Sauoye, qui par ſa rare vertu eſt monté au ſigne de Gemini auec ſon Infante. Ie croy en ce grand Duc de Parme mort, & enſeueli, & deſcendu aus enfers. Bref ie croi en la groſſe, graſſe, & grande teſte du Duc des Moines.

PANTALON. En combien d'articles eſt diuiſé ce Symbole ? Et quels ſont-ils ?

ZANI. En 12. affauoir, en Ambition, Enuie,

Hypocrifie, Calumnie, Impofture, Trahifon, Sedition, Ignorance, Malice, Temerité, Rebellion : voici les degrez pour eftre reçeu en l'eglife ligueufe, & finagogue des blancs yeux Efpagnols.

PANTALON. Quelle eft l'intention de ces Apoftres Ligueurs? Et quel eft leur but?

ZANI. Leur intention eft très-bonne, d'autant qu'ils imitent Dieu en la création : car tout ainfi que Dieu crea tout pour fa gloire, auffi font-ils tout pour leur gloire & grandeur.

PANTALON. Comment ont-ils procedé en cete œuure tant meritoire, & en cete belle entreprife?

ZANI. Comme les trois fages d'Orient, ou Meffire Herode feignant vouloir adorer Chrift, & le planter en France, en portant trois prefens, guerre, pefte, famine : & l'eftoile qui les conduifoit eftoit Hypocrite Prefumption.

PANTALON. Quels fruits & profits en tireront-ils?

ZANI. S'ils fement de l'yuroye, ils recueilliront des efpines; s'ils engendrent vn Monftre, ils enfanteront vne Chymere; s'ils troublent le dous commencement, ils trouueront la fin amere, & pour vne piece de chair haperont l'ombre double du chien d'Efope.

PANTALON. Comment donc finira cête tienne S. Vnion?

ZANI. Elle ira voir fon Pere grand Aftarot & fa Mere grand Aftarte, & de Sauoye, fes parens de Lorraine & alliés de leur Reyne. Car elle fera bien mieux reçeüe en ces païs fales qu'en la France

Selique qui l'en fait faillir. *Buono ſera. Torno a caſa.*

PANTALON. Buona notté Zani, & n'oublie pas la ieune & nouuelle chanſon des Moynes moinans, menans le branle, & la reſponſe des Dames d'ame ioyeuſe de Rheims.

ZANI. Non maï Maeſtro : ie m'en vai la perroqueter, piecroqueter, folfier & folfier à quatre moi ſeul, en gambadant ſur ma paillarde paillace.

LES MOINES.

On dit que le fourbi harnois
Du Biarnois
Qui notre camp éperdu meine
Et perd du Meyne,
A pris *Lan* o peu dous émois !
Car la Ligue en trionſe nee
S'en va fenee :
A Dieu Lan & ſes douze mois.

RESPONSE DES DAMES.

Ce Roy neuf donc élu nion,
Et l'Vnion,
Et n'ayon roi, Tyran n'auare,
Puiſque Nauarre
A France ſous lui riche rid.
Pour eſtre du bien d'autre riche
Frippe d'Auſtriche
Noſtre Rheims & nos reins cherit.

LES MOINES.

Iesuites nous vous laiſſons
Et vos leçons
Voulans qu'en notre moinerie
Tout moine rie,
Comme nous faiſions ci deuant
Qu'aus Indes ce grand Roi *fripe* aille
Et ſa fripaille
Qui nous repait ici de vent.

LES DAMES.

Ses doublons d'or par miliars
Parmi liars,
De petit doubles forme prenent,
Dont fort meſprenent
Maints au ſafran pour dette allés.
Mores demourez en Grenade
Car de gré (nade)
Nous vous diſons & detaliez.

LA VOILA DITE.

Voglio dormire.

In nomine Patris †.

Sur la mort du chevalier d'Aumale.

De la fureur qui vous conduit
Vous vouliez ſainct Denis ſurprendre,
Il vous a pris le voulant prendre
Deſſus la glace d'vne nuict.

De glace ſont tous vos deſſeins
Ils ſont fondus en la meſme heure,
Qui deſſus la glace s'aſſeure
Bien ſouuent tombe ſur les reims.

Le fait en vous ie recognois
Voſtre chef y laiſſant la vie,
Ie pardonne à voſtre folie,
La faim chaſſe le loup du bois.

Ha ! il ne faut pas faire ainſi
D'en vouloir aux Saincts & aux Sainctes,
Saincte Menehou fait ſes plaintes
Que la vouliez forcer auſſi.

Mais Dieu qui cognoiſt voſtre cœur :
Et qui des ſiens a touſiours compte,
Vous donna la perte & la honte
Qui ſont les armes du Ligueur.

Sainct Denis prince de la foy
Se plaiſt auec les Catholiques,
Et tient ceux la pour heretiques
Qui ont aſſaſſiné leur Roy.

Sainct Denis tient comme en depoſt
De nos Roys les corps honorables,
Vous autres Ligueurs miſerables
Vous vouliez troubler leur repos.

Ne vous prenez iamais aux ſaincts,
Sainct Denis le patron des Gaulles
Vous a fait tourner les eſpaulles,
Et renuerſé tous vos deſſeins.

Aduis à Monſieur de Mayenne ſur la mauuaiſe interpretation qu'il a faite des oracles qui auoyent eſté proferés en ſa faueur.

LES Deſtins vous auoyent promis
L'honneur d'vn riche diademe,
Mais vous faites mentir Themis
Pour vous fier trop à vous meſme.

Les Oracles ont double ſens
Chacun ne les peut pas comprendre,
Et pourquoy à vos partiſans
Ne les auez vous fait entendre ?

Vous penſiez tout ſeul eſtre fin
Et tout ſeul faire vos affaires,
Mais ie trouue que vos confreres
Ont mieux entendu le deſtin.

Bien que vous ayez le chef gros
Et plain de beaucoup de caboche,
Vous n'auez ſçeu prendre à propos
Vn heur qui vous eſtoit ſi proche.

C'eſtoit du regne Memphien
Que parloit la ſaincte Prophete,
Sçachant combien l'Egyptien
Feroit cas de ſi groſſe beſte.

Et non du Royaume Gaullois
Que vous penſez tenir en bride,
Mais il ne reçoit pour ſes Roys
Que ceux de la race d'Alcide.

Monſieur changez vos vains proiets,
Vous n'auez point de droit en France,
Nous voudriez vous rendre ſubiets
Contre la fatalle ordonnance ?

Courez où le ſort vous conduit,
Le peuple du Nil vous ſouhette,
Mais helas qu'il ſera ſeduit
S'il iuge le beuf par la teſte.

La chanſon de Fifi faite par les Huguenos ſur la venue du cardinal de Lorraine à Paris le VIIIe janvier 1565.

Le Cardinal s'en venoit
A Paris à grand puiſſance
Et auec luy amenoit
Des Guiſards pleins d'arrogance,
Eſperant par ſon pouuoir
Faire le peuple eſmouuoir,
Comme il a fait autrefois
En abuſant de deux Roys.
Mais monſieur le Mareſchal
Luy ſit bien ſa faulce :
Fy, fy, fy du Cardinal
Qui chie en ſes chauſſes !

Le Mareſchal de ſa part
Manda par vn gentilhomme

A ce grand rouge Guifard
Qu'il euft efté mieux à Rome,
Qu'il n'entraft aucunement
Dedans fon gouuernement
Auecques fes gens armés,
Car les badaux animés
Pourroient enfanter le mal
Dont leur ville eft groffe.
Fy, fy, fy du Cardinal
Qui chie en fes chauffes.

Le meffage fut porté
Iufqu'à S. Denis en France,
Où ce bon Pater *fancte*
Faifoit lors fa demeurance.
Tous auoient des piftolets,
Armés iufques aux collets.
Donc pour le faire plus court,
On en aduertift la Court,
Qui pour tout aduis final,
Ne dict autre chofe
Si non que le Cardinal
Ch..roit en fes chauffes

Non obftant ce mandement
A Paris il s'achemine,
Faifant tel deportement
De fa grand fuite maline,

Qu'il verroit ſes bons amis
De la grand rue S. Denis;
D'Aumalle par autre endroit
Dedant la ville viendroit,
Et qu'ainſi le Mareſchal
Cheroit en leur foſſe.
Fy, fy, fy du Cardinal
Qui ch. en ſes chauſſes.

Villegaignon le premier
Y conduiſoit l'auantgarde,
Monté deſſus vn courſier,
Tenant vne hallebarde ;
Mais quand ſe vint à charger,
Sa couleur on vit changer
De la grande peur qu'il euſt.
Puis s'enfuiant tant qu'il peuſt,
Il galopoit ſon cheual,
Craignant qu'on le doſſe
Laiſſant là le Cardinal
Ch..r en ſes chauſſes.

Puis apres marchoient en rang
Ligneres & La Valee,
Crenay eſtoit ſur le flanc
Auparauant la meſlée :
Auſſi y eſtoit Foſſé
Paſle comme vn treſpaſſé,

Et le comte de Rouſſi,
Cormeri de peur tranſi.
Chaſcun d'eux euſt bien voulu
Eſtre en pleine Beauſſe,
Laiſſant ce rouge teſtu
Embrener ſes chauſſes.

Lors offenſé du meſpris
De la maieſté royalle,
Ce bon Mareſchal a pris
Pour compagnie loiale
Le Prince de Portien,
Et maints autres gens de bien.
Mais le Cardinal entré
Fut par eux tous rencontré.
Sa troupe mutine & bruit :
On le charge & faulſe,
Il tremble, il deſcend, il fuit,
Il ch. en ſes chauſſes.

Comme vn renard cauteleux
Qui veult fuïr la pourſuite
D'vn chien d'Artois genereux,
Qui le pourſuit à la fuitte,
Alors qu'on le veult preſſer,
Sur ſa queue il vient piſſer,
Affin que de telle odeur
Il chaſſe ſon demandeur.

Ores il l'abeſſe à val,
Et ore il la hauſſe :
Ainſi ce fin Cardinal
Ch...t dans ſes chauſſes.

Eſtant ainſy embrené
Et de piſſac & de foire,
Chez vn Sire il fut mené
Pour faire ſon purgatoire,
Lequel s'eſtimoit heureux
De recepuoir ce breneux,
Qui lors comme de raiſon
Tint beniſte ſa maiſon
Auecques ce beau ſignal,
Sans mitre ne croſſe.
Fy, fy, fy du Cardinal
Qui ch. en ſes chauſſes !

Encor en ceſte maiſon
Qu'on luy preſentoit à boire :
Ce n'eſt, dit il, la raiſon
A vn homme outré de foire,
D'autant que ceux qui ont peur
N'ont pas ſouuent mal au cœur.
Mais tous ſes plus grands esbas
Eſtoient de doubler le pas,
Sans eſtre aydé de cheual,
Faiſant bonne boſſe.

Fy, fy, fy du Cardinal
Qui ch. en ſes chauſſes !

Les Pariſiens badaux
Aiant veu le grand eſcorne
Qu'auoient faict les Huguenots,
Ne redreſſerent leur corne,
Et deuindrent langoureux
Autant qu'il eſtoit foireux.
Le Cardinal cheminant
Leur diſoit, ſe mutinant :
Voyez que me fait de mal
Ceſte Egliſe faulſe !
Ce pendant ſon vrinal
Eſtoit en ſes chauſſes.

Le ſepulcre euſt lors eſté
Sa ſepulture certaine
S'il n'euſt au garnier monté,
En tremblant & hors d'alaine.
Las ! en quelle extremité
Fut ſa rouge ſainctete !
Mais ce bon Sire luy fiſt
Vn grand feu & puis luy dit :
Monſieur en ma chambre entrez
Afin que vous chauffe,
[Et puis apres ſortirez
Ayant d'autres chauſſes.]

Le lendemain, tout honteux
Il s'enfuit à la chandelle,
Dont ſes amis marmiteux
D'vne choſe ſi nouuelle
Regretoient leurs corporiaux
Pour donner ſur les muriaux
A [tous] ces Seigneurs qui ont
Ainſi faict ſonner le fond
A ce bon prince lorrain,
Dont cy on ſe goſſe.
Fy, fy, fy du grand vilain
Qui ch. en ſes chauſſes !

Ces nouuelles du Guiſard
A l'inſtant furent venues
Aux aureilles de Ronſard
Qui les veult mettre en ſes Nues,
Et qui par là veult armer
Toutes les gens d'outre mer.
Le bruit en court ça & là,
Et à la fin il vola
Sur la mer, puis a eſté
Chanté en Eſcoſſe :
L'oncle de ſa Maieſté
Fait tout en ſes chauſſes.

Et encores ces railleurs
Diſent & chantent ſans crainte

Qu'il ira ch... ailleurs
Sauf fa Reuerence faincte,
Et que s'il reuient iamais
Pour retroubler noſtre paix,
Voulant debattre pour foy
Le ſceptre de noſtre Roy
Vn plomb fatal l'enuoiera
Au fond de la foſſe,
Et que plus il ne ch..ra
De peur en ſes chauſſes.

Confeſſion generale de Meſſieurs les Piliers de la ſaincte Vnion à la ſainteté du Legat.

(FÉVRIER 1590.)

PVIS qu'à ce iubilé que tu as ordonné
Ta ſaincteté promet remettre toute offenſe,
Pere ſainct, nous venons inuocquer ta clemence
Que des pechez commis pardon nous ſoit donné.

En te les confeſſant, Pere, ſois nous propice,
Nous ſommes les piliers de la Religion,
Catholicques zelez de la ſaincte Vnion :
Ce nom merite ſeul de couurir noſtre vice.

MONSIEVR DV MAINE.

Pour vouloir eſtre Roy i'ay fait tuer mon maiſtre,
I'ay tué ſainct Maignin, Sacremore en fureur
Par moy fuſt poignardé, & ſans auoir horreur
L'enfant n'eſt eſpargné qui ne faiſoit que naiſtre.

Tout ſent ma cruauté & mon ambition :
I'ay mis la France en feu, qui auoit mon anceſtre
Enrichi, honoré, au lieu qu'il ſouloit eſtre
Pauure, eſtranger, heureux d'en tirer penſion.

Des ſept pechez mortels, Pere, ie me confeſſe :
Mon cœur eſt plein de haine & d'enuie, orgueilleux :
Il eſt paillard, glouton, auare & pareſſeux,
Et viens te requerir ne m'vſer de rudeſſe.

MONSIEVR D'AVMALLE.

I'ay eſté le premier à la ſedition
Pour eſmouuoir le peuple & piller à mon aiſe
Auecques les brigans du ſainct conſeil des Seize,
Que i'auois eſtablis à ma deuotion.

I'ay fuÿ puis apres, mais c'eſt vn mal de race :
Mon couſin m'a ſuiui qui s'en eſtoit mocqué
Et auſſy bien qu'à moy le cœur luy a manqué,
Pere, pardonne moy, ie t'en ſupply, de grace.

MADAME DE MONTPENSIER.

Mon adultere & mon ire effrenee
M'ont faict deux fois auorter mes enfans
Et de mon Roy i'ay abregé les ans,
Et de ſa mort l'inuention donnee.

Puis tout mon ſoin & deſir ordinaire
Eſt d'inuenter des charmes & poiſons,
Aſſaſſinats, meurtres & trahiſons.
O Pere ſainct, ſois vers moy debonnaire.

MADAME DV MAINE.

Mes enfans i'ay desfact à mon commencement
Pour ſaouler mon deſir d'vn cadet de Lorraine.
Mon orgueil puis apres m'a faict croire eſtre Royne
Qui a cauſé la mort de mon Roy innocent.

Mon auarice auſſy m'a conduit au pillage
Et du peuple qui eſt ayſé à deceuoir
I'ay tiré tout l'argent que i'en ay peu auoir :
Pere pardonne moy, ie t'en offre vn image.

MADAME D'AVMALE.

Moy ſeule i'ay cauſé la mort de mes couſins
Aduertiſſant le Roy de toute leur menee,
Pour puis apres piller i'ay ma robbe tournee
Où ie n'ay eſpargné ny amis ny voiſins.

Mes grands Pages & moy auons fait la viſite
De tous les cabinets des dames de Paris,
Ayant mis à rançon les femmes & maris :
Pardon de ceſte offenſe : elle eſt la plus petite.

MONSIEVR DE LION.

Ie ſuis nay à l'inceſte, & des mon premier aage
I'ay de ma belle ſœur abuſé longuement,
Puis auecques ma ſœur ie couche maintenant,
Ayant pour ceſt effect rompu ſon mariage.

Toutefois, Pere ſainct, i'ai grande confiance
Qu'ayant executé ma reſolution
D'employer vie & biens pour la ſaincte vnion,
Le merite eſt plus grand que n'eſt grande l'offenſe.

MONSIEVR L'EVESQVE DE SENLIS.

O ingrat que ie ſuis i'ay mon maiſtre blaſmé,
I'ay auancé ſa mort en preſchant la vengeance,
La cruauté, le ſang, le pillage en la France :
Bref en tous mes ſermons i'ay touiours blaſphemé.

Soubs feinte hypocriſie ay caché l'adultère
De l'enfant que i'ay faict à la belle Neuilli
Lors qu'en la confeſſant ſon premier fruit cueilli :
I'ay preſché ton pouuoir, pardonne nous, ſainct Pere.

LA MARESCHALLE DE IOYEVSE.

Mes enfans ont eſté les ſangſues de France,
Ont ruiné l'Eſtat par leur ambition,
Conduits par mon conſeil, car la deuotion
Maſquoit tous mes deſſeins d'vne feinte innocence.

Mes ieufnes, mes fermons & mon ame hipocrite
Conçeut de longue main le meurtre qui s'eft faict
D'vn Roy qui fift les miens, mais ie cherche en effect
Vn meurtrier de ceftuy pour combler le merite.

MONSIEVR DE ROSNE.

De ne point croire en Dieu ie le tiens à louange :
Le pillage, le meurtre & les femmes forcer,
Ce font mes paffetemps, & iamais pour parler,
Ie n'ay creu Paradis, enfer, ny fainct ny ange.

D'auoir trahy le Roy, la France & mes amis
I'ay creu faire tout bien, puis que la Ligue faincte
Le nous auoit permis : ie ne vis point en crainte :
Pere fainct, que ces maulx me foient par toy remis.

PANIGAROLLE.

L'amour m'a faict veftir cefte robbe enfumee,
Et l'amour bien fouuent me la faict defpouiller ;
Mon vœu ne fert de rien quand la perfonne aymee
Vient mes plus chauds defirs doucement chatouiller.

La chaire du Seigneur eft le fiege ordinaire
Où ie iuge des yeux les feux les plus fecrets,
Et qui pis eft encor, fur l'autel falutaire
I'offre le plus fouuent mes amoureux regrets.

Pour ma lettre de change en cefte paillardife
A Rome mon neueu fe fouilla l'aultre iour :
Ainfi Panigarol d'vn grand pilier d'églife
Et deuenu foudain vn grand bancquier d'amour.

Rome, pardonne moy : dans ta fuperbe enceinte
I'ay rebafti les murs de Sodomee & fes tours ;
Aux anges i'ay penfé prefque faire vne atteinte
Quand ie fenti le feu de mes males amours.

Au moins fi ce peché vray meurtrier de mon ame
Eftoit dans mon efprit comme dans vn tombeau,
Mais de ce feu puant le monde voit la flamme,
Et la France luy fert auiourdhuy de flambeau.

Pere, ie crains du ciel les flammes enfouffrees
Et m'eft aduis toufiours que tous les noirs efprits
Viennent pour defchirer mon cœur & mes penfees :
L'Huguenot auffy bien defchire mes efcripts.

LE

TESTAMENT

DE LA LIGVE

M. D. XCIIII.

LE

TESTAMENT DE LA LIGVE

FILLE de Lucifer és tenebres conceuë,
Du plus profond d'enfer au monde fuis venuë,
Nee entre les deſtroits des rudes appennins,
Et des Alpes cornus, où les mauuais deuins
Ayant preueu le fort de ma future Alteſſe
Proche de Maieſté, firent ma petiteſſe,
Nourrir & eſleuer en France finement,
Si que l'on n'eut de moy preſque aucun ſentiment
Et gouſta-on du fruict de mon adoleſcence
Auant qu'on s'aperceuſt de ma fiere naiſſance.
Lors comme aux plus legers plaiſent les nouueautez
D'honneurs, de biens, grandeurs & de principautez,
Recogneue ſoudain ie fus dame & maiſtreſſe,
Vn chaſcun me venoit offrir, à grand' largeſſe
Son ſeruice, ſon cœur, ſes treſors & moyens
A l'enuy, l'on couroit, qui ſe rendroit des miens.
Les villes, les chaſteaux, & les places plus fortes

M'ouuroient, & ſans refus, à toute heure leurs portes.
Ie ſoiſonnois en biens, & rien ne me manquoit,
Mon los & ma grandeur de tous coſtés flancquoit.
Des eſtats, des honneurs, & des magiſtratures
Librement diſpoſois : I'auois des creatures
Leſquels à vn clin d'œil ſouz mes commandemens,
Ployoient ſans s'informer d'aucuns euenemens,
I'auois le Dieu du ciel, ce ſembloit, fauorable,
Par tout ie me rendois & à tous redoutable,
De mes ſoldats armez les plaines noirciſſoient,
Au ſeul bruit de mon nom les peuples fremiſſoient,
I'auois pour mes ſuppoſts les plus grands de la terre,
L'vn m'aidoit de conſeil, l'autre de gens de guerre,
Ceſtui-cy fourniſſoit de l'or & de l'argent,
Ceſtuy-la des amis gaignoit par ſon Agent :
Somme, quel plus grand heur pouuois-ie me promettre
Que de fouler aux pieds la couronne & le ſceptre ;
Mais helas ! ce grand heur n'a pas long temps duré,
Ains le deſtin fatal contre moy coniuré,
Ou pluſtoſt du grand Dieu la ſaincte prouidence,
Qui ſe mocque & ſe rit de la freſle puiſſance
Des choſes d'icy bas, & des plus hauts deſſeins
Que baſtiſſent ſans luy les mal-ſages humains :
Ce grand Dieu, dis-ie, helas, d'vne tranchante lame
A coupé le filet de ceſte belle trame,
Et de mon tribunal minant le fondement,
A renuerſé ſoudain tout ce grand baſtiment
D'empire & royauté, & briſé les collonnes
Du ſceptre imaginaire & fictiues coronnes.

Si que ce grand ouurier par le puiſſant effort,
D'vn Henry de Bourbon courageux, braue & fort,
Au temps que ie tenois & vallons & montagne,
Peu à peu m'a contraint de quitter la campagne.
Lors chacun commença es forts ſe retirer,
Et aux grandes citez ſoulle à ſoulle tirer,
Sur le malheur publicq & miſere commune,
Chacun à part voulut eſtablir ſa fortune.
Le deſaſtre fut tel que la diuiſion
S'empara des plus grands de la ſaincte Vnion,
Par eux auparauant ſi fierement iuree.
Deſlors à mon malheur la chance fut tournee
Deſlors on commença, ſoubs-main à practiquer,
La Nobleſſe & le Clergé, voire à communiquer
Mes plus profonds deſſeins, lors ma rage allumee
Et mes premiers conſeils ſont allez en fumee,
Mes partiſans changez, & du tout refroidis,
Les villes regrettant le repos qui iadis
Les ſouloit bien-heurer, des maux paſſez laſſees,
Dreſſent ores ailleurs le vol de leurs penſees,
Chacun iettant les yeux ſur vn nouueau ſoleil,
Quitte ma court, ma ſuitte, & tout mon appareil.
Le peuple ſe diſtrait de mon obeiſſance,
Et ne veut plus fournir au frais de ma deſpence :
Brief, tel qui m'a perché & monté à l'eſtat,
Maintenant dit que c'eſt vn felon attentat,
Si que comme ie ſuis en la France venüe,
Me voila ridicule à preſent toute nüe,
Dont i'ay eu ſi grand dueil, & tant de creue-cueur,

Que depuis n'ay vefcu qu'en regrets & langueur.
Et petit à petit telle melancholie,
Mortelle m'a plongé en cefte maladie,
Qui me rendra bien toft aux riues d'Acheron,
Pour apres m'embarquer au vaiffeau de Charon.
C'eft pourquoy en mon lict moribonde gifante,
Quoy que faine d'efprit d'vne bouche mourante,
Ne voulant deceder fans de mes biens tefter,
Et difpofer de tout ce qui me peut refter,
Auant que de mon corps ma trifte ame defloge,
Publicquement ie fais ce mien dernier eloge.
En premier lieu mon ame à tous les noirs démons,
Qui voltigent fans ceffe & par vaux & par monts
Pour tenter les mortels, & les meilleurs feduire,
Demons enfans d'horreur, d'indignation, d'ire
Mon ame à ces demons ie recommanderay,
Mon corps entre les bras des miens ie laifferay,
Pour en faire par eux felon leur fantafie,
Ce n'eft rien de ce corps apres l'ame rauie.
Plus fuiuant la couftume, & anciennes loix,
Ie faits mon héritier tout le peuple François,
Ie luy laiffe les pleurs, le fang, les pilleries,
Les meurtres, affaffins, infignes volleries,
Les vefues, orphelins, & les violemens,
Les larmes, les regrets & les rançonnemens,
Les ruines des bourgs, des villes, des villages,
Des chafteaux, des maifons, & tant de brigandages,
Les ennuis & douleurs, & tous les maux receuz,
Par furprife ou affauts, par les flammes & feux,

Bref de ſon cher pays les cendreuſes reliques,
Reſtes de mes labeurs & ſecrettes pratiques,
La cherté, la famine, & la mendicité,
La bezace, foulas ſeul de neceſſité.
Plus par forme de legs, au ſainct Pere ie donne
Les terribles effrois de ſa triple couronne,
Meſme la tyrannie & l'vſurpation,
Sous le maſque & manteau de la religion :
Deſſus les plus grands Rois & Princes de la terre,
En vertu de ſon foudre & eſclatant tonnerre.
Item à l'Eſpagnol ie legue mes deſſeins,
Ma creance & ma foy, mes projects plus hautains,
Mes conſeils plus ſecrets, & mon intelligence
Tant dehors que dedans le Royaume de France,
Vne guerre future, & l'vſurpation
De ſes pays, loyer de ſon ambition.
Ie laiſſe d'abondant à ce Duc de Mayenne
Mes frayeurs & mes peurs, mes trauaux & mes peines,
Les tourmens, les chagrins, les meſcontentemens,
Qu'apportent des mutins les diuers mouuemens,
Et du caut Bazané la trompeuſe alliance,
De ſon ambition la iuſte recompence,
Le deſeſpoir final, les maledictions
Du peuple, ſur l'autheur de tant d'afflictions,
L'ire du ciel vengeur, le remord de l'offence,
Bourreau perpetuel de l'ame & conſcience :
Somme pour tout loyer, ie luy laiſſe le pris
D'vn tardif repentir, d'auoir trop entrepris.
I'ordonne outre cela que ceſte bonne Dame

Qui le nom ſacré ſainct de Montpenſier diffame,
Auant tout autre lay de ce mien Teſtament
Aye apres mon deceds le couſteau de Clement.
Au Guyſard Phaëton, l'ombre de la couronne,
Qu'il s'eſt imaginé, ie laiſſe, legue, & donne
L'eſpoir de paruenir à l'Hymen aſpiré,
Et le fruict du penſer au grade deſiré,
Vn torne-dos de peuple, vn reuire-fortune,
Contre cil qui deſpend d'vne ſotte commune,
L'eſtat mal aſſeuré, la riſque d'vn vaiſſeau
Qui ſans voile & patron branſle & flotte ſur l'eau.
Le ſoucy d'acquiter les debtes de ſon pere.
L'extreme ingratitude, & le grand vitupere
Qui ganelonnera de Ferry le ſurnom
Et des ſiens à iamais ſouillera le renom.
Ie legue au Sauoyard la ruine totale
Des ſiens, & vne fuitte en la terre Papale,
Ou bien vers l'Eſpagnol ſur l'arriere ſaiſon.
Et au Duc de Nemours vne eſtroicte priſon,
A ceſt ingrat Mercure, & d'Aumale ie legue
La reputation des fuyars de la legue.
Ie laiſſe au Duc Lorrain, & au Marquis du Pont
Pour fruicts de leurs labeurs la honte ſur le front.
Et en outre ſans plus ceſte belle eſperance
Qu'ils ont eu de porter la Couronne de France.
D'auantage ie donne au bon Bacchus Lorrain
Qui eſt des moins mauuais deux flaſcons de bon vin.
Et par ce que ie ſuis mere, & non point maraſtre
Ie legue & laiſſe en propre à mon fils de la Chaſtre

Tout l'argent monnoyé, lequel à mon adueu
Pour moy, & en mon nom receuoir il a peu,
Pour luy ſes hoirs, à quoy que la ſomme ſe monte,
Et ſans qu'il ſoit tenu d'en rendre iamais conte,
Pourueu que toutesfois il garde mieux ſa foy,
Qu'il n'a faict cy deuant à ſon Prince & ſon Roy.
Plus ie donne au Legat les cendres de ſa Bulle,
Et pour s'en retourner quelque chetiue Mulle.
Et aux Prelats qui vont les peuples deceuant,
Vn eſperé chappeau de fumee & de vent.
Quant aux Predicateurs qui chantans ma louange,
Au vulgaire ignorant faiſoient d'vn diable vn Ange,
Preſchans le feu, le ſang, & la rebellion
Pour les poincts principaux de ma religion,
Athees malheureux, miniſtres de feintiſe,
Bacchantes forcenez, maquignons de l'Egliſe,
Seducteurs, Apoſtats, ie veux que de mon bien
Eſgalement party on ne leur donne rien,
Sinon la faim, la ſoif, le froid, & la famine
Qu'il preſchoient dans Paris faoullez en ma cuiſine,
Et parce que i'entens & veux mon Teſtament
Sortir ſon plain effect, tout haut preſentement
Les Allemans ie nomme, & Cantons de Souiſſe
Pour les executeurs, comme aimans la Iuſtice.
Et pour plus grande foy, i'ay ſigné cet eſcrit,
De pluſieurs bons teſmoins & Notaires ſoubſcrit.

EPITAPHE

DE LA LIGVE

M. D. XCIIII.

EPITAPHE DE LA LIGVE

PASSANT ne t'enquiers pas qui eſt icy couchee,
Que la mort de ſon traict a rudement touchee,
Moy que tu vois icy giſant morte à l'enuers,
N'agueres de mon nom rempliſſois l'vniuers,
Tu vois doncques en moy qu'il n'y a rien au monde,
Ny qui ſoit moins conſtant que les vagues ſur l'onde,
Qu'il n'y a rien cy bas, ſi fort, ny ſi puiſſant,
Ne ſi bien appuyé qui n'aille periſſant,
D'autant qu'on veut ſans Dieu, d'vne audace importune
Sur le pouuoir humain eſtablir ſa fortune.
Ne prens pour ton appuy des Princes la faueur,
I'ay ſceu tout ce que peut & eux & leur grandeur,
I'ay eu pour mes ſuppoſts des plus grands de la terre,
C'eſtoient mes nourriciers ſoit en paix ou en guerre,
I'eſtois leur ſeul object, & leur ambition,
Ne dreſſoit autres vœufs qu'à ma deuotion.
Tout ce qu'en mon viuant par vaulx & par montagnes,
Tout ce que ſur la Mer, & parmy les campagnes,

On a veu tout couurir d'armes & de cheuaux,
De foldats, d'eſtendarts, de voilles, de vaiſſeaux,
Marchants à leur aduen n'eſtoit que pour moy ſeule,
Chacun pour ma grandeur courant ſans crainte nulle,
Les dangers, les trauaux, les combats furieux,
Et de mourir pour moy s'eſtimant bien heureux.
S'ils auoient quelque mal ils couuroient mon dommage,
Et s'ils auoient du bon i'en auois l'aduantage,
S'il m'arriuoit du bien ils alloient triomphant,
Pour ma proſperité comme de leur enfant,
Bref ils me cheriſſoient en toute eſiouyſſance,
Comme celle qui d'eux auois prins ma naiſſance,
Ie dis de leur cerueau comme Minerue fit,
Lors que de Iuppiter le cerueau l'a produict.
Ce grand vniuerſel dont le deſſein ſe fonde,
Sur le proiect hautain d'vn monarque du monde,
Eſtoit l'archipilier de mon ſouſtenement,
De tous mes hauts deſſeings l'aſſeuré fondement,
De luy plus que Iuppin n'eſcoula ſon plaiſir,
Pour ne faire qu'vn fils qui prit vn grand deſir,
De haſter le deſtin de ſes chetifs ayeuls,
Mais ſçachant ne pouuoir me bien dreſſer ſes yeux,
D'vne pluye arrouſa maint endroict de la France,
Propre à faire eleuer ſa deſiree engeance
Qui depuis a ſeruy à me cathechiſer,
Et à tous ſes deſſeins me pedagogiſer.
L'vn pour faciliter les peines de ma voye,
M'applaniſſoit les monts du pays de Sauoye.
L'vn pour ne m'eſtranger des faueurs de Neptune

Dans le terroir Breton eſleuoit ma fortune,
Vn autre en la Champagne, vn autre au Bourguignon,
Ioignoit le champ voiſin du terroir d'Auignon,
L'autre auec moins de peine alloit en Picardie,
Baſtiſſant mon eſtat, vn autre en Normandie,
Somme il n'y auoit lieu dans le terroir françois,
Que ces gens n'euſſent mis quaſi tous ſoubs mes loix,
Tel eſtoit mon credit, ma vertu, ma puiſſance,
Et ſi pour tout cela ie n'ay plus que la chance,
Ne m'ait ſi mal tourné qu'en peu de temps la mort
M'a mis comme tu vois deſſoubs ſon dur effort.
Auec ceſte grandeur des Princes & leur force,
I'auois encor pour moy l'ineuitable amorce,
De perſuaſion, eloquence & bien dire.
Tu n'euz ouy de moy entre cent vn meſdire,
I'auois de toutes parts des hommes appoſtez
Pour louër mes vertuz, i'auois des deputez,
Deleguez en mon nom pour faire entendre au monde
Combien de tout bonheur i'eſtois riche & feconde,
Si que chacun tenoit que ſa felicité,
Deppendoit ſeulement de ma proſperité.
Ceux meſmes qui auoient leurs bouches conſacrees
A preſcher du haut Dieu les paroles ſacrees,
N'auoient rien en la bouche autre choſe que moy,
I'eſtois à leur propos le baſton de la foy,
Sans moy ce diſoient ils, s'en alloient en ruine
Toute religion & culture diuine,
Bref ils diſoient de moy en preſchant tant de bien,
Que qui ne les croioit n'eſtoit pas bon Chreſtien,

Mais tous leurs beaux propos ny toute leur mence
N'ont peu tirer mon cours outre ſa deſtinee,
Comme l'euſſent ils fait veu que la pieté
Ny la religion ny ceſte ſainctеté,
Que le monde crioit & luy faiſois entendre,
Que c'eſtoit le ſeul bien que ie voulois pretendre,
Ne m'ont peu garantir de ma mort à la fin,
I'auois de l'eternel pris le nom, mais en vain,
Ie me diſois marcher en tout lieu pour ſa gloire,
Que pour luy ſeulement ie cherchois la victoire,
On preſchoit, on crioit, on chantoit en tout lieu
Que mon deſſein eſtoit la vraye cauſe de Dieu,
Pour moy on aſſembloit les Conciles, Synodes,
Chappellets, Confrairies & de nouuelles modes,
Chacun pour mieux complaire à mes affections
Inuentoit paradis, chants & proceſſions,
Meſmes ce pere Sainct, qui eſt deſſus la terre,
Pour vn Dieu diſpoſant de la paix & la guerre
M'aidoit & m'aſſiſtoit touſiours à mon beſoin,
S'il me voyoit branſler ſur l'heure il auoit ſoin
De m'enuoyer ſecours d'vne excommunitoire,
Contre mes ennemis, ou d'vne monitoire,
Ou quelquefois ioignoit pour ne ſembler trop mol
De Sainct Pierre les clefs au glaiue de Sainct Paul,
Bref il n'y a effroy de ſa triple couronne,
Fouldre, tonnerre, eſclair (la plus forte colonne
De ſon palais) qui n'ait en mon nom eſclaté,
Tout cela n'a rien peu contre la verité,
La force, la ſplendeur des plus grands de la terre,

La voye de douceur qui les plus fiers atterre,
La feinte ſainctetè, toute l'affection,
Qui bruſloit au ſeul mot de la religion.
N'ont ſçeu garder mon corps des traits eſpouuentables
D'vne mort qui mon ame enuoye à tous les diables,
Pour y ſouffrir les maux & les tourmens diuers,
Dont i'ay en mon viuant affligé l'vniuers.
Que ſi tu veux ſçauoir pourquoy eſtant au monde,
De tous maux i'ay laſché à mon malheur la bonde,
Ce qui m'a fait ſouiller la ſplendeur du Lys blanc,
Pourquoy i'ay tout remply du rauage & du ſang,
Crois que cela n'eſtoit de ma propre nature,
Ains de ceux dont i'auois tiré ma geniture,
Du Monarque Eſpagnol, & du Cadet Lorrain,
Qui halletans cruels apres le ſang humain,
Ont Tigres, ſans pitié enſanglanté noſtre aage,
Et trempé l'vniuers de ſang & de carnage,
Ceſtuy là ſe roulant ſur les pauures Indois,
Ceſtuy-cy plus cruel ſur les meſmes François,
Si que m'ayans produit ces deux nuës eſpoiſſes,
Du ſang des innocens, ou bien ces deux eſpeces
De monſtres inhumains de leur accouplement
I'ay receu de touſiours viure inhumainement,
Mais ne crains plus, paſſant, que tant de maux ie face,
La mort pour tout certain m'a bleſmie la face,
Et du iour que Henry l'inuincible vainqueur,
Me chaſſa de Paris, ie receuz dans le cœur,
Le dur traict d'Atropos & ceſte heure ennemie,
Me rauit le courage & l'honneur & la vie,

Car pour ce que tu voids reſter de mes diſcords,
Ce ne ſont plus croy moy membres vifs de mon corps,
Helas, ie ne vis plus, ce ne ſont que mes ombres.
Qui pour ſe ſoulager des infernaux encombres,
De la France voudroient les reſtes ambraſez
Pour eſtre par vn tel ſacrifice appaiſez.
Ainſi fit on iadis pour les guerres d'Achille,
Qui tourmentans les grecs pres les murs de la ville
Ne furent appaiſez tant qu'vn tranchant couſteau,
Du ſang de Polixene eut couuert le tombeau.
Doncques mon ame eſtant tenuë miſerable,
Là bas, ſans eſperer quelque ayde ſecourable,
De la part du grand Dieu, dont apres le trepas,
Les arreſts prononcez ne ſe reuoquent pas,
Si tu as de ſentir quelques traicts & encore,
S'il te reſte de moy quelque peu de memoire,
Apres ce mien treſpas pour mes iuſtes deuoirs,
Preſente ie te prie aux infernaux manoirs,
A Hecate & tout ce qui preſide aux tenebres,
Quelque couple d'hiboux pour offrandes funebres,
Aux malheurs de la bas, la faim, l'anxieté,
La crainte, le trauail, diſcord, neceſſité,
La guerre la vieilleſſe, & à ces trois furies,
Bourrelles des humains pour leurs meſchantes vies,
Bref à tous ces trauaux que les Dieux immortels,
Ont mis dans les enfers pour punir les mortels,
Sacrifie leur doncq' ſi au monde s'en trouue,
Les trois plus noirs faons d'vne meſchante Louue,
Faits cet offre pour moy non pour les appaiſer,

Mais pluſtoſt pour leur rage & courroux embraſer,
Afin que de colere elles renflent leurs veines,
Que d'vn bras furieux elles doublent mes peines,
Leur chagrin, leur deſpit, leur courage irrité
Ne me ſçauroit punir ainſi qu'ay merité,
Et toy pour ne tomber en ceſte rude peine,
Pour n'eſtre le ſubiect de l'infernale gehenne,
Apprends à mon exemple à ne t'abuſer pas,
Ne ſuis d'ambition les doux coulans appas,
Et ſi pour rechercher vne grande fortune,
Les forces ſurpaſſant le deſtin n'importune,
Sur tout ſers à ton Roy, & l'honnore en tout lieu,
Et ne prens comme moy, en vain le nom de Dieu.

L'IXION HESPAGNOL

AVTREMENT

Le Berceau de la Ligue.

A Monſeigneur de Humieres, Lieutenant pour le Roy en la prouince de Picardie, & Gouuerneur de Compiegne.

A PARIS.

1594.

A MONSEIGNEVR de Humieres Lieutenant pour le Roy en la Prouince de Picardie, & Gouuerneur de Compiegne.

MONSEIGNEVR,

PLATON difoit que les Roiaumes ne vont iamais mieux que quand les Rois philofophent, ou quand les Philofophes regnent. Mais il n'y auoit point alors de Ligueurs, ou bien s'il y en auoit, ils n'eftoient point fi perfides & fi mefchands que ceux de ce fiecle. Il le difoit auffi pour fon aduantage, car fi fa propofition euft efté receue, il n'efperoit rien moins qu'vn fceptre & vne couronne. Ainfi vous pouuez voir que ce n'eft pas du iourd'huy que l'on les defire. Toutesfois il auoit quelque raifon. Car fi les Rois ne font fages, difcrets & preuoyants, ils trebuchent : c'eft pourquoy Salomon demandoit la fapience. Mais il deuoit adioufter que les Roiaumes ne vont iamais mieux, que quand les Roys font genereux, hardis, quand ils vont bien à la guerre, & quand ils ont aupres d'eux des cappitaines & des

ſoldats, qui ſont le meſme. Ce ſont qualitez beaucoup plus eſſentielles pour vn Roy que les premieres, au moins pour la ſaiſon où nous ſommes. Car il eſt certain que ſi le noſtre qui regne maintenant, ne ſe les fuſt acquiſes, il auoit affaire à des gens qui l'euſſent bien renuoié auec Platon en ſon Lycee, & luy euſſent donné de la matiere pour bien philoſopher. Ces ambitieux n'eſtoient point ſi degouſtez que Damocles en la cinquieſme Tuſculane, ny qu'Antigonus chez Valere. Car ils ſe fuſſent fort bien aſſis ſur ſon throſne, ou pour le moins ils euſſent fait ſeoir l'Eſpagnol, au peril que l'eſpee qui pendoit ſur la teſte de celuy-la, n'euſt tenu au lieu d'vn crin de cheual, qu'à vn filet d'aragnee, ou que ſoubs la robbe royalle de cetuy il y deuſt auoir mille bourbiers & mille puantiſes. Or Monſeigneur, d'autant que vous auez eſté de ceux qui les ont le mieux eſtrillé, voire & que vous en meritez vn honneur extreme : i'ay pris la hardieſſe de vous donner ce diſcours, vous pourrez voir leur ſource, leur origine & le reſte de leurs meſchancetez. C'eſt pourquoy ie vous ſupplie tres-humblement de le prendre de bonne part, & de croire que ſi bien il eſt vn peu piquant, il ne laiſſe point d'eſtre fort veritable. Ainſi ie prieray Dieu qu'il accumule voz trophees, & demeureray,

Monſeigneur,

Voſtre treshumble & treſobeiſſant ſeruiteur.

F. CEPHALE.

L'IXION HESPAGNOL

AVTREMENT

LE BERCEAV DE LA LIGVE.

A Monſeigneur de Humieres, Lieutenant pour le Roy en la prouince de Picardie, & Gouuerneur de Compiegne.

MONSEIGNEVR, ie ne ſuis Heſpagnol ni Ligueur,
Ie ſuis François de nom & ſuis François de cœur :
Quiconque dit Ligueur, il dit en bon langage,
Vn troubleur de repos, vn chercheur de pillage.

On dit qu'vn Ixion homme laid & hideux,
Comme Eſope ou Therſite, ou comme vn More affreux,
Fut eſpris de Iunon, & qu'Amour par ſa flame,
Et par ſes traits pointus s'empara de ſon ame.
Ceſte Iunon icy d'autant qu'il eſtoit laid,
D'autant fut elle belle & d'vn aſpect parfait.

Il ne se peut rien voir qui fust si plein de gloire.
Ses cheueux estoient d'or, son front de fin yuoire,
Et ses yeux deux Soleils dont l'esclat enluſtré
Rendoit mille clairtez dans le ciel azuré.
De si viues couleurs Iris ne se varie,
Quand le temps nubileux se prepare à la pluie,
Que de lis & d'oeillets pourprement fleuriſſants
Alloient de leur teint frais sa face embelliſſants.
C'est pourquoy ce grand Dieu luppin la prit pour femme.

Or ce sot effronté, comme pour l'acte infame
Qu'il feit à son beau pere, il eust au Ciel monté
Pour implorer des Dieux la grace & la bonté,
Et y ayant receu beaucoup de courtoisie,
Ne tarda pas long temps qu'il n'eust l'ame saisie
Du desir de scauoir s'il pourroit approcher,
Du bonheur de pouuoir auecq elle coucher.
De vrai qu'il luy en feist tost apres la requeste.
Ie vous laisse à penser combien il fust honneste,
Et seant qu'vn tel sot qui ne meritoit rien,
Osast sans plus penser d'aspirer à tel bien.
Mais cela toutesfois ce n'est qu'vn ordinaire :
Car apres vn plaisir on voit que pour salaire
Celuy qui l'a receu va tousiours deplaçeant
Hors de son bien celuy qui l'alloit aduançeant.
Ainsi fut de Candaule aux discours d'Herodote,
Ainsi du Laboureur aux fictions d'Esope,
Dont l'vn perdit sa femme, & l'autre ayant rendu
La vie au froid serpent en eust le sein mordu.

Iuppin doncq' cognoiſſant qu'il auoit demandee
Vne telle faueur, s'en mocqua d'abordee :
Auſſi le deuoit il, car iamais on n'euſt creu,
Qu'vn tel homme euſt placé ſon amour en tel lieu.
Il penſoit qu'il le diſt pour gaudir & pour rire :
Ainſi voit on par fois qu'vn fol né d'Anticyre,
Aupres d'vn grand Seigneur, dont il ſuit la maiſon,
Badine en mots qui n'ont ny rime ny raiſon.
Toutesfois comme il veit qu'il pourſuiuoit ſa pointe,
Et que l'affection à ſon geſte eſtoit iointe,
Pour voir ſi les effects reſpondroient au deſir,
Il chercha les moiens d'en tirer du plaiſir.

Il ſe meiſt auſſi toſt à former d'vne nue
Le corps au naturel de Iunon toute nue :
Corps qu'il feignit ſi bien, qu'on l'euſt pris iuſtement
Pour la meſme Iunon qu'il aimoit ardamment.
Il luy donna ſes yeux, & les traits de ſa face,
Front, nez, bouche, menton, ſa grandeur & ſa grace,
Puis il luy feit monſtrer, luy donnant liberté
D'en diſpoſer du tout ſelon ſa volonté.
Ixion la voiant ſi parfaitte & ſi belle,
Ioint qu'il auoit ceſt heur d'eſtre ſeul auecq elle,
Prit le temps à propos, & bruſlant peu à peu,
Modera la chaleur de ſon amoureux feu.
Ainſi il euſt le bien dont il auoit enuie,
Et dont il deſiroit auoir l'ame aſſouuie :
Mais ce ne fuſt qu'vn bien imaginaire & faux.
Ainſi voit-on qu'Amour pour ſoulager nos maux

Au defaut de la chose en nostre cœur aimee,
Nous fait iouir la nuict d'vne Idole enfumee.

De cest accouplement qui s'ensuiuit entre eux,
Il en veint à sortir non point des demi dieux,
Mais des monstres plustost qui furent admirables,
Monstres d'autant plus laids & plus espouuentables,
Que le desir duquel il s'estoit aueuglé,
Fut iugé desir sot & desir dereglé.
Ces monstres qu'on nomma Centaures, eurent formes
D'hommes demi-cheuaux extremement difformes,
Superbes au surplus, mutinz, seditieux,
Si bien que les Titans qui feirent guerre aux Dieux,
N'ont iamais tant aymé les debats & la haine,
Ny de vices plus grands n'ont pas eu l'ame pleine.
Tout ce que l'enfer couue & de salle & d'infect,
Ces monstres le tenoient pour beau & pour parfaict.
Ils furent grands suiards, arrogants, temeraires,
Paillards comme Syluains, pillards comme Corsaires,
Yurognes, insolents : si bien qu'on ne parla,
Iamais de tels effets qu'on veit en ce temps là.

Or, Monseigneur, qui voit, & qui a cognoissance,
De ce qui s'est passé depuis trente ans en France,
Nous peut bien comparer & nostre affliction,
A ce qui s'est passé pour le fait d'Ixion.
L'Hespagnol qui est laid, & que l'on scait encores,
Estre Esope ou Thersite, & mesme issu des Mores :
L'Hespagnol qui n'a rien de doux & gracieux,

Qui eſt auare, hautain, trompeur, luxurieux,
Teſmoing ce que l'on dit de luy auecq les cheures,
Pour eſteindre l'ardeur des amoureuſes fieures :
Entre mille beautez, que le monde & l'amour,
Alloient pompeuſement nourriſſants à leur cour,
Il y veit noſtre France haute, agréable & belle :
Si bien que Iunon n'euſt eſté rien aupres d'elle.

Ceſte France portoit, comme elle porte encor,
Sur ſa teſte Roialle vne couronne d'or :
Vne couronne d'or richement eſmaillee,
Tout ce que le Peru, ou bien l'Inde emperlee
Vont ferrants en leur ſein de beau, de precieux,
Il y fut appoſé d'vn art laborieux.
Elle portoit en main pour marque de ſa gloire
Vn ſceptre en fleurs de lis de fin or & d'yuoire :
Sa robbe eſtoit ſuperbe, & y euſt-on peu voir
Mille fortes cités qu'elle a ſoubs ſon pouuoir,
Trente fleuues fameux, maintes belles montaignes :
Maints valons fructueux, maintes graſſes campaignes
Au reſte bien à elle, & d'vn port ſi pompeux,
Qu'il n'eſt Dieu qui n'en euſt eſté bien amoureux.

Ainſi doncq l'Eſpagnol l'aiant veu ſi parfaitte,
Comme on voit que plus l'homme eſt laid, plus il ſouhaitte
Ce qu'vn plus beau que luy doit auoir ſeulement,
Il ſe meit auſſi toſt à l'aimer ardamment.
Il commença premier affin de luy complaire
A changer ſon maintien ſuperbe & temeraire

En vn maintien paifible, & feruiable & doux :
Il veint à la veiller d'vn œil prompt & ialoux,
Il getta cent foufpirs, bref il feit ainfi comme
On en voit tous les iours faire l'amour à Rome :
L'amour beau que c'eftoit ! car rien ne conuient mieux
Que de voir de la France vn veillaque amoureux

Or il euft fort grand deuil, car feruant le marrane
Or à l'Italienne, ore à la Caftillane,
Il veit que cefte France au cœur braue & gaillard,
A fes folles ardeurs n'auoit aucun efgard,
Il veit à fon maintien & à fa contenance,
Que pour gagner le cœur & l'amour de la France,
Il faut eftre François iffu du fang Roial,
Mefme entre fon eftoc tenir rang principal,
Tel qu'ont toufiours tenu ceux qui l'ont gouuernee,
Et non eftre eftranger trouffeur de cheminee;
Tellement qu'il veit bien que c'eftoit battre à froid.
Auffi pour en parler fainement, il faudroit
Que la France fuft bien de Princes defpourueue,
Auant qu'vn Hefpagnol l'eut feulement efmeue.

Ainfi comme il euft veu qu'il ne la pouuoit pas
Auoir par la fineffe & par fes beaux appafts,
Il changea de deffein, & quittant fon amorce
Il feit tout ce qu'il peut pour l'auoir par la force,
Il meit gens en campagne, & feit de touttes pars
Tant à pied qu'à cheual equipper des foldars :
Il fufcita la Suiffe, il arma l'Alemagne,

La Flandre, l'Italie, & l'enuieuſe Heſpagne.
Puis il pria l'Anglois de luy donner ſecours
Pour violer la France, & voler ſes amours,
Il la feit attaquer or par la Picardie,
Ores par la Lorraine, or par Fontarabie,
Et puis prit ſon eſpoux, eſtimant qu'il feroit
Le tenant priſonnier d'elle ce qu'il voudroit.

Mais s'il aduança peu par ſa ruſe premiere,
Il n'aduancea rien plus par ſa force guerriere,
L'indigne amant qu'il fut, car la France a touſiours
Mille braues Cefars pres d'elle à ſon ſecours.
Ce fut lors que voiant euidemment ſa rage,
Au lieu de tourner dos elle tourna viſage,
Le receut brauement, & le iettant à bas
Luy feit cent fois ſentir le poids lourd de ſes bras,
Soit qu'il l'euſt attaqué dans la plaine fertille,
Soit qu'il l'euſt aſſiegé dans vne forte ville,
Il a au lieu de battre eſté ſouuent battu,
Tant elle porte au ſein vn cœur plein de vertu.
Ceux qui vont labourant la terre à Serizolles,
A Mets, Thou, Thionuille, à Verdun, à Brignolles,
A Genes, à Milan, au pais Nauarrois,
Au pais de Prouence & au pais d'Artois,
En font encor rauis, car au lieu d'vne terre,
Qui ſoit propre à Ceres & qui n'ait point de pierre,
Leur coutre va tranchant des teſtes de Flamands,
D'Anglois, d'Italiens, de Suiſſes, d'Allemands,
Et ſur tout d'Heſpagnols : & en ce les cognoiſſent,

Que leurs os de beaucoup plus bazannez paroiſſent.

Les paiſans de Troie, & ceux des champs Thebains,
Et des Pharſaliens ſepulchres des Romains,
N'ont rien veu de pareil quand la Gregeoiſe armee
Euſt reduit & Priam & ſa ville en fumee,
Ou quand le fier Adraſte Etheocle aſſiegea,
Ou quand le grand Ceſar ſon gendre ſaccagea,
Non, ils n'ont iamais veu tant d'os fouiants la terre.
Neptune foubs ſes flots tant de poiſſons n'enferre.
Que ſi comme des dents du dragon Cadmean,
A la façon des chefs de l'Hydre Lernean,
De tes os il euſt fait renaiſtre des gens-d'armes,
Pour redoubler ſon hoſt & renforcer ſes armes :
Ie crois bien qu'il en euſt peu cheuir en la fin.
Toutesfois ie ne ſcais, car c'eſt le vrai deſtin,
L'heur parfait & l'honneur couſtumier de la France,
Que tant plus on l'aſſaut, plus elle a de puiſſance.
Ainſi voit-on la palme au dur faiz s'eſleuer,
Ainſi la camamlie où l'on vient l'aggrauer,
Ainſi bref la vigueur & la vertu d'Antee,
Qui plus on le preſſoit, & moins eſtoit domptee.

Au fort on les euſt veu comme ceux du paſſé,
D'vn cœur tout Heſpagnol, c'eſt à dire infenſé,
S'entretuer l'vn l'autre, & par la meſme voie
Qu'ils auoient deſia fait ſeruir aux vers de proie,
Ils ſe fuſſent l'vn l'autre enferrés par monceaux,
Ainſi voit-on ſouuent les riſibles troupeaux

Des grands mulets d'Auuergne, ou pluſtoſt d'Arcadie.
Regimber l'vn à l'autre au cœur d'vne prairie.
Mais ie crois les Demons & les ſœurs d'Alecton
Qui font leur reſidence au manoir de Pluton,
Et qui n'aiment rien plus qu'à leur faire la guerre,
Les ont bien empeſchez de retourner ſur terre ;
Voila doncq comme il priſt à ceſt outrecuiddé
Auſſi certe ardoit-il d'vn feu bien debordé,
D'aſpirer à la France aux raritez ſi belles,
Luy qui auoit le col tout mangé d'eſcrouelles.

Or pour ſuiure briſee, eſtant le malheureux,
Fruſtré du plus grand bien dont il fuſt deſireux,
Il perdiſt patience & maudiſt ſa fortune,
Qu'elle ne lui vouloit eſtre plus opportune.
Il iugea bien qu'amour, & le ciel vont parfois
Reſiſtans aux deſſeings des amants & des Roys :
Qu'ils ne leur donnent pas touſiours ce qu'ils demandent,
Au rebours que contre eux bien ſouuent ils ſe bandent,
Et ſurtout quand ils ſont par trop entreprenants,
Ou quand ils ne ſe vont comme il faut gouuernants :
Ainſi fut de Leon qui vouloit Bradamante,
Ainſi des amoureux mal traittez d'Atalante.

L'irreſolution & l'aigre deſeſpoir,
Des amants qui n'ont point ce qu'ils ont en vouloir,
L'euſt pouſſé volontiers aux remedes Colchiques,
Et aux enchantemens des herbes Theſſaliques.
Il ſçauoit qu'en amour le plus ſouuent telle art,

Quand fortune eſt aduerſe, obtient ſa plus grand part,
Et ſur tout l'Heſpagnol la met touſiours en œuure,
Teſmoing ce qu'à Paris il feit d'vn lait de cheure,
Au lieu d'vn lait de femme à laquelle il portoit
L'amour qu'vne beauté parfaicte meritoit.
Il me ſouuient qu'vn iour, & ceſte hiſtoire eſt vraie,
Paſſant par dans Capoue, & m'en allant à Baie,
Pour voir l'antre du chien, pour voir l'antre Cumain,
Et les poudreux tombeaux du viel peuple Romain :
I'en veis vn de ma chambre en vn laid cimetiere,
Sur l'heure de minuit auec vne ſorciere,
Qui faiſant mille croix, barbottant mille mots,
Et tirant d'vn corps mort, les cendres & les os,
Feit le charme trompeur dont il pourroit reduire,
Sa dame à ſa mercy, & finir ſon martire.

Ainſin il eut tenté tels moiens volontiers,
En peine d'eſtre mis au nombre des ſorciers.
Mais il l'eſtoit de-ia, il n'en deuoit rien craindre.
Car qui dit Heſpagnol, peut dire ſans ſe feindre,
Sorcier, magicien, enchanteur, ſeducteur,
Et des arts de Medee eſtroit obſeruateur.
Meſme s'il n'euſt tenu pour iouir de la France,
Qu'à ſe donner au Diable & toute ſa puiſſance :
Il n'eſt Diable aux enfers, tant fuſt-il forcené,
Auquel il ne ſe fuſt ſubitement donné.
Mais il ſçauoit fort bien que la necromantie,
Ni les mauuais Demons n'auoient point d'energie
Sur ceſte belle France, & que ſa chaſtete

N'auoit oncq tels esprits ni tels forts redouté.
Aussi ses lis ont ils la fleur trop precieuse,
Et les Anges qui l'ont en leur garde soigneuse,
Sont trop forts & puissans pour ne point empescher,
Que tels enchantemens la peussent desbaucher.

En fin perdant courage & ne sachant que faire.
Sinon boire sa honte en son cœur temeraire,
Blasphemer son destin, pleurer & soufpirer,
Il n'eust point de recours qu'à se desesperer.
Ore il se voulut pendre ainsi que ce Lycambe,
Qu'Archiloque execra par son mordant Iambe :
Ou se precipiter d'vn rocher en la mer,
Comme feit Alcyone, & sa rage abismer :
Ou se percer le flancq d'vne sanglante espee,
Comme Aiax à la targe en sept peaux equippee.
Ces morts au temps passé se recherchoient souuent,
Quand on n'auoit point l'heur qu'on alloit poursuiuant :
C'est pourquoy il vouloit comblé d'vn deuil extreme
D'estre exclus de son but, suiure & faire le mesme.
Toutesfois il estoit retenu d'vn remort
Qu'il auoit de souffrir les assauts de la mort,
Et sur ce il iugea bien qu'il estoit plus idoine,
D'abandonner le monde & s'aller rendre moine.
Ainsi dom Diego s'alla-il rendre vn iour,
Mal traitté qu'il se veit du Ciel & de l'Amour,
Aux lieux les plus deserts des hauts monts Pyrenees,
Plaignant amerement ses fieres destinees.

Or les Dieux cognoiſſants qu'il auoit tant d'ennuy.
Et en fachants la cauſe, eurent pitié de luy :
Ainſi ſont ils parfois ſecourants quand les choſes
Semblent d'humain remede eſtre du tout forcloſes.
Vne nuit qu'il penſoit aux maux qu'il auoit faict,
Pour obtenir la fin de ſon ardant ſouhait,
Et à tous ces ſoldats qui pour rendre aſſouuie
Son amoureuſe faim, auoient perdu la vie :
Ils feirent vne France ainſi qu'à Ixion,
De vapeur, de nuage & d'exhalation,
France du tout ſemblable au naturel modelle.
Quand vn Parraſe, vn Zeuxe ou bien vn Praxitele,
L'euſt peint ou eſleué en boſſe ou en tableau,
Il n'euſt peu contrefaire vn corps qui fuſt plus beau.
Ceſte France ainſi faitte, ils la luy preſenterent,
Et d'en prendre plaiſir tout pouuoir luy donnerent.

Luy qui ne penſoit point auoir deuant ſes yeux,
Et meſme en vn couuent, ce qu'il aimoit trop mieux,
Que ſon habit de moine & ſon froc hypocrite,
Il eut en vn eſmoy fort grand l'ame reduitte.
Il ne ſçauoit qu'en croire, ou ſi aſſeurement
C'eſtoit la propre France, ou quelque enchantement :
Meſme il frotta ſes yeux, comme ſi quelque taie
L'euſt mieux gardé de voir ſi c'eſtoit choſe vraie.
Il craignoit qu'vn Demon, tel qu'on en voit parfois,
Tenter vn ſaint Hermite eſſeulé dans vn bois,
N'euſt veſtu ceſte forme & pris ceſte apparence
Pour rallumer le feu de ſa concupiſcence.

Tantoſt il ne ſçauoit s'il dormoit ou veilloit,
S'il eſtoit vif ou mort, tant ſon cœur trauailloit.
Auſſi eſtoit-ce choſe infiniment eſtrange.
Mais pour le premier point, ſoit bon ſoit mauuais Ange,
Il n'eſt guere apparent qu'il euſt iamais voulu
Tenter vn Heſpagnol paillard & diſſolu.

En fin pouſſé d'Amour qui luy bourreloit l'ame,
Et qui la conſommoit d'vne cuiſante flame,
Il ſuiuit ſa fortune, il meit ſa crainte à bas,
Prit ceſte fauſſe France, aueugle, entre ſes bras,
Et ſans lui diſcourir de ſes peines paſſees,
Et des difficultez qui l'auoient haraſſees,
D'vn appetit glouton cueillit le doux plaiſir,
Et les fruicts amoureux de ſon ardant deſir.

Qui peut s'imaginer comme fus vn Menale,
Ou bien fus vn Silene vn bouc infect & ſale
Va quelque ieune cheure en amour careſſant :
Ou bien comme l'on voit aux clairtez d'vn Croiſſant
Vn laid Faune embraſſer vne fraiche Naiade,
Vne tendre Napee, vne belle Oreade :
Ou bien comme on voit Pan aiant le fronc cornu,
Noir, heriſſé, puant, eſtraindre le corps nu
D'vne blanche Syrinx encor toute enfoufflee
D'auoir long temps couru, peur d'en eſtre accollee :
Ainſi l'on euſt peu voir ce moine au cueur maſqué,
Moine infect, moine raſe, & moine defrocqué
Se ruer ſur le corps fantaſtique & friuole

De ceſte feinte France, ainçois de ceſte Idole.
Voila doncq comme il eut raiſon de tant de maux,
Dont il auoit ſouffert par tant d'ans, tant d'affauts.

Or comme d'Ixion & de ceſte nuee
Que Iuppin en Iunon par ruſe auoit muee,
Maint monſtre en eſt ſorti : de meſme de ces deux
Par ceſt accouplement ſont ſortis des Ligueux,
Monſtres ſi contrefaits, ſi pleins de barbarie,
Et ſi pernicieux, que quand vne Furie
Les auroit engendrez du chien laid des enfers,
Ils ne ſeroient iamais plus hideux & plus fiers.

De ces monſtres ici, engeance de vipere,
Les vns portants au vray le pourtrait de leur pere,
Ont eſté comme luy moines par le dehors,
Couurans d'vn habit ſimple & leur teſte & leur corps :
Mais ils auoient le cœur tout confit de malice,
Et du tout affamé de gloire & d'auarice,
D'autres vn peu plus grands auoient les chefs mytrez,
Il y auoit des clers, des preſtres, des curez,
Des gens de robbe longue, & des gens de finance,
Des marchands, des ſoldats remplis d'outrecuidance,
Des gens de tous meſtiers, des bouchers, des bourreaux,
Des gueux, & des porteurs de corps morts aux tombeaux.

Ce flambeau tout ardant dont l'Hecube Troienne
Songea qu'elle eſtoit groſſe auant qu'elle fuſt chienne,
N'a iamais allumé tant d'extremes horreurs,

Tant d'execrables torts, tant de rouges fureurs,
Il n'a point enfanté tant de longues miseres,
Tant de triſtes ſoupirs, tant de plaintes ameres,
Que ces trouppeaux baſtards de monſtrueux Ligueux
En ont en ceſte France apporté quant & eux.
Et comme au renouueau que le mari de Flore
Fait mille tendres fleurs ſur les arbres eſclore,
On voit ſur vn rameau, faute de le coupper,
D'vn ſeul nid vn millier de chenilles ramper,
Qui ronge & gaſte tout : tellement qu'il ne reſte,
Sur l'arbre enuenimé ny feuille ny fleurette,
Ains ſans plus vn aſpect fileux & languiſſant,
Comme veuf du teint vert qui l'alloit tapiſſant :
De meſme ces ſerpents iſſus d'vn petit antre,
Qui n'eſt pas en vn rond le petit point du centre,
Ont gliſſé dans la France à pas traiſtres & longs,
Et l'aiant effleuré du chef iuſqu'aux talons,
L'ont mis en tel eſtat qu'il eſt hors d'apparance,
Veu ſon riche enbompoint, qu'on l'euſt pris pour la France.

Les Lapithes aiants à leur nopce appellez
Les enfans d'Ixion monſtres eceruelez,
Auecq le plus d'appreſt, & de pompe qu'ils peurent,
Pour les bien feſtoier, chez eux ils les receurent.
Mais les ingrats aians le cerueau pris de vin,
Et meſpriſans l'Hymen & l'honneur du feſtin,
N'en tindrent pas grand conte : ains apres pluſieurs mines,
Ainſi que les Romains à l'endroit des Sabines,
Ils voulurent rauir l'eſpouſe, & s'en ſaiſir

Or ce deffein caufa vn piteux defplaifir.
Car fe battants entre-eux à qui en feroit maiftre,
Et tirans d'vne part & de l'autre pour l'eftre,
La ieune & tendre efpoufe apres mille afpres maux,
Demeura defchiree en leurs mains par morceaux.

Ces Ligueux que la France a tant d'ans adoptee,
Qu'elle a fi doucement & dignement traittee,
En ont ainfi vfé, car apres mille honneurs
Qu'elle a faict à leurs chefs, apres mille faueurs,
Apres mille prefents exquis & magnifiques,
Ces Sinons Hefpagnols, ces Ganelons Puniques,
Au lieu de la feruir, de l'aimer, l'honnorer,
Et d'vn cœur tout François fa grandeur procurer,
Ils l'ont mis en degaft, voire & l'ont, qui eft pire,
Decouppants fes beautez, rendu fœur de Zopyre.

Perfides garnements, race à Deucalion,
Ou bien à ces Geants qui font foubz Pelion,
Qui pour vn cœur bien net, portez en la poitrine
Vn cœur plein de crapaux, vn cœur plein de vermine :
Excrements infernaux, eftes vous fi remplis
De rage vers la France & vers fes fleurs de lis,
Elle qui eft fi noble, & fi douce, & fi belle,
Pour l'aller demembrans d'vne main fi cruelle ?
Ha ! que les Dieux auoient vn eftomach de fer !
Au lieu de Dieux du Ciel, c'eftoient bien Dieux d'enfer,
Qui permirent iamais qu'vn tel effain d'Harpyes,
De corbeaux croaffants, de vautours, & de pies,

Fuſt mis ſur terre & fuſt en la France eſleué.
Vne aimable Iunon ne s'eſt iamai trouué
A voſtre enfantement ; mais bien vne Eumenide,
Ou ſi rien de plus fier au Cocyte reſide.

Or pour voir, Monſeigneur, l'entiere cruauté,
Que ces Ligueurs ont fait à leur natiuité,
Soubs le nom de François, nom tout plein d'excellence,
Ils ont aux vrais François voulu rauir la France
Pour mieux faire la guerre au vray ſang des François,
Et ſubuertir la ſuite & l'eſtoc de noz Rois,
Ils ont eſpandu l'huille en noz flames ciuiles,
Ils ont pris quatre Rois, ainçois quatre pupilles,
Et ſoubz l'ombre menteur de leur authorité,
Ont fait pour la vertu regner l'iniquité.
Ils les ont aſſeruis à leur extreme audace,
Leur ont fait prendre en main, pour extirper leur race,
Vn glaiue qui n'auoit iamais eſté ſacqué,
Que pour maſſacrer ceux qui l'auoient attacqué.

La filandiere Parque ayant couppé la trame,
Qui aux deux premiers nez donnoit & vie & ame,
Et voyans que des deux qui nous alloient reſtans,
L'vn qui tenoit le ſceptre eſtoit priué d'enfans,
Et n'auoit point eſpoir d'en pouuoir iamais faire :
Ils dreſſerent des lacs pour maſſacrer ſon frere,
Son frere qui portant le vrai nom de François,
Les euſt, s'il euſt veſcu, fait courir mainte fois.
Ie vous laiſſe à penſer ſi dés leur premier âge

Ils s'alloient preparans à faire vn tel rauage,
Quels barbares deffeins ils deuoient exercer,
Quand ils viendroient à croiſtre & à ſe renforcer.

Vn Oracle certain plus que celuy de Dele,
Ou que celuy qu'Hammon fur ſon ſable reuele,
Oracles que chacun ſainctement reſpectoit,
Sceut fort bien dire vn iour quand on le conſultoit,
Que les Ligueux mettroient la pauure France en cendre :
Mais ce fut d'vne voix trop ſemblable à Caſſandre,
Car on n'en feit point cas, quoy qu'il euſt grand credit,
Comme ſi non Oedype, ains vn Daue l'euſt dit.
On ne penſoit iamais qu'vne trouppe mutine
D'Heſpagnols Françoiſez euſt la force & la mine
D'attenter contre France, & de la dechirer :
Et toutesfois le Ciel le fembloit augurer,
L'air, & la terre encor : car tous trois ils monſtrerent
Des ſignes merueilleux qui tous nous eſtonnerent.

Le Ciel d'vn long Comete ardamment ſe crina,
Il s'ouurit en eſclairs pleins de foudre, il tonna,
Il feit voir or' des croix rougement enflammees,
Or' des Dragons aiſlez, & ores des armees :
L'air s'enfla d'aſpres vents, ſi bien que leurs efforts
Meirent bas tours, clochers, & les chaſteaux plus forts :
La terre auſſi trembla d'vn branllement horrible,
Puis la Peſte furuint fille d'enfer terrible,
Auec la maigre faim, qui par vn prompt treſpas
Feit tant d'ames deſcendre aux manoirs de là bas,

Que Charon fut contraint d'appeller de Venyſe
Ceux qui l'art de ramer auoient le mieux apprife,
Pour l'aider à paſſer le Styx aux neuf replis,
Tant ſa barque à châque heure auoit les bancs remplis.

Tout cela nous ſuruint : meſmes ceux qui cognoiſſent
Les ſignes qui par fois en l'air nous apparoiſſent,
Vrais Druydes François, ont bien dit que c'eſtoit
De ces traiſtres Ligueurs que le Ciel s'irritoit.
Mais leur Delphique voix ne fut point eſcoutée,
Non plus que ce Capys quand Troye fut domptée,
Et ce Laocoon ; qui, ſages, dirent bien
Le mal-heur du cheual ; mais, las ! on n'en creut rien.

Ainſi s'eſtans accreus & de gens & d'annees,
Ayans leurs dents ſur France aſprement acharnees.
Et de la deſpiecer portans vn chaud deſir,
Ils dreſſerent du tout leurs yeux pour s'en ſaiſir.
L'Ixion Heſpagnol dont ils ont pris naiſſance,
Amoureux qu'il eſtoit, pour iouyr de la France,
Il la vint courtiſer d'vn œil humain & doux
Puis perdant ainſi temps il s'arma de courroux :
Mais ni par la douceur ni par la violence,
Il ne peut iamais rien empieter ſur la France.
De meſme ce troupeau de Ligueux qu'il forma,
Maſqué d'vn feint regnard, la France il reforma,
Et pour mieux l'amaigrir elle qui eſtoit graſſe,
Il dit qu'il deſiroit la deſcharger de dace.
L'amour du bien public porte en ſoi tant d'apaſts,

Qu'il n'eſt cœur ſi prudent qu'il n'attrape en ſes lacs.
Ainſi la France en fut vn peu de temps deceuë.
Puis voyant que ſon ret, & ſon haim, & ſa glue
S'en alloit clair au iour, il ſe mit de Regnard
Qu'il eſtoit, en peau d'Ours & de fier Leopard.

Ce fut lors qu'allumant l'ardant feu de la guerre,
Mille petits Ligueurs ſortirent de la terre,
Qui eſtans allez boire au bourbier d'Acheron
Le fiel, n'attendoient plus que le ſon du clairon :
Ces Ligueux, mais pluſtoſt ces gueux, n'ayans que frire,
Pour auoir leur loppin, ſe mirent à meſdire
De celuy que la France auoit lors pour ſon Roy.
Et ſous l'ombre menteur de defendre la foy,
Contre la meſme foy planterent la diſcorde
Et briſerent la paix qui toute choſe accorde.

La ſaincte Pieté, & la Religion
Seruit lors de pretexte à leur ambition,
Ils preſchoient Dieu, le ſang, & le feu peſle-meſle,
Et ceux qui n'euſſent point eſté de leur cordelle,
Comme ennemis de Dieu, & du nom des François
Ils le vouloient priuer de France, & de ſes droits.
O le mal-heureux ſiecle ! ô France miſerable !
France non, mais pluſtoſt Chaos eſpouuentable.
Tous les maux que Pandore eut ore en ſon vaiſſeau,
Tous les maux que Iuppin verſa de ſon tonneau,
On les veit lors pleuuoir ſur le dos de la France,
Le maſſacre, le vol, l'orgueil, la meſdiſance,

Et mille autres mal-heurs, dont le moindre penſer
Feroit au cœur plus dur les cheueux heriſſer.
Le pere occiſt le fils, le fils occiſt le pere,
L'oncle occiſt le neueu, le frere occiſt le frere,
Et n'eſt vice ſi grand qui ne ſe fuſt commis,
Tant tout fut en deſordre, & tant tout fut permis.

Vn Clerc petit voleur d'Heſpagne & de Caſtille
Meit contre tout deuoir la Cour en la Baſtille :
Cour dont l'authorité va ſi loing par ſes loix,
Qu'autant de Senateurs ce ſont autant de Rois.
Ainſi les appelloit ce grand Legat Cynee.
Dicé fut d'entre nous alors exterminee,
Et pour regir la France on feit ſeoir en ſon lieu
Des Cacus Heſpagnols, ſans iuſtice & ſans Dieu.

Si quelcun auoit bruit d'auoir la bourſe pleine,
Ou ſi contre vn voiſin le voiſin auoit haine,
C'eſtoit fait ; en diſant qu'il n'eſtoit point Ligueux,
Son bien & ſa maiſon ſe confiſquoit pour eux.
Qu'vn homme eut eſté docte, & vertueux, & ſage,
Qu'il euſt bien prié Dieu, qu'il n'euſt point fait d'outrage,
Qu'il ſe fuſt tenu clos à regir ſa maiſon,
Qu'il euſt cheri la paix, & cheri la raiſon ;
Bref, qu'il euſt eſté ſainct plus qu'vn Pape de Rome,
S'il n'eſtoit point Ligueur, c'eſtoit vn meſchant homme.
Au rebours s'il eſtoit Atheiſte, bigot,
Sarrazin comme vn Turc, barbare comme vn Got,
Maſſacreur, rapineur, putacier, hypocrite ;

Bref, qu'en tout autre vice il euſt l'ame confite,
Soudain l'on le tenoit, s'il eſtoit bon Ligueux,
Pour vn homme de bien, & homme vertueux.

Vn d'entr'eux, dont le nom ie ne veux pas eſpandre,
Quoy qu'il ſe feiſt nommer bien ſouuent Alexandre,
Et qui pourtant eſtoit ſi poltron aux combats,
Qu'il fuyoit deuant tous touſiours de mille pas :
Eſtant par vn matin d'vne ſaincte iournee
Prié d'vn deſieuner en bonne compagnee,
Et voyant que beaucoup au ſon d'vn prochain lieu
N'ayans pas ouy Meſſe alloient pour prier Dieu,
Nous dit qu'il n'auoit point pour luy beſoin de Meſſe ;
Que les Ligueux auoient vne diſpenſe expreſſe
De viure en liberté, que qui eſtoit Ligueux,
Eſtoit homme de bien, tant fuſt-il vicieux.

Pendre des Preſidens ſans forme de iuſtice,
Pendre des Conſeillers ſans reproche & ſans vice,
Preſidens qui n'auoient point le cueur Heſpagnol,
Conſeillers qui deuoient leur mettre le licol,
Dont d'autres peu à pres la vie leur oſterent,
Ce fut le paſſetemps auquel ils s'exercerent.
Ils ont hors de leur ville expulſé des Bourgeois,
Pour le bruit ou ſoupçon d'auoir le cueur François,
Bourgeois qui ne penſoient rien moins qu'à leur mal-faire:
Mais c'eſtoit le manteau ; car leur but ordinaire
C'eſtoit de leur preſter ainſi des charitez,
Pour vſurper leurs biens, & leurs commoditez.

Qu'vn petit compagnon pauure comme eſtoit Ire,
Et neantmoins ſuperbe autant qu'vn Roy d'Epire,
Euſt veu par deuant luy paſſer quelque Caton,
D'vn air ſeditieux il hauſſoit ſon menton,
Et brauant comme vn coq qui va faiſant la rouë,
Luy faiſoit le niquet, la grimace, & la mouë.
I'ay veu ſouuentesfois vn luge, qui maintient
La iuſtice, auoir peur de ſon Ligueur client.
On n'oſoit plus marcher, on n'oſoit plus mot dire ;
Bref, le ioug eſtoit tel, qu'vn tiercelet qui vire,
Et tourne d'vn rond vol quand la faim l'a ſurpris,
Ne tient point ſi captiue vne ſimple Perdris.
Mais comment n'auroient-ils commis telle inſolence
Contre les menus gens, & le peuple de France :
Veu que contre l'humaine & la diuine loy,
Ils ſe ſont attaquez au chef meſme du Roy ?

Ils luy ont ſouſleué non ſeulement ſes villes,
Mais ſa couronne encor par leurs brigues ſubtiles.
L'Heſpagnol qui eſt traiſtre, & ſe ſouuient touſiours
Des Francoiſes ardeurs de ſes vieilles amours,
Non content d'eux qu'il feit en ſi grand abondance,
Et qu'il inceſtua du corps faulx de la France,
Pour leur donner plus d'aide & donner plus d'appuy,
Gliſſa furtiuement des moines comme luy,
Des caphards enfumez, & vne trouppe eſpaiſſe
De gens de tous meſtiers & gens de toute eſpece.

Les vins eſtoient d'Eſpagne, autres eſtoient d'Arthois,

Il y auoit auſſi des Bourguignons Comtois,
Des marrons Sauoiards, des banquiers d'Italie :
Or de ces gens ici les vns ſeruants d'eſpie,
Autres de boutefeux ioincts au corps des Ligueux,
Dreſſerent leurs eſprits, & leurs perfides vœus,
Pour trauerſer le Roy, luy rauir ſa couronne,
Luy arracher ſon ſceptre, & chaſſer de ſon throſne.

Ils ont preſché de luy pour le mettre en meſpris,
Se ſont barricadez à ſon nez à Paris,
L'ont contraint d'en ſortir, à peine qu'ils n'allaſſent
Le coffrer en ſon Louure, ou qu'ils ne le tuaſſent,
De là l'aiants tiré pipeuſement à Blois,
Soubs couleur de regler par eſtats les François,
Et mettre tout en ordre, ils ſe ſont pour le rendre
Moine dans vn couuent, efforcé de le prendre.
Ainſin auoient ils leu que Pepin autrefois
L'auoit ſceu praticquer enuers vn de nos Rois :
Mais la France auſſi toſt deſcouurit leur tramee ;
Et ſage, mais bien tard, meit leur ruſe en fumee.
Auſſi qu'en euſt on dit vn iour à l'aduenir ?
Et ces Roys du paſſé qui l'ont ſceu maintenir,
Auec tant de valeurs, tant de ſoings & de gloires,
Rois dont la Paleſtine a veu tant de victoires,
Auecq quels deſplaiſirs conceus au creux du cœur,
Luy euſſent ils donné des blazons de ſa peur ?

Lors la rage leur feit pourſuiure à pleine guerre,
Ce qu'ils alloient minants ſeulement par ſoubz terre,

Et leur mettant es mains le glaiue & le flambeau,
Leur feit chercher ce Roy pour le mettre au tombeau.
Comme on voit vn torrent lorſque l'yuer decline,
Et que vers noſtre Arctic le clair Phœbus chemine,
Si ſon rai qui nous rend le temps vn peu plus mol,
Fond les floccons neigeux des froids monts de Tirol,
Et les fait debonder du haut en la campagne ;
Le torrent dont l'eau trouble, & tout noie & tout bagne,
Rompt, emporte, rauage, & n'eſt ſappin ſi fort,
Qui ne ſoit arraché par ſon bruiant effort.
De meſmes ces Ligueurs bourbonnans comme gueſpes,
Qu'vne fine Aracné prend en ſes fileux creſpes,
Sont ſortis tout à coup pleins d'ire & pleins d'effroy,
Pour rompre & pour chaſſer perdu ce pauure Roy.

Ils ont tout entrainé par leurs bruſques rauages
Prouinces, parlements, villes, chaſteaux, villages,
L'ont chargé deuant Tours, eſtimans par leur bruit,
Qu'il deuſt eſtre peureux, tel qu'vn homme qui fuit.
Mais comme vn laboureur affin que les lauaſſes
Du torrent n'aillent pas noiant ſes terres graſſes,
Fait vn haut fort rampart qui bride leur fureur :
Ainſi ce ſage Roy s'armant d'vn vaillant cœur,
Se borda promptement d'vn fort mur de nobleſſe,
Qui les retint ſus cul par ſa guerriere addreſſe.

Or ce grand Roy voyant qu'il auoit reſiſté
Si brauement à leur impetuoſité
Ne ſe contenta pas de leur faire paroiſtre,

Que pour ſe bien deffendre il auoit l'ame adextre :
Mais ſe crétant le chef d'vn bel armet doré,
Comme vn preux Alexandre en ſa gloire aceré,
Les chaſſa tout battant, ainſi qu'vn Anglois dogue,
Qui ſoubz le dos crineux porte vn cœur fier & rogue,
Deuant luy chaſſe vn loup carnacier & glouton,
Qui vouloit au berger rauir quelque mouton.

Ce fuſt lors qu'augmentant à chaque heure ſa force,
Ainſi qu'vn Rhin fameux qui courant ſe renforce
De cent petits ruiſſeaux qu'en paſſant il a pris,
Il veint mettre ſon camp, hardi, deuant Paris.

Ia d'eſquadrons armez ſon hoſt couuroit la plaine,
Et bordoit les replis ondoiants de la Seine :
Ia luy-meſme il voioit du haut d'vn petit mont,
Comme vn puiſſant Xerxes en bas ſes gens en rond,
En triangle, en quarré pour faire les approches :
Et ia l'on euſt peu voir au ſilence des cloches
Et au peu de rumeur qu'on faiſoit dans Paris,
Combien tous les Ligueurs auoient peur d'eſtre pris :
Quand les principaux d'eux les demons inuocquerent,
Et de les preſeruer inſtamment les prierent.

Vn moine par l'habit, mais dyable par le cœur :
Vn moine, mais non moine : ains vne orde fureur,
Tel que leur pere eſtoit, quand en ſon monaſtere
Il ioignit falement leur fantaſtique mere :

Vn moine (dis-ie) helas ! ſe trouua lors entre-eux,
Qui leur iura ſa mort, vrai ſalut des Ligueux.

O Dieu que ſoubs le maſque & l'apparence feinte
D'vne choſe pieuſe & d'vne choſe fainƈte,
Vn meſchant va caufant d'execrables malheurs !
S'il veut faire mourir des Rois, des Empereurs,
Au lieu de leur donner, moine, vne fainƈte Hoſtie,
Il leur donne vn poiſon qui leur oſte la vie.
Si quelqu'vn eſt ialoux, & vient à ſe douter,
Qu'vn amant ne luy faſſe au front cornes porter,
Il ne trouuera point vn chemin plus idoine,
Pour le ſcauoir au vray que de ſe ſeindre vn moine,
Et puis ſoubs le manteau d'vne confeſſion,
Penetrer les ſecrets de telle intention.
Bref s'il ſe doit commettre vn forfait execrable,
On trouuera touſiours qu'vn moine en eſt capable.

Ce n'eſt pas là pourtant, moines, comme il vous faut
Comporter, y ayant vn ſi grand Dieu là-haut,
Dieu ne commande point qu'on maſſacre & qu'on tue.
Quand vos deuots patrons ont voſtre vie eſleue,
Leur but c'eſtoit de viure enclos aux cloiſtres ſaints,
Sans auoir aucun ſoing des negoces mondains.
Auiourd'huy toutesfois vous faittes le contraire,
Et n'eſt rien tant que vous qui ſoit propre à malfaire.
Mais, moines, ſi le dyable & le monde & la chair
Font qu'on ne vous peut pas de malfaire empeſcher
N'oſtez pas pour le moins ainſi aux Rois la vie.

Les Rois ſont oingts, ſont ſaints; Dieu veut & Dieu nous lie
A ces commandements expres & à ces lois,
Que nous ſeruions, aimions, & reſpections les Rois.

Or cetuyci voyant que la Ligue & leur guerre
Alloit dedans trois iours donner du nez en terre,
Et preuoiant fort bien qu'en fin s'eſtants rendus,
Leur iuſte recompenſe eſtoit d'eſtre pendus,
Pouſſé d'vne barbare infernale malice,
Et des allechemens d'vn maudit ſien complice,
Il partit & s'en veint d'vn couſteau meurtriſſeur
Eſlanquer traiſtrement ce Roy leur puniſſeur.

Las! que ce fut vn coup que tout homme, qui aime
La France, doit pleurer d'vne amertume extreme.
Ceſt apoſtat tua le plus affable Roy,
A qui peuple iamais ait obligé ſa foy.
Tous les dons que le Ciel d'vne main liberale
Peut faire à ceux qu'il guide à la grandeur Royale :
Tous ceux que la nature en l'homme peut verſer
Et tous les dons que l'on peut au mieux ramaſſer,
Ce grand Roy les auoit d'vne ſource feconde,
Si bien qu'on le tenoit pour miracle du monde.
Et nonobſtant ce moine, ainçois ceſte fureur,
Luy vint perçant ſon flancq mettre la mort au cœur.
O Dieu! quel deteſtable & cruel parricide!
Helas! on le deuoit appeller Eumenide,
Bien pluſtoſt que Clement, car on n'a iamais veu,
Rien qui tant de clemence ait eſté deſpourueu.

Encor ſi ces Ligueux, dont l'ardeur & la rage
Auoit pouſſé ce moine à faire vn tel outrage,
Se ſuſſent contentez de voir vn tel Roy mort,
Quoy que ce fuſt vn grand & deteſtable tort,
Pour eſtre vn Roy d'exquiſe & precieuſe eſſence,
Bien, la choſe euſt eſté plus douce enuers la France.
Elle euſt pris en paiment que qui eſt en danger,
Ainſi qu'ils eſtoient tous, fait pour s'en deſgager,
Tout ce dont il s'aduiſe, & qui lui eſt poſſible.
Mais il s'en ſont mocquez comme choſe riſible,
Et non contents d'auoir entre eux ſolemniſé
La mort de ce faux moine, ils l'ont canonizé.

Voilà doncq comme ils ont accouſtré noſtre France.
Or, Mongeigneur, le Ciel qui de tout prend vengeance,
Ne les a pas pourtant du ſupplice exempté
Que reçoiuent tous ceux qui font l'iniquité :
Ils penſoient fermement que renuerſants par terre
Ce Roy qui les alloit tenant ſi fort en ſerre,
Et qui des-ia faiſoit preparer les cordeaux,
Pour leur faire ſeruir de paſture aux corbeaux :
Ils penſoient (dis-ie) auoir gagné tout, & leur ioie
Les rendit tels qu'eſtoient les aſſiegez de Troie,
Quand ils veirent les Grecs apres dix ans partir,
Leur laiſſans le pouuoir de librement ſortir.

Ia comme limaçons de ſimples & de mornes,
Qu'ils furent vn long temps, ils redreſſoient les cornes.
Ia ils alloient mettans leurs eſtendars au vent,

Et parloient d'exercer des maux, plus que deuant,
Comme ils ont fait de vray : las ! plus qu'on n'en peut dire,
Et plus que n'en deuoit souffrir ce bel Empire :
Mais encor n'ont ils peu iamais donner la loy.
Car le Ciel leur veint mettre en teste vn plus grand Roy ;
Tellement que leurs maux, dont le souuenir blesse,
C'ont esté maux poltrons & maux faits sans prouesse.
Ainsi voit-on la Taulpe aller chasque matin,
Bossant & destruisant l'honneur d'vn beau iardin.
Ainsi pour nettoier vn arbre de chenilles,
Le faut-il mutiler de cent branches fertiles.
Ainsi faut-il par fois mettre vn pan de mur bas
Pour chasser d'vn logis les souris & les rats.

Or ce Roy fils de Mars & Mignon de Bellonne,
Roy qui le Ciel, la terre & l'enfer mesme estonne,
Grand Roy dont la valeur s'accroist dans les combats,
Leur a bien fait sentir combien poisent ses bras.
Comme vn beau clair soleil chasse vn espais nuage,
Ou vn brouillas malsain qui l'offusque & l'ombrage.
Ou bien comme vn lion hardiment courageux,
Feroit fuir deuant luy vn train de chiens peureux,
Chiens mieux nez à iapper qu'à poursuiure & qu'à mordre:
De mesme il les a mis mille fois en desordre,
Et les a tant chargé, tant tué, tant chassé,
Les a tant assiegé, battu, & fracassé,
Que l'herbe d'vn bled vert quand la gresle est fondue,
Sur ses tendres tuiaus n'est pas si fort moulue.

Il les a deuant Diepe auecq peu de ſoldars,
Infinis qu'ils eſtoient, comme freſlons eſpars :
Luculle au mont Taurus ne feit pas tel rauage,
Lors qu'il meit Tigranés & ſa ville en feruage.
Delà, fier Hannibal, il courut vers Paris,
Saccagea ſes faux-bourgs : voire & meſme l'euſt pris,
Si mieux il n'euſt aimé faire par eux en France
Renaiſtre vne Sagonte ou bien vne Numance.

Les Ligueux eſtoient lors infiniment troublez,
De quelque endroit ce fuſt, ils eſtoient accablez :
Et comme on voit l'Hyuer qu'vn vent ſiflant de Biſe,
Qui rend par ſa froideur toute la terre griſe,
Balaie en moins de rien tout vn nuage eſpais,
Qui brauoit Apollon s'oppoſant à ſes rais :
Ainſi la France aiant repris cœur en ſa peine,
Soufla de tant d'endroits & de ſi forte haleine,
Sur ces pillards, paillards & fuyards de Ligueux,
Qu'on n'euſt iamais rien veu de ſi fouffleté qu'eux.
Ce fut lors qu'au ſecours l'Eſpagne ils reclamerent.
Or leurs freres Walons ſoudain delibererent,
Comme proches voiſins de leur en enuoier,
Menaceants de tout rompre & de tout ſoudroier.

Ces Walons s'adioignants de trouppes Albanoiſes,
De bien peu d'Allemagne & d'autres Milanoiſes,
Accouroient comme au feu penſants tout renuerſer :
Mais la fin diſſembla de beaucoup au penſer,
Car en moins de dix iours ce grand Roy qui redoute

Bien peu tels fierabras, les meit à va uderoute :
Si bien que Mars euſt peu grauer ſur ſon eſcu,
Ces mots, Ie fuis venu, i'ay veu, puis i'ay vaincu.
Iury le chante encor, Iury tout plein de gloire,
Iury qui veit ſon bras appris à la victoire,
Les charger vaillamment, ſi bien que l'eſperon
Ne fut iamais ferré d'vn troupeau ſi poltron.

Ainſi donc ces Ligueux s'enfuirent en leurs villes,
Comme des limaçons en leurs courbes coquilles,
S'attendants de luy faire encor beaucoup de mal :
Mais le mal fut pour eux : car ſon hoſt martial
Les a tant eſtrillez à grand coups de tonnerre,
Qu'ils ont cent fois maudit & la ligue & la guerre.

Soit qu'il ait mis ſon camp deuant Chartres ou Dreux,
Meaus, Corbeil, Noion, Laon, [ce] fort nid des Ligueux,
Il les a faict chanter comme crieurs d'oublies.
Soit que tenant Paris ou Rouen inueſties,
L'Eſpagnol qui de peur marchoit tout remparé,
L'euſt meu de ramaſſer ſon armee en quarré,
Il s'eſt roidy contre eux auec tant de courage,
Les a tant affamez, en a fait tel carnage,
Que de quatre touſiours il en eſt reſté trois,
Pour engraiſſer les champs enfricher des François,

C'eſt vn faict bien inique & bien plein d'iniuſtice,
Fait digne que le ciel rougement le puniſſe,

Que de troubler l'eſtat d'autruy & s'y camper
Auecq ſes legions pour ſans droit l'vſurper.
S'il ne tenoit qu'à faire ou par or ou par brigue,
Entre des factieux vn colloque, vne ligue,
Pour exciter la guerre & bagner tout en ſang,
Bruſler tout, tuer tout, & mettre tout au blanc :
Ce ſeroit vne choſe infiniment aiſee.
Mais le ciel, dont la Loy s'eſt touſiours oppoſee
Au deſſeing des meſchants, n'a iamais ſupporté,
Que ſans s'en bien venger, ils l'euſſent exploité.
Ains pluſtoſt il les a d'vn bras tout clair de foudre,
Reduits ou comme Athos ou comme Atlas en poudre.

Or quoy que ces reuers euſſent fort deſconfits
Et l'Heſpagnol le pere & les Ligueurs ſes fils.
Heſpagnol, qui penſoit ſeul iouir de la France ;
Ligueurs qui s'attendoient d'y auoir grand puiſſance,
Si la fin du deſſein qu'ils auoient proietté,
Euſt eu vn peu plus d'heur & moins d'aduerſité :
Si n'a-ce rien eſté, veu ce que chaque Prince,
Ou chaque Lieutenant a fait en ſa prouince.

Qui leur alloit tantoſt vne ville aſſiegeant,
Qui les trouuoit en plaine & les alloit chargeant,
Qui leur prenoit vn fort par ruſe & par ſurpriſe,
Qui leur en faiſoit vn pour les mieux rendre en priſe,
Qui leur dreſſoit embuche, & qui ſans coup ferir,
Comme enfans d'Ixion les faiſoit bien courir.

S'il faut trouuer quelqu'vn qui le fache mieux dire :
Il ne faut que vous feul, vous feul pouués fuffire :
Vous (di-ie) Monfeigneur, dont la gloire & l'honneur,
Va plus loing, que premier vous en fuftes vainqueur.
Ce fut vous qui premier d'vne braue pourfuitte,
Leur feifte à Senlis prendre honteufement la fuitte.
C'eft vous qui le premier captifs les auez pris,
Ce fut vous qui premier entraftes dans Paris,
Quand l'Hefpagne & fa fuitte en fut exterminee.
Vous fuftes le renfort du Roy cefte iournee,
Qu'ils veindrent vers Iury le penfans faccager,
Et planter fur fon throfne vn monarque eftranger.
Vous leur auez apris en cefte Picardie,
Comme il faut prendre Rue ou bien prendre Corbie :
Bref vous les auez fait courir legerement.
Auffi vous alloient ils craignans extremement,
Mais ils ont ce pendant mis la France en ruine.

Or ainfi qu'Ixion & la trouppe mutine,
Des Centaures qu'il feit hommes demicheuaux,
Souffrent mille tourments aux manoirs infernaux :
De mefme l'Ixion Hefpagnol de la France,
Et ces mònftres Ligueux, fiere & pillarde engeance,
Sont & feront là bas cruellement punis,
Pour leurs mefchancetez & leurs torts infinis.

L'Ixion de iadis eft là fur vne roue,
Qui d'vn branfle eternel l'agite & le fecoue.
Il eft mordu, rongé de mille afpres ferpents,

Qui vont à drus morceaux ſes membres decouppants.
Les Centaures aupres ſont en ſemblable peine.
Les vns Tantalizez n'ont oncq la pance pleine.
D'autres comme Tytie ont le foye entamé
Du bec touſiours mangeant d'vn vauteur affamé.
D'autres vont rempliſſants le tonneau des Belides,
Et ne peuuent point voir la fin des eaux liquides.
De meſme le moderne endure vn fort tourment.
Sa roue c'eſt l'amour conceu dereglement,
Dont il vouloit ſouiller France ſa bien aimee,
Et ſes cruels ſerpents, dont la dent affamee
Le deſchire & le mord, ce ſont tous les appaſts,
Que ces Ligueux tendoient pour luy mettre en ſes lacs.
Or les iuges d'enfer, Minos & Radamanthe,
Vont rendans ſa douleur d'autant plus vehemente,
Que ces Ligueux icy vont faiſant plus de maux,
Et vont plus propoſant d'augmenter nos trauaux.
Auſſi eſt-ce vn effect bien iuſte & raiſonnable.
Car puiſqu'il a eſté l'inſtrument puniſſable,
Qui les a mis en France & les a ſuſcitez
D'y faire tant de tors & tant de cruautez :
Il falloit bien qu'il fuſt ou plus ou moins en peine,
Que leur rage feroit plus ou moins inhumaine.

Penſez y doncq, Ligueurs, qui vous paiſſez ainſi,
Du maſſacre & du ſang comme vn Scyte endurcy,
Penſez y, & changez voſtre aigreur en clemence,
Si vous ne le voulez pour l'amour de la France,
Elle qui a le cœur ſi braue & ſi parfaict :

Faites le pour l'amour de cil qui vous a faict.
Vn homme eſt bien meſchant qui pour ſauuer ſon pere
D'vn peril, ne ſe veut abſtenir de malfaire.

ANTES MVERTO QVE MVTADO.

A l'Autheur.

SONNET.

VRAIMENT c'eſt lors qu'on doit louanger vn autheur,
Quand il adapte bien vne ſimilitude,
Et qu'il met tout ſon ſoing & ſa ſollicitude
A donner ioie aux bons & aux meſchants horreur :

Comme tu fais parlant de ce trompeur ligueur,
Lequel depuis trente ans a mis tout ſon eſtude
A nous perdre François pleins de beatitude,
Si de le iamais voir nous euſſions eu tant d'heur.

Car ce trouppeau fuyart ſes ſagettes traiſtreſſes,
Penſant les ſeuls François remplir pleins de triſteſſes,
A traits larrons ſi fort eſt venu decocher,

Que voulant perdre autruy il s'eſt perdu luymeſme.
Ce n'eſt pas guerizon, ains, ô malheur extreme,
En ſe faiſant boiteux il nous a faict clocher.

FRANCOPHILE.

LE IEV DE L'AFFLAC.

Auquel le Roy d'Espagne & le Duc de Mayenne ayant attaqué le Roy de France sont par luy d'vn grand heur tous deux mis à l'afflac,

Et l'vn & l'autre en demeure estonn
Plus esperdu que s'il auoit tonné.

A LYON
PAR IEAN MARGVERITE.

M. D. XCV.

12..

LE IEV DE L'AFFLAC.

DEVX Princes valeureux, hardys comme Cefars,
Bien experimentez en tous ieux, & hazards :
L'vn plein d'humanité, & l'autre de cautelle,
Ont ioüé certain ieu que l'Afflac on appelle,
Mais parce qu'en ce ieu il faut que volontiers
Il y aye quelqu'vn lequel face le tiers,
Vn certain eſtrangier, tout plein de ialouſie
De nous voir en repos, ſe faict de la partie.
Or ſi trop curieux tu deſires ſçauoir
Que c'eſt que ces trois là eſperoyent tous d'auoir,
Ayans gagné le ieu pour toute recompence,
Ils vouloyent attrapper la Couronne de France.

C'eſtoit là le vray but, où ils viſoyent tous trois,
C'eſtoit leur vray deſſeing que de ſe faire Roys,
Et ſi tu me reſponds ceſte belle Couronne
Appartient iuſtement à la tige Bourbonne,
Ie te diray qu'ouy, mais que l'ambition

Voilee du manteau de la religion,
Ioincte auec noz pechez, ces trois feuls font la caufe
Des maux que nous fouffrons, ce n'eft rien autre chofe.
Et à fin que tu fçaches de fes ioüeurs le nom
Regarde ce premier, c'eft Henry de Bourbon,
Ie dicts ce grand Henry, duquel la belle gloire
Seruira à nos fils d'eternelle memoire,
C'eft ce quatriefme Henry le preux Roy des Gaulois
Et qui a fuccedé au dernier des Vallois,
L'autre c'eft vn grand Duc de la maifon Lorraine
Affez cogneu par tout nommé [le] Duc du Mayne.
Et le tiers que tu vois en fi pompeux arroy
Des Indes & d'Efpagne fe faict appeller Roy :
Lequel par fes doublons & menees fecrettes
Eft caufe qu'auiourdhui noz maifons font defertes.
Doncques pour commencer ce ieu, ia entrepris
Et pour voir celuy-la lequel auroit le prix,
Les cartes en vn blocq eftans bien amaffees
A vn chacun d'eux trois elles font difperfees,
Henry a vne dame & le Duc vn valet,
L'Efpagnol pour fa part à l'az de Triolet.
Lors Henry dit au Duc vous payerez l'amende,
Faictes moy le premier, car c'eft moy qui commande.
Ie le veux, dict le Duc, mais ie vous iure bien
Qu'eftant le ieu fini vous n'y gaignerez rien,
Mais helas! le pauure homme par vne vaine gloire
Il chantoit le triomphe auant que la victoire,
Il eftimoit defia & tenoit pour certain
Qu'il auroit la Couronne & le Septre en fa main,

Car luy & l'Eſpagnol par leur intelligence
Auoyent ia practiqué les villes de la France,
Et pour en mieux parler par leur ambition
S'eſtoyent dicts protecteurs de la faincte Vnion :
Soubs ce manteau trompeur tout le peuple s'arreſte
Et dict reſolument qu'il ſera de la feſte.
Vn chacun les honore & leur porte faueur,
Ne voyant ce qu'eſtoit ſoubs ce faict decepueur.
Toutes les bonnes villes au Roy faiſoient la figue,
Vn chaſcun ſe rengeoit au party de la Ligue,
Tellement que de tous Henry eſtoit laiſſé,
Fors de quelque Nobleſſe qu'il auoit amaſſé,
De laquelle l'effort & puiſſance terrible
A faict cognoiſtre à tous qu'elle eſtoit inuincible :
Car bien que l'Eſpagnol & les Princes Lorrains
Semblaſſent bien puiſſans & bien fermes des reins,
Pour pouuoir ſubiuguer Henry & ſa Nobleſſe,
Si eſt-ce neantmoins que de grande hardieſſe,
Il s'y eſt oppoſé & comme courageux,
Aſſiſté du grand Dieu il a gaigné le ieu :
Car les cartes donnees, eſtans preſts de combatre
Henry va dire trente, & le Duc trentequatre,
L'Eſpagnol dict quarante, Henry quarante deux,
Le Duc dict ie le quitte il ſera à vous deux.
A vous dict l'Eſpagnol, ie ne pouuois rien faire,
Ayant vn tel eſcart le ieu m'eſtoit contraire.
Incontinent Henry bien ſubtil & accord
Ayant bien veu ſes cartes fait vn tres-heureux port,
Il garde quatre cartes toutes d'vne peincture,

Il en treuue quatre autres de ſemblable parure,
Le ieu luy dict ſi bien & auec vn tel heur
Qu'il y treuua vn Roy & trois teſtes de cœur :
Henry voyant ce ieu hauſſe vn peu ſon courage,
Et aduiſant ſes cartes comme prudent & ſage
Dict, ie ſuis de la ronſe, en eſtes vous auſſi.
Ouy dea dict le Duc i'en ſuis pour ces deux-cy,
Et moy dict l'Eſpagnol plein des fureurs d'Oreſte,
I'en ſuis pour deux petits & pource qui me reſte.
Ie le tien dict Henry, deſpechons viſtement,
Ie puis auoir de coups quatre vingts iuſtement.
L'Eſpagnol eſtonné d'vne ronſe ſi belle,
Dict, ie le quitte bien, la mienne n'eſt pas telle.
Pour moy ce dict le Duc, ie n'en ay tant auſſi :
Lors Henry leur replique ie tire donc cecy,
Sus il vous faut payer, mais ie vous iure & voüe
Que me donrez trois Roys parauant que ie ioue.
Le Duc tout courroucé qu'il aye vn ieu ſi beau,
Luy dict quel Roy vous manque? C'eſt celuy de carreau,
Luy reſpond lors Henry, ie ne voudrois combatre
Si i'auois celuy-la ie les aurois tous quatre.
Ioüez dict l'Eſpagnol vous eſtes le premier.
Ie le ſçay dict Henry, mais auant que ioüer,
Ie vous veux à tous deux monſtrer ma belle ronſe,
Voyez elle eſt de pique, chacune vaut triomphe,
Puis l'ayant retiree à fin d'eſtre vainqueur,
Il va mettre ſur table ſes trois teſtes de cœur,
Ayant cela ioüé : pour mieux frotter la Ligue,
Il met l'vne après l'autre ſes huict cartes de picque,

Henry ſçachant fort bien qu'il ne pouuoit perir
Ayant vn ſi beau ieu & qu'il faifoit mourir
Toutes les autres teſtes qu'auoyent ſes aduerſaires,
Il leur dict en riant i'auray des mortuaires,
Et ſi vous m'en deuez douze petits chaſcun,
Ou bien deux grands, vous deux, pour moy ce m'eſt tout un,
Et vous promets Lorrain, donnez-moy pour mes peines
Encor quatre petits, car mortes ſont voz Reynes,
Comme pareillement ie faits mourir icy
Le Roy de l'Eſpagnol & ſes valets auſſi.
Comment dict l'Eſpagnol, plein de rage & colere
Quoy à ce que ie voy, vous voulez donc tout faire,
Ouy Duc, dict Henry car i'ay encor au poing
Le Roy de triolet que vous ne prendrez point.
Les autres tous honteux tremblans les fiebures quartes
Furent tout eſtonnez d'auoir perdu leurs cartes,
Et lors Henry voyant qu'ils eſtoyent à l'afflac,
Leur dict trouſſez vos quilles & prenez voſtre ſac.

DEPLORATION
ET REGRETS
DV DVC DE MAYENNE

SVR LE PITEVX ESTAT

de ſes affaires.

A DOLE
Par Iean Hodé, à l'enſeigne du Loup pris.
Auec PERMISSION.
M. D. XCV.

DEPLORATION

ET REGRETS DV DVC DE MAYENNE

ſur le piteux eſtat de ſes affaires.

QVEL deſaſtre, ô bon Dieu, va ma gloire abatant,
Qu'eſt-ce qui me pourſuit & m'importune tant!
Si ie veux entreprendre en ce temps quelque choſe,
Soudain quelque malheur à mes deſſeins s'oppoſe,
Soit que ſecretement ie vueille pratiquer,
Ou bien qu'ouuertement ie m'en aille attaquer
Aux champs mon ennemy, touſiours quelque trauerſe
Le ſuccez deſiré de mes deſſeins renuerſe.

I'auois n'a pas long temps, leuant mes eſtendars,
Remply de tous coſtez la France de ſoldars,
Encores ie m'eſtois par bonne intelligence
Des meilleures citez acquis l'obeyſſance,

Chacun craignoit ma force, & me portoit honneur,
Conduit à ce deuoir par l'heur de mon bon heur :
Bref, defia ie pouuois en humaine apparence
Prendre le Sceptre en main, & commander la France,
Quand la France aussi tost voyant cest heur changer
A soudain d'autre-part cherché de se ranger,
Soit qu'elle s'apperçoiue, à mon dam, auisee,
Que soubs la piété ie l'aurois abusee,
Et que pour me venger particulierement
Ie l'auois amenee à ce reuoltement,
Soit que ie luy desplaise, ou bien qu'elle s'estonne
Des maux où l'a conduit ceste rage felonne,
Ou bien qu'elle connoisse, & vienne à regarder
Qu'vn plus digne que moy luy doiue commander :
Car ie n'eus pas si tost retiré mon armee,
Que i'auois contre Dieppe au combat animee,
Afin de ne tenter les perilleux hazards
Qu'on void le plus souuent suiure les ieux de Mars,
Qu'incontinant apres mainte ville esbranlee
Ne se veist contre moy laschement rebellee,
Et mainte par le choc du canon furieux
Ceder à la vertu de l'ost victorieux :
D'autres on veit encor' sans coup frapper se rendre.
Qui n'osoient la fureur des ennemis attendre.
Mais, las ! ce n'estoit rien si i'eusse [s] euité
Le mal où ie me suis depuis precipité :
Car pensant arrester le cours de la victoire
Du braue Nauarrois, & supplanter sa gloire,
Opposant fermement mes forces à son cours

Donnant toufiours aux miens quelqu'efpoir de fecours,
Ie me vis enferrer par fes trouppes guerrieres,
Et defrouter mes gens au vent de fes banieres
Par vn guerrier effort, rompant mes efcadrons
Et braue les forçant à monftrer les talons.

Lors voyant fur mon chef tomber ce grand orage,
Et que les miens auoient du tout perdu courage,
Ne pouuant plus finon en ma fuitte efperer,
Ie refolus foudain de là me retirer,
Et de quitter le champ à cefte forte armee,
En luy quittant auffi l'honneur de la iournee :
Mais, helas ! ie me voy à tous coups delaiffer
Des miens, lors qu'ils ont veu ma fortune abaiffer.
Quoy donc ? que puis-ie plus ? que faut-il que ie face
Pour chaffer ce malheur qui fi fort me pourchaffe ?
Doy-ie chercher fecours à la benignité
D'vn Roy, que contre moy i'ay fi fort irrité ?
Non, ie ne penfe pas qu'il y ait de Clemence
Qui puiffe pardonner vne fi grande offenfe :
Doy-ie aux miens recourir ? ie ne le doy auffi,
Comme aux autres i'ay faict ils me feroient ainfi :
Car ils fe font formez fur mes façons felonnes,
Les mauuaifes pluftoft ils fuiuent que les bonnes.

I'ay tué Sacremore, ils ont tué Croney,
Le baron de Vernie, & le fier Riberprey,
Fontaine [s], Angueruille, & maints autres encore,
Dont la piteufe mort triftement ie deplore,

Mais, helas! c'eſt en vain, car les vmbres des morts
Pour nos gemiſſements ne reprennent leurs corps,
Ainſi ie ne ſçaurois aux miens auoir fiance,
Ny me promettre auſſi des autres aſſeurance.
Encores les François iuſtement irritez
Des malheurs dont les a la guerre tourmentez,
Me reiettant le faix d'vne choſe ſi dure
Se voudront deſſus moy venger de ceſte iniure.
Ie les redoute auſſi, mais ce n'eſt pas aſſez
De craindre ſeulement ceux qu'on a offenſez,
Il s'en faut abſenter, de peur que la preſence
Ne ramene en nos cœurs la douleur de l'offenſe,
Vne iniure s'oublie auſſi toſt qu'vn bien faict
Quand de s'en ſouuenir on en perd le ſubiect.

Il m'en faut donc fuir, mais ô douleur extreſme !
S'il faut m'aſſuiettir à autre qu'à moy-meſme,
C'eſt force, il faut auoir à l'Eſpagnol recours,
Auſſi bien d'autre part ne puis-ie auoir ſecours,
Mais l'Eſpagnol tyran ne me voudra permettre
Que ie commande aux lieux où il ſera le maiſtre :
Ainſi lors que ie penſe vn peril euiter
En fin ie m'y reuiens touſiours precipiter :
Semblable à ceſtuy-là, qui ſauué de l'orage
Du Caribde glouton s'en va faire naufrage
Dans le golfe de Sylle, où la paſſe Atropos
De l'hideux Ocean, l'abyſme dans les flots,
Si qu'au lieu de ſurgir au port de ſon attente
Il ſe void emporté d'vne fiere tourmente,

Qui le pouſſe tantoſt aux aſtrez pauillons,
Tantoſt luy fait chercher de Neptune le fonds :
Il ne void plus le Ciel, vne tempeſte obcure
Luy vient ſyller les yeux, tout l'ordre de nature
Semble eſtre coniuré, pour le precipiter
Dans le ventre affamé du frere à Iuppiter,
Tant qu'à la fin ſa nef, apres maintes trauerſes,
Il ſent couler à bas, au ſein des ondes perſes.

Ainſi moy qui penſois heureuſement ramer,
Ayant le vent à gré d'vne trop haute mer
Ie cingle ores la volte, & d'vne aelle de cyre
Comme le ieune Icare, à trop haut vol i'aſpire,
Dont en fin comme luy pour voller par trop haut
Ie voy que ie m'en vois culbuter vn beau fault.

Sur la naifue deſcription de l'origine, progres & apparente ruyne des Rebelles.

D. I.

AMY, c'eſtoit à toy à deſcrire l'erreur
Des rebelles ſubiets, auortons de la France
Qui mettans en oubly l'honneur de leur naiſſance
Contre leur propre ſang exercent leur fureur :

Auecques vn tel heur tu deſcris leur malheur,
L'imaginaire effect de leur freſle puiſſance,
Que comme tu l'eſcris, ils vont en decadence,
Tombans deſſouz le bras de noſtre Roy vainqueur.

Qui pourroit mieux que toy, ayant veu l'origine.
La ſource, & le progres de leur Ligue mutine
Predire ſon tombeau, vray tombeau de nos maux ?

Nul, & Dieu veut auſſi, que comme en ta ieuneſſe
Tu as veu ſon berceau, tu vois en ta vieilleſſe
Sa fin, qui mettra fin & borne à nos trauaux.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME

	Pages
Avertiſſement	v
Le Supplément du Catholicon ou nouvelles des Régions de la Lune	1
Hiſtoire abrégée des Singeries de la Ligue	99
Les Chardons de la Ligue ou ſentences des Poëtes de noſtre temps	134
Lettre de Monſieur de Villeroy à Monſieur du Vair ſur le ſubject d'vn liure intitulé la Satyre Menippée	140
Reſponſe de Monſieur du Vair	176
Agenda ſeu inſtructio Cardinalis Placentini in Galliis legati Apoſtolici	193
Cacochyme ou Catechiſme du Docteur Pantalon & de ſon diſciple Zani	196

Pages

Sur la mort du Cheualier d'Aumale 201

Aduis à Monsieur de Mayenne sur la mauuaise interprétation qu'il a faite des oracles qui auoyent été proferés en sa faueur 203

La Chanson de Fisi faite par les Huguenos sur la venue du Cardinal de Lorraine à Paris, le VIII *januier* 1565 205

Confession Generale de Messieurs les Piliers de la Saincte Vnion à la Sainteté du Legat (feurier 1590) 213

Le Testament de la Ligue 219

Epitaphe de la Ligue 229

L'Ixion Hespagnol autrement le berceau de la Ligue 239

Le Jeu de l'Afflac 281

Deploration & Regrets du Duc de Mayenne sur le piteux estat de ses affaires 289

Sonnet sur la naïfue description de l'origine, progres & apparente ruyne des Rebelles 296

Volumes in-12 écu, imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume : 5 fr. & 7 fr. 50.

Les Contes de POGGE, traduits par M. RISTELHUBER. 1 vol. (*épuisé*).

FERRY JULYOT. *Les Élégies de la belle Fille lamentant sa virginité perdue*, avec introduction & notes par E. COURBET. 1 vol. (*épuisé*).

Poésies diverses attribuées à Molière ou pouvant lui être attribuées, recueillies & publiées par le BIBLIOPHILE JACOB. 1 vol. (*épuisé*).

*Les Gayetez d'*OLIVIER DE MAGNY, avec notice par E. COURBET. 1 vol. (*épuisé*).

*Les Contes & Facetieus d'*ARIOSTO, avec introduction & notes par M. RISTELHUBER. 1 vol. (*épuisé*).

Le Cymbalum mundi par BONAVENTURE DES PÉRIERS, avec notice & notes par F. FRANK, 1 vol. (*épuisé*).

L'Élite des Contes du SIEUR D'OUVILLE, avec une notice & des notes par M. RISTELHUBER, 1 vol. (*épuisé*).

Les Vaux de Vire de JEAN LE HOUX, publiés pour la première fois sur le manuscrit autographe du poète avec une introduction & des notes par ARMAND GASTÉ. 1 vol. (*épuisé*).

Les Serees de GUILLAUME BOUCHET, avec notice & index par ROYBET. 6 vol. Chaque volume. 7 50
(*Les cinq premiers volumes sont en vente.*)

Les Dialogues de TABUREAU, avec notice & index, par F. CONSCIENCE. 1 vol. 7 50

Les Quatrains de PIBRAC, avec notice & notes par J. CLARETIE & E. COURBET. 1 vol. 7 50

*Les Soufpirs d'*OLIVIER DE MAGNY, texte original avec notice par E. COURBET. 1 vol. . . . . 5 »

*Les Odes d'*OLIVIER DE MAGNY, 2 vol. . . . . 10 »

Les Comptes du monde aduenturex, avec des notes, par FÉLIX FRANK. 2 vol.; chaque volume. 7 50

*Les Nouveaux Satyres d'*ANGOT L'ÉPERONNIÈRE, avec une notice & des notes par M. PROSPER BLANCHEMAIN. 1 vol. 7 50

La Satyre Ménippée, avec une notice & des notes, par ÉDOUARD TRICOTEL. 3 vol.; chaque volume. 7 50
(*Le tome premier est en vente.*)

Les Propos rustiques de NOEL DU FAIL, avec des notes par M. ARTHUR DE LA BORDERIE, 1 vol. 7 50

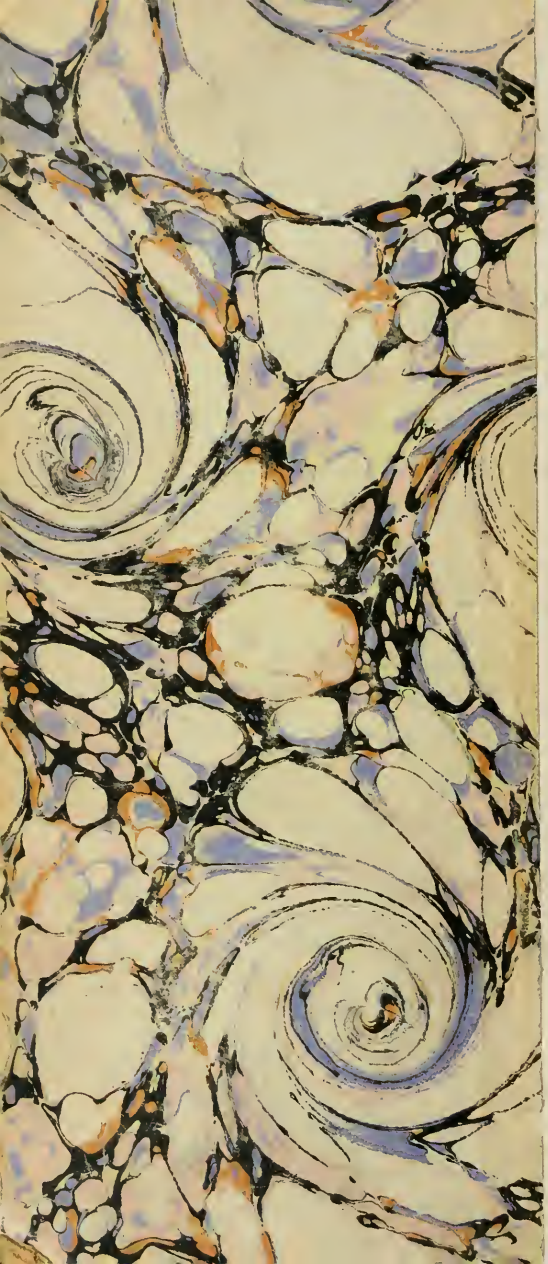
Il est tiré quelques exemplaires de cette collection sur papier de Chine, au prix de 25 fr. le volume.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE
CE

2nd mw

a39003 002534245b

CE PQ 1704
.A1 1877 V2
C00 SATYRE MEN
ACC# 1387893